

21/10/27

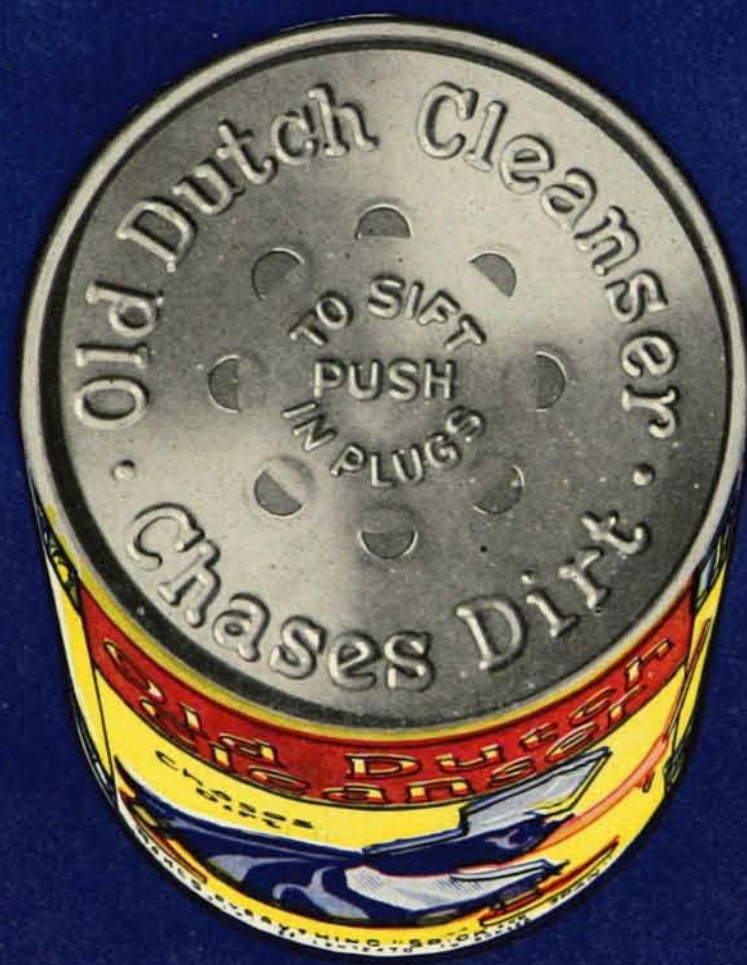
VOL. II No. 7

Beauceville, Octobre 1927

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer





Ouvrez la voie à la

Propreté Hygiénique

Ouvrez simplement les petits orifices au dessus de la boîte et voici Old Dutch Cleanser qui vous apporte la Propreté Hygiénique — si importante pour tout home.

Old Dutch assure la Propreté Hygiénique parce qu'il enlève les impuretés invisibles dangereuses aussi bien que la crasse et la saleté visibles. Il remet tout flambant neuf, et laisse les surfaces tout à fait propres, saines et hygiéniques.

Se distinguant par sa qualité et son caractère Old Dutch est exempt de sable dur et égratigneur, il ne laisse pas d'égratignures qui sont des attrappe-tout pour la crasse et les impuretés. Sous le microscope ses particules apparaissent floconneuses et pailletées. Ce sont des milliers d'effaceurs qui enlèvent toute malpropreté.

Old Dutch simplifie le travail du ménage, il est sûr, complet, économique. Il n'est rien comme lui pour la porcelaine et l'émail, les articles d'aluminium et la verrerie, les ustensiles de cuisine, les tuiles, la boiserie peinte, les parquets, les fenêtres, les réfrigérateurs, les poêles, etc. Il protège la surface et en prolonge la durée.

Il fait mieux — dure plus longtemps. Comme sauvegarde à la santé, comme aide pour rendre le nettoyage plus facile — Employez Old Dutch Cleanser.

Le Symbole



de la Propreté Hygiénique

The Symbol of Healthful Cleanliness

Fabriqué en Canada.

Ce pauvre Pantaléon....

Par V. de la Vère

DES sa plus tendre enfance, Pantaléon Damiette avait trouvé la vie dure à cause de son prénom qui prêtait à la blague.

Sur la rue, à l'école, au collège, plus tard au bureau on l'appela Monsieur Pantaléon et, comme il était timide, peu batailleur, il souriait lorsqu'on le ridiculisait.

C'était d'ailleurs la crème des braves garçons, on était d'accord à dire qu'il n'avait pas pour un sou de malice et, c'était vrai, Pantaléon était la bonté même, l'esprit de sacrifice personnifié. Ses compagnons de travail se moquaient aussi de lui parce qu'il assistait chaque jour à la messe, on le qualifiait du titre de bigot alors qu'il était simplement dévot.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-huit ans, son père qui n'avait jamais joui d'une très forte santé, s'alita et après quelques jours de maladie il rendit son âme à Dieu et Pantaléon hérita des responsabilités du chef de famille disparu et bravement il accepta la tâche. Sa mère n'avait plus que lui, et bien, il serait tout à sa mère.

Après quelques jours d'absence il retourna au bureau, vêtu de noir et il se voua à sa besogne avec plus d'attention, on aurait dit qu'il voulait par le travail oublier ses chagrins.

Deux ans se passèrent ainsi pour Damiette. Le matin de bonne heure, après avoir embrassé sa mère, il prenait le chemin de l'église : la messe entendue il se rendait à son bureau et son travail terminé on pouvait le voir, marchant d'un pas régulier vers le cottage où aux beaux jours, sa mère l'attendait sur le pas de la porte.

Et sa vie s'écoulait ainsi, triste et monotone, toute de devoir.

Un soir, comme il se mettait à table, sa mère, qui depuis quelques semaines était souffrante, lui tendit une lettre, le priant de la lire.

C'était une missive du curé de Montfort qui demandait à Mme Damiette si elle pouvait prendre sous sa protection une parente éloignée de son mari, une jeune fille orpheline.

Pantaléon lut, puis questionna sa mère :

— Eh bien, que comptez-vous faire ?

— Ce serait une grande consolation pour moi d'avoir cette jeune fille près de moi. Les heures sont si longues lorsque vous êtes au travail, mais ce serait de l'égoïsme si je vous demandais ce surcroît de responsabilité.

— Il n'y a pas de responsabilités... Et puis, lorsqu'il y en a pour deux, il y en a pour trois.

Huit jours après, Noëlla s'installait au foyer des Damiettes.

C'était une fillette d'une dizaine d'années, pas jolie, mais intelligente, laborieuse et la gaieté même. Par sa présence elle ensoleilla la demeure des deux éprouvés, elle fit revivre le sourire sur les lèvres pâles de la mère, chassa les papillons noirs qui souvent obscurcissaient l'horizon de Frérot Pantaléon qui, pour s'amuser avec Noëlla, était presque redevenu un enfant... après les heures de bureau.

Et des années se passèrent ainsi : Noëlla, de fillette devenait jeune fille, passait par les différents degrés de l'école, en sortit avec ses diplômes, entra au même bureau que Frérot Pantaléon et un vrai bien-être entra dans la maison, car on avait fait venir une vieille amie de Mme Damiette, qui tout en étant sa compagne, faisait une grande partie de la besogne du petit ménage.

La vie devint un rêve pour Pantaléon, son bonheur était parfait. Noëlla et lui faisaient route ensemble matin et soir et ensemble aussi ils bâtissaient des châteaux en Espagne... On ferait ajouter une chambre à la maison, on aurait une serre pour la culture des fleurs et, le souper pris,

on parlait de tout cela à Mme Damiette qui souriait tendrement à la joie de ses enfants. Mais ce calme ne pouvait durer.

Un soir, comme Mme Damiette se trouvait seule avec son fils, elle lui dit :

— Fils, sais-tu que Noëlla a vingt-deux ans ?

— Oui... Non... Et puis ?

— Notre devoir est de l'établir.

Vois-tu, moi je ne suis plus jeune et toi, mon garçon, tu commences à grisonner... Nous avons commencé une bonne action, nous devons la rendre à bonne fin. Nous devons trouver un bon mari à Noëlla...

— Marier Noëlla... Rien ne presse...

— Non, non... rien ne presse. Pour moi, j'ai presque peur de voir partir notre jeune compagne, mais nous n'avons pas le droit d'être égoïstes, nous ne pouvons sacrifier l'avenir de cette enfant pour la garder près de nous.

— Maman... tu... as... raison...

Pantaléon rentra défaillant dans sa chambre. Il venait de constater qu'il aimait Noëlla plus que fraternellement... Mais, il était hors de question comme mari... Il était vieux, laid, mal fichu. Et pourtant, il aimait de tout son cœur... Il aimait comme un amoureux de vingt ans et... Noëlla lui témoignait beaucoup d'affection, elle était si franche, si ouverte... Elle lui avait souvent dit qu'elle voulait rester toujours toujours, avec le grand Frérot Pantaléon... Et, pourquoi pas ? C'est vrai qu'il n'était plus jeune, mais Noëlla était habituée à sa mine et puis, il serait si dévoué... Pourquoi lui aussi ne serait-il pas heureux ? Il avait donné sa vie pour les autres, par devoir, mais, est-ce que ce devoir demandait tous les sacrifices ? En tout cas, il questionnerait Noëlla...

Le lendemain, comme Noëlla et Damiette retournaient au foyer, Pantaléon demanda brusquement :

— Noëlla, ne songez-vous jamais au mariage ?

— Oui, comme toutes les jeunes filles, surtout lorsque votre maman m'en parle... Ce qu'elle est pressée de se débarrasser de moi la maman... Et puis, je crois que je vais pouvoir la contenter... Il faut que je vous raconte cela Frérot... j'ai fait une conquête.

— Oui...

— Monsieur Dessart... Raoul... Il doit aller trouver votre maman demain... Il veut lui demander la permission de me faire la cour.

— Et vous... eh...

— Il ne me déplaît pas, au contraire...

Après souper, lorsque Damiette se trouva seul dans sa chambre il eut un moment de défaillance, ensuite de la révolte. Pourquoi tous les bonheurs pour les autres et rien que le devoir pour lui ?

Le devoir... Est-ce que ce n'était pas là toute sa vie ? Longtemps il pétrit ce mot dans sa tête, finalement il s'agenouilla devant le crucifix qui ornait sa chambre et lorsqu'il se releva il était plus calme. Il ferait son devoir jusqu'au bout. A partir de ce jour il ne travailla plus que dans l'intérêt du futur ménage.

De concert avec Raoul, qui était assez fortuné il acheta un cottage voisin, ensemble ils le transformèrent, remanièrent le jardin, puis, peu à peu, ils montèrent la maison du mobilier nécessaire.

Pantaléon continuait à travailler pour le bonheur des autres.

Arriva le grand jour. Damiette remplaça le papa absent et après la cérémonie les jeunes époux filèrent pour la Floride.

(Voir la suite à la page 3)

**CONSERVE
AU VISAGE
SA
JEUNESSE**

Un bon rasage assouplit
et protège la peau



LES hommes de tous les âges, mais ayant la figure jeune, commencent leur journée avec un sentiment de juste fierté, lorsqu'ils s'emparent de leur joli rasoir Valet AutoStrop. Le repassage de la lame a quelque chose qui plaît tout particulièrement — en un instant, elle a retrouvé son merveilleux tranchant. Puis le rasage lui-même s'opère promptement — EXACTEMENT COMME IL FAUT — laissant la peau jeune et fraîche. Il ne reste plus ensuite qu'à nettoyer le rasoir, sans rien enlever ni remettre en place, et à le ranger.



Services de Luxe
\$5⁰⁰ et plus
Modèles C Services Complètes
\$1⁰⁰

Une lame bien
repassée conserve
au visage sa
fraicheur

**RASOIR VALET
AutoStrop**
S'aiguise lui-même

GARANTIE

Nous désirons que chaque personne qui fait usage du Rasoir Valet AutoStrop en soit toujours enthousiaste. S'il arrivait quelque chose à votre Rasoir qui l'empêchait de vous donner un service parfait, envoyez-nous le et nous vous le retournerons comme neuf sans qu'il vous en coûte un sou.

AUTOSTROP SAFETY RAZOR CO., LIMITED
TORONTO, CANADA

(52-F.M.)

Cette femme a gagné \$2,247.00 — pendant ses moments de loisir à la maison

LORSQUE Mme E. Gauvreau, de Québec, répondit à une de nos annonces, elle était loin de penser que cette simple action signifierait pour elle plus de deux mille dollars. Cependant nos archives font voir que nous lui avons déjà fait parvenir des chèques de paie pour un montant total de \$2,247.00.

Et voici exactement ce que Mme Gauvreau fait pour gagner cet argent. Elle tricote pour nous, dans l'intimité de son foyer, des chaussettes en laine au moyen de l'Auto-Tricoteuse. Chaque semaine, sans y manquer, elle nous fait parvenir un paquet d'ouvrage, et chaque semaine, sans y manquer, nous lui faisons parvenir par malle un chèque de paie. De plus, nous lui fournissons la laine qu'elle emploie.

VOICI peut-être enfin exactement ce que vous cherchiez — une manière privée de gagner de l'argent. L'Auto-Tricotage constitue réellement une occupation idéale, facile, propre, un moyen d'utiliser les heures et les demi-heures qui seraient si facilement perdues.

Voici brièvement ce qu'est notre plan de gagner de l'argent à la maison: Vous tricotez chez vous, au moyen d'une Auto-Tricoteuse, des chaussettes pour nous — consacrant à ce travail les moments de loisir que vous avez. Pour chaque paire de chaussettes régulières que vous nous envoyez — par régulières nous voulons dire tricotées d'une grandeur uniforme — nous vous payons un prix fixe garanti et nous vous fournissons avec la laine nécessaire. Il n'y a pas de sollicitation ou de vente à faire, il suffit simplement de tricoter des chaussettes et de nous les envoyer.

L'endroit où vous vivez importe peu



Comme tout se fait par la poste, l'endroit où vous vivez importe peu. Mme A. Colmer, qui demeure dans la Colombie Anglaise, nous écrit: "Je puis dire en toute vérité que j'ai gagné au moins \$1500.00 avec ma machine." Et Mlle E. McPhillamey, de l'Alberta, dit: "Comme je suis l'aînée de la famille, j'ai pensé qu'il me plairait de gagner de l'argent. J'ai gagné au-dessus de \$1000.00 avec mon Auto-Tricoteuse." Mme E. Shaw, de la Nouvelle-Ecosse, nous écrit: "Nous étions comme bien d'autres qui ne savaient pas de quelle manière ils réussiraient à joindre les deux bouts pendant l'hiver, mais avec l'Auto-Tricoteuse nous avons gagné \$567.00." Et Mme G. Poole, de l'Ontario, dit: "J'ai ma machine depuis plus de quatre années et je ne voudrais pas m'en séparer pour tout au monde. L'hiver dernier j'ai gagné \$525.00 pendant mes moments de loisir."

La laine et les chèques vous sont envoyés

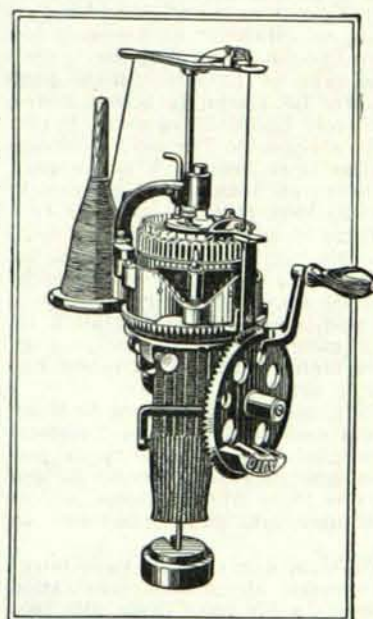
CE qui enchante ceux qui entreprennent l'Auto-Tricotage c'est l'indépendance que cette occupation assure. Ils savent, avant de commencer, le prix exact qu'ils recevront. Ils savent qu'ils auront toujours un assortiment de laine. Et, ce qui est encore mieux, ils savent qu'il n'y a aucune sollicitation ou vente à faire. De plus l'ouvrage est propre, facile et peu fatigant. Le tricotage ordinaire consiste simplement à tourner la manette et à faire de simples changements d'aiguilles. Les jeunes gens, comme les vieux, et même les enfants travaillent pour nous. Une lettre reçue il y a trois mois de Mlle Grace Lawson, de l'Ontario, dit: "Je suis âgée de 16 ans et je tricote depuis 1925. Je tricote maintenant en moyenne 80 paires de chaussettes par semaine." M. E. Covey, de la Saskatchewan, nous écrit: "Je suis âgé de 59 ans et l'Auto-Tricoteuse m'a permis de faire beaucoup. Et ce qu'un homme de mon âge peut faire, n'importe qui peut certainement le faire."

Contrat de salaire et détails complets gratuits

Nous vous avons dit au début de cette annonce de quelle manière Mme Gauvreau nous a envoyé son nom et ce que cela a signifié pour elle. Maintenant nous vous demandons de faire la même chose. Nous désirons que vous connaissiez quelle position agréable et profitable nous avons à vous offrir comme un de nos travailleurs. Nous désirons que vous sachiez quels sont les montants d'argent substantiels que vos moments de loisir peuvent vous gagner. Nous désirons tout particulièrement vous faire parvenir des faits et des chiffres vous prouvant ce que nous prétendons. Envoyez-nous simplement votre nom et vous servant du coupon approprié ci-dessous. Ceci ne vous oblige en rien et vous serez enchanté de ce que vous recevrez. Découpez et envoyez-nous le coupon par la poste dès aujourd'hui.



Si vous avez des moments de loisir, même seulement une heure par jour, nous aimerions à vous montrer comment, sans avoir à quitter votre demeure, vous pouvez vous créer un revenu supplémentaire continu.



The Auto Knitter Hosiery Co., Limited
Département No 9710
1870 Davenport Road, Toronto 9, Ont.

Messieurs:—Il me serait possible de consacrer mes moments de loisir à faire du travail à la maison pour vous. Veuillez m'envoyer ces détails complets sur la manière de débiter. Il est entendu que ceci ne m'oblige en aucune manière.

Nom Messieurs:—Il me serait possible de consacrer mes moments de loisir à faire du travail à la maison pour vous. Veuillez m'envoyer ces détails complets sur la manière de débiter. Il est entendu que ceci ne m'oblige en aucune manière.

Adresse Messieurs:—Il me serait possible de consacrer mes moments de loisir à faire du travail à la maison pour vous. Veuillez m'envoyer ces détails complets sur la manière de débiter. Il est entendu que ceci ne m'oblige en aucune manière.

Province Messieurs:—Il me serait possible de consacrer mes moments de loisir à faire du travail à la maison pour vous. Veuillez m'envoyer ces détails complets sur la manière de débiter. Il est entendu que ceci ne m'oblige en aucune manière.

Publication Mon Magazine, oct. 1, 1927.

D'UN MOIS À L'AUTRE

Avec les auteurs et leurs livres

Viennent de paraître

La Chevauchée des Mers.

L'EXPLOIT de Lindbergh volant de New-York à Paris sans escale restera légendaire. Quoiqu'il advienne, il appartient de façon définitive à l'Histoire.

Mais d'autres prouesses l'ont précédé, aussi prodigieuses, étant donné les moyens de l'époque. C'est grâce à elles que Lindbergh a pu triompher de l'Atlantique.

Rappelez-vous en effet l'enthousiasme au lendemain de la traversée de la Manche par Blériot, le triomphe de Garros volant d'un seul coup d'aile de St-Raphael à Bizerte et celui d'Alcock et Brown allant de Terre-Neuve à l'Irlande...

Et les essais malheureux, ceux des martyrs...

Jacques Mortane, le grand historien de l'aviation, l'apôtre du souvenir, a tenu à élever un monument à tous les héros qui se lancèrent au-dessus des flots. *La Chevauchée des Mers*, s'étayant d'une documentation des plus curieuses va courageusement au-devant des légendes, nous présente à la fois les As, les hommes et... les appareils.

Ce beau livre, peut-être le plus noble, le plus émouvant de l'Oeuvre de Jacques Mortane, se lit comme une passionnante aventure.

Le volume illustré de 22 photographies saisissantes. Editions Baudinière, Paris.

Jacques Mortane.

Vers des jours meilleurs
par Paul Pourot.

Roman politique de grande envergure, traité par un maître du sujet, 1 vol. in-8. Editions Baudinière, Paris.

Levy-Durand, Banquier.
Par René Pujol.

Admirable étude des mœurs de la banque juive où l'auteur, collaborateur au Figaro, a mis tout son talent d'écrivain, 1 vol. in-8, Editions Baudinière, Paris.

Dictionnaire du Bon Langage, par l'abbé Etienne Blanchard, 280 pages, 4^{ème} édition 1927.—Cette nouvelle édition mise à jour, a des améliorations que nous tenons à signaler. Elle est d'un format de poche, d'un usage pratique pour toutes les classes de la société et spécialement adaptée à l'enseignement. L'auteur, comme les

grammairiens, procède par exemples, en mettant chaque mot dans son cadre, afin d'en faire mieux comprendre ce qui blesse l'oreille, la grammaire, la logique ou le bon usage. On trouve dans l'appendice cent termes de radiophonie, cent termes d'automobilisme et quatre chapitres extraits du "Bon français en affaires": Les marques de fabrique —Têtes de lettres et cartes d'affaires — Sur les enveloppes — Remarques dactylographiques. On peut se le procurer au prix de 60 sous (relié), franco 70 sous (timbres acceptés), en s'adressant à l'abbé Etienne Blanchard, Eglise Saint-Jacques, Montréal. Se trouve aussi chez les libraires.

Jeux de Cartes du Bon Langage (5^{ème} série)—S'instruire en s'amusant par questions et réponses. Fait sur le modèle des jeux de cartes d'Histoire du Canada, d'Histoire Sainte, d'Histoire de France et de Géographie du Canada, qu'on peut se procurer à la même adresse et au même prix. Prix: 35 sous; franco, 40 sous.

2000 Mots Bilingues par l'Image — Troisième édition, révisée. Chaque dessin fait à la main par d'excellents artistes. Magnifique apparence. Noms français et anglais de 2000 gravures. Prix: 30 sous; franco, 35 sous.

En Garde! — Anglicismes et termes anglais dans le commerce, les amusements, les métiers. Edition Beauchemin, grand format. Prix 40 sous; franco, 45 sous.

Les Canadiens-français
et la Confédération

"L'Action française" vient de publier une étude qui s'impose à l'attention de tous. C'est un inventaire complet de l'influence et l'activité des nôtres depuis l'établissement de la Confédération.

Le sommaire du petit volume (150 pages, format 5 x 7 1/2) indique combien il est en mesure d'intéresser notre population.

SOMMAIRE

Abbé Lionel GROULX: Soixante ans de Confédération.

Anatole VANIER: Les Canadiens français et l'établissement de la Confédération.

Olivier ASSELIN: L'immigration, les fonds publics et nous.

Hermas BASTIEN: Les Canadiens français et le développement économique du Canada.

Edouard MONTPETIT: Les Irlandais et nous les Canadiens français et le développement intellectuel du Canada.

Yves TESSIER-LAVIGNE: Québec, les chemins de fer et la Confédération.

Abbé Philippe PERRIER: Les Canadiens français et la vie morale et sociale au Canada.

Mgr BELIVEAU: Les Canadiens français et le rôle de l'Eglise dans l'Ouest canadien.

Louis-D. DURAND: Les Canadiens français et la vie nationale au Canada.

Esdras MINVILLE: En entendrons-nous parler bientôt?

Antonio PERREAULT: Griets et déceptions.

Albert LEVESQUE: La jeunesse canadienne-française et la Confédération canadienne.

Avec les collaborateurs distingués qui ont fourni cette oeuvre nécessaire, le lecteur connaît la valeur intrinsèque de l'Acte fédératif. Il suit les développements économiques, intellectuels, moraux, sociaux et nationaux des Canadiens français sous le régime actuel. Il résume les griets et les déceptions suscitées par l'application du pacte fédéral et connaît la théorie sur laquelle la jeunesse canadienne-française est décidée d'ordonner l'avenir de la Confédération canadienne. Un livre à consulter et à conserver.

Chez les meilleurs libraires et chez l'Editeur, Librairie d'Action française, 1735, rue St-Denis, Montréal.

NOTRE LANGUE

Paru à Ottawa, Imprimerie Beauregard: **La Beauté du Verbe** (entretiens sur la langue française au Canada), par Alfred DeCelles, fils, 58 pages.

L'auteur jette un coup d'oeil sur l'histoire de la langue française transplantée sur la terre canadienne et sur les vicissitudes de sa conservation.

Il pousse ensuite un cri d'alarme au sujet du parler contemporain; il n'est pas tendre pour ces compatriotes. Le style des journaux le rend sévère. La langue courante du public lui semble barbare.

Malgré quelques exagérations, cet opuscule peut prendre rang parmi les livres qui encouragent la croisade en faveur du bon parler au Canada.

"LA BELLE AU BOIS CHANTANT"

Par Myriel-Gendreau.

Il y a quelques semaines, paraissait, dans le monde des poètes, ce joli petit recueil de vers, le premier-né d'un

jeune poète du terroir, M. Henri-Louis Gendreau, de Beauceville.

M. Gendreau est né poète. Plusieurs de ses pièces sont inspirées du meilleur souffle. Certaines peuvent être avantageusement comparées avec celles de nos meilleurs poètes.

L'auteur est encore jeune. Il est travailleur et les belles-lettres sont pour lui un passe-temps favori. Avec de l'étude, de l'observation, il est appelé à faire son chemin et notre littérature nationale devra s'enrichir de ses productions lyriques.

Ces premières pages d'un travail laborieux et constant sont un gage du succès qui l'attend. Nous aimons à croire que le jeune auteur de "La Belle au Bois Chantant" n'en restera pas là et que, dans un avenir prochain, il nous donnera une preuve nouvelle de son talent. Nous le jugerons à l'oeuvre et nous serons heureux d'applaudir à ses nouveaux lauriers.

Le volume est en vente dans toutes les librairies et chez l'auteur.

Ce peuvre Pantaleon....

(Suite de la page 1)

Lorsque la mère et le fils se retrouvèrent seuls à la maison, la maman dit brusquement à son garçon qui avait les yeux brûlés par les larmes.

—Tu souffres, n'est-ce pas, fils... Ne nie pas, tout dernièrement j'ai compris... Tu aimais Noël.

—Qu'une fois de plus tu devais te sacrifier... Pourtant garçon, combien ta vie a été triste... Je viens de m'en rendre compte... j'ai été égoïste...

—Maman...

—Tu m'as donné toute ta jeunesse et à l'âge mûr je vais te laisser seule, car le moment de la séparation approche... Pour mieux te donner aux autres, tu as passé à côté de tout ce qu'il y avait de bon dans la vie. Je n'ai pas vu clair... Tu ne m'en veux pas, hein?

Et, comme lorsqu'il était enfant, la mère avait attiré son fils à elle; elle étreignait sa tête contre sa poitrine, comme autrefois dans ses boucles blondes, elle passait des doigts amalgamés dans ses cheveux qui se faisaient rares et grisonnants... Ce n'était plus un homme, c'était son petit qu'elle consolait et finalement dans un sanglot elle s'écria:

—Fils, pauvre fils, la vie a été bien dure pour toi...

Et Pantaleon, levant la main vers le ciel répondit:

—Maman... Cela ira mieux là-bas. Sa foi le sauvait du désespoir.

V. DE LA VÈRE

SOMMAIRE DU MOIS D'OCTOBRE 1927

	Pages		Pages		Pages
CE PAUVRE PANTALEON.	1	AVEC LES TOURISTES DE LA LIAI-		LA CAUSERIE DE TANTE.	26
D'UN MOIS A L'AUTRE.	3	SON FRANÇAISE.	18	LA BONNE CUISINE.	27
EDITORIAL.	5	UN SOUVENIR.	19	PICKLES ET PLATS DU JOUR.	28
LA FEMME ET LA CIVILISATION.	6	DEPUIS QUAND ETES-VOUS MA-		CONSOMMONS DU LAIT.	29
L'AVEUGLE ET LE DEFIGURE.	10	RIE ?	19	EN MARGE DE LA BAGARRE.	44
SON PREMIER THE.	13	ETUDE SUR L'IDEAL.	20	LE DERNIER MOT.	48
L'IMPERATRICE D'AMERIQUE.	14	NOS MODES ET NOS PATRONS.	22		

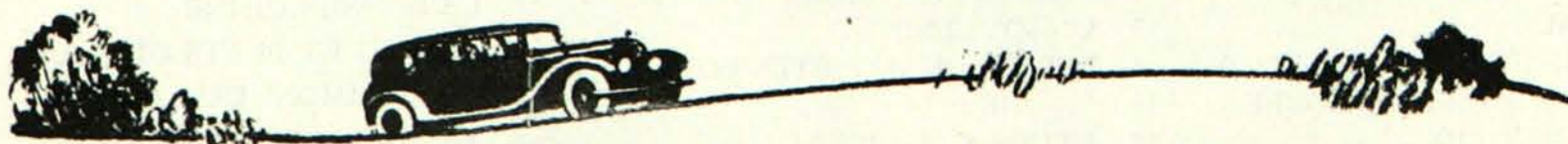


De retour au foyer!

La bonne vieille glacière reprend son aspect accueillant
maintenant qu'elle est bien approvisionnée de

Bière Molson

Un cordial accueil qui "réchauffe le coeur"



Vol. II No 7

ABONNEMENT. \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat-poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Beauceville, P. Q.

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

J.-L. K-LAFLAMME

Directeur



J.-A. FORTIN

Gérant-Général

ÉDOUARD FORTIN, Président

OCTOBRE 1927

ADMINISTRATION GÉNÉRALE
1651 rue St-Denis, Montréal.

Tél. Est. 2066

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changeons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION
DE "MON MAGAZINE" LIMITEE,
MONTREAL.

A propos de cinémas

Il serait oiseux d'exprimer à notre tour tout l'étonnement que nous a causé le dénouement d'une enquête fameuse où il fut question de l'ouverture des théâtres le dimanche et où l'on a, en même temps, recherché les personnes responsables d'une catastrophe causée par l'aménagement défectueux d'un théâtre. Sur ce dernier point on est venu bien près de déclarer que les coupables n'étaient pas autres que les soixante-quinze victimes d'une incurie administrative. Le point de vue ne manquait pas d'originalité sinon de bon sens.

Pour ce qui est de l'ouverture des salles de cinéma le dimanche, l'opinion semble assez partagée, suivant les classes, les boutiques ou les intérêts. Mais, à notre avis, on n'a peut-être pas suffisamment parlé du cinéma lui-même, de son influence sur l'esprit de ceux qui le fréquentent. Le fait que l'on trouve des pièces souvent fort répréhensibles, devant des auditeurs de tous âges a singulièrement compliqué la question. Il n'est pas vrai qu'un spectacle n'offrant aucun danger pour un adulte puisse, en toute sécurité être déroulé devant les yeux d'un enfant.

Et, à ce propos, j'aime beaucoup cet apologue par lequel un célèbre cinématographe parisien a tout simplement donné la solution du problème.

"L'autre jour, dit-il je me suis présenté chez un tailleur que j'ai prié de me confectionner un habillement qui conviendrait simultanément à un enfant de dix ans et à un homme de quarante-cinq ans.

"Le brave homme me répondit, stupéfait de ma demande, que cela était impossible. Et comme j'insistais et que j'essayais de lui faire comprendre que s'il n'était pas prêt à remplir des commandes comme la mienne, il ferait mieux de fermer boutique, le brave tailleur voulut, sur le champ, me faire interner dans une maison de santé.

"Plus tard, un censeur de vues cinématographiques vint me demander de préparer un film qui conviendrait également à un enfant de dix ans et à un homme de quarante-cinq.

"Je répondis que ce n'était pas possible. Il insista et me dit, à son tour, que si je ne pouvais pas me rendre à son désir, je ferais mieux de fermer boutique.

"Et quand je voulus le faire interner, personne ne voulut m'écouter".

Mais il y a loin de dix ans à quarante-cinq ans et bien des âmes candides, entre ces deux âges, voient dans les cinémas des choses qui ne devraient pas s'y trouver, tout comme, entre ces deux âges, se rencontrent dans les cinémas des petits messieurs et des petites madones qui devraient être ailleurs.

Il est certain qu'il y a, de ce côté, beaucoup à corriger et beaucoup à demander.

Voici un art merveilleux qui a grandi avec une rapidité vertigineuse à peu près libre de toute critique. Le seul jugement sur lequel on se soit reposé, c'est la faveur populaire et on sait que, sous ce rapport, ce ne sont pas les spectateurs qui manquent.

Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, l'absence de critique a donné lieu à une foule d'a-

Mme Lucia de Munck



Soprano dramatique et prima-donna belge, vient de s'établir à Montréal, après un séjour de quelques années à Toronto.

Douée d'une belle voix, Mme Lucia de Munck travailla le chant avec des maîtres tels que Bonheur et Demest, à Bruxelles; puis alla se perfectionner à Paris, où elle fut une élève remarquée de Rose Caron et Duvernoy.

Très éprise de son art, d'un tempérament passionné, cette grande artiste a fait preuve, dans toutes ses interprétations, d'un sens musical et d'une compréhension artistique qui dénotent une nature vraiment exceptionnelle. En même temps que sur les premières scènes de France et de Belgique, elle se faisait applaudir dans des soirées mondaines, fêtes de bienfaisance, concerts artistiques, etc....

Après la grande guerre, dont elle fut une des victimes les plus éprouvées, elle vint au Canada, où elle fut durant trois ans à la tête du département vocal au Conservatoire Hambourg, puis à l'Académie Canadienne, tous deux à Toronto, Ontario.

Depuis quelques semaines à Montréal, Mme Lucia de Munck enseignera l'art du chant dans ses moindres détails, à son studio, No 1431, Bishop, Apt 8.

bus qui, pour être diversement appréciés selon les milieux où on les discute, n'en sont pas moins des abus. Dans un pays comme le nôtre où la diversité des croyances et des usages sont multiples, il est certains sujets qui offrent autant d'opinions qu'il y a de groupes. Dans ce cas-là il faut bien se retrancher derrière quelques principes fondamentaux dont personne peut s'écarter, même s'il a la loi pour lui, sans compromettre son bonheur et celui des autres.

Le grand défaut des cinémas, c'est bien qu'en traitant de la vie, du foyer, ils ont l'air de poser comme règle générale une foule de pratiques qui, dans le cours ordinaire des choses ne sont encore que des anomalies, des irrégularités, ou, dans tous les cas, ce que parmi la moyenne des honnêtes gens, on n'a pas cessé de regarder comme des exceptions regrettables.

C'est de là que vient cette diversité d'appréciation qui fait que, dans une province, la censure "passera" un film qu'une autre s'empressera de rejeter. Et je ne vois même pas en quoi un bureau central de censure offrirait quelque avantage sur le régime actuel.

Le danger que l'on signale est profond, mais aussi il est général et produit par des conditions nouvelles. Il est fort heureux que nous en soyons rendus à le voir et à reconnaître qu'il est grave. Car, le fait que l'on voit est déjà le commencement d'une réaction qui devra bientôt ramener au bon sens et au respect des proportions une entreprise qui menace de supplanter le théâtre — parlé — elle lui fait déjà la vie très dure — tout en restant affranchie de toutes les règles.

On ne peut guère attendre des producteurs de pièces cinématographiques qu'ils réussissent là où les dramaturges ont échoué, savoir, qu'ils mettent sur leurs films des scènes qui n'effraient personne. Et ici se pose la question de savoir si l'on peut, si l'on doit admettre indistinctement tous les âges dans toutes les salles de spectacles. La solution de ce problème, à mon sens, est traitée, chez nous, avec une indifférence coupable.

Il y aurait bien à invoquer contre les dangers que nous venons de signaler la surveillance qui, dans la famille, s'exerçait autrefois avec un soin parcimonieux. Mais on invoque déjà l'influence des idées modernes qui ont raccourci les jupes des femmes et distrait le jugement des hommes, les besoins de notre temps qui, il n'y a pas vingt-cinq ans, étaient jugés superflus, et combien d'autres qui, dans toutes les sphères, démontrent que, suivant Blandel, "la boule ronde a perdu la boule".

Nous sommes bien loin de cette belle conception de la vie que les octogénaires pouvaient planter des arbres et préparer de doux ombrages pour leurs arrières petits-fils. Ces temps-là étaient-ils meilleurs que le nôtre? Ils étaient assurément plus raisonnables.

La femme et la Civilisation

Par HENRIETTE TASSÉ

Préface

"C'est une erreur de regarder la civilisation comme étant exclusivement l'oeuvre de l'homme."

Cette pensée, un peu hardie quand on la lit de prime abord, étonne moins si l'on se donne la peine de la considérer quelques instants; elle devient même tout à fait évidente quand on a lu les pages claires et chargées de faits que consacre à sa démonstration Madame Henriette Tassé.

Suivant le mode trop facile — encore qu'assez rare — de ceux qui ont reçu le don de charmer par le simple cliquetis des phrases harmonieuses, Mme Henriette Tassé aurait pu nous subjugué par la seule grâce de son style. Elle a voulu y joindre la preuve irréfutable des faits. Fouillant l'histoire de l'humanité, elle a cueilli, ça et là, les plus belles fleurs féminines pour nous en faire respirer le parfum; fleurs antiques de la Grèce et de Rome, fleurs du Moyen Age chevaleresque, fleurs troublantes de la Renaissance, fleurs contemporaines des jardins de l'histoire actuelle: nous les voyons passer tour à tour sous nos yeux, subjuguant les hommes et les asservissant secrètement mais sûrement à leurs desseins toujours grands: reines, poétesses ou guerrières, simples femmes du peuple quelquefois, mais suppléant par la noblesse de leur coeur à l'obscurité de leur naissance.

Si l'homme représente la force de l'humanité, la femme en est la grâce et le sourire. Chez les Grecs, et avant eux, chez les Egyptiens et les Chaldéens, les femmes donnèrent à la société "cette auréole souriante dont nous sommes encore charmés". Chez les Romains ensuite, nous rencontrons "ces mères admirables" que l'on nomme Cornélie, Aurélie ou Attia. Lorsque l'empire romano-byzantin commence à chanceler sur ses bases, c'est souvent une main de femme qui le raffermir.

Madame Henriette Tassé parle peu des femmes de la Bible. C'est sans doute que tout le monde connaît leur rôle sublime: Esther, Judith, Madeleine la repentante et, par dessus toutes, la vierge Marie, sont des noms éternels.

Au Moyen Age, la châtelaine sait inspirer les procédés nobles et délicats de la galanterie aux chevaliers et quand paraît la Renaissance, les "dames" qui l'ont rendue possible, y prennent une large part et se mêlent intimement à l'histoire, telles Jeanne d'Arc, Anne de Beaujeu ou Marguerite de Navarre.

Mais c'est au XVII^e siècle que la femme règne en véritable souveraine sur la société; qui donc ne connaît "la charmante marquise de Rambouillet", l'impétueuse duchesse de Montpensier, la spirituelle Mademoiselle de Scudéry et, entre toutes, Mme de Maintenon et Mme de Sévigné.

Il n'est pas jusqu'à la sombre époque de la Révolution où, parmi les nuages rouges, n'apparaît de temps à autres, telle une étoile au sein d'une éclaircie, quelque attachante figure de femme.

A mesure que l'on approche des temps qui sont les nôtres, les noms se multiplient et encore Madame Henriette Tassé a-t-elle laissé volontairement dans l'ombre — on ne pourrait lui demander de dresser une encyclopédie — tant de nobles femmes, inspiratrices ou même fondatrices d'oeuvres qui durent encore pour le bien de l'humanité.

Toutes ces preuves sont concluantes par elles-mêmes, mais présentées avec la grâce qu'a

su y mettre Madame Henriette Tassé, elles conquièrent tout à fait... Il est toujours bon de dire bellement les choses et Madame Henriette Tassé s'y entend. Je ne louerai donc pas son style, d'autres l'ont fait avant moi et leur témoignage vaut plus que le mien.

Quelques-uns souligneront ça et là telle phrase un peu hardie, telle conclusion inattendue. Fille d'Eve, Madame Henriette Tassé aime jouer avec le danger. N'allez pas vous imaginer qu'elle croit tout ce qu'elle dit, du moins autant qu'elle le dit: "Le coeur à ses raisons que l'esprit ne peut connaître!"

J'aurais bien encore quelques petites réserves à faire, mais voilà... je suis un homme, moi, et, à la suite de tant d'autres, je m'incline devant la grâce d'une femme.

Eugène ACHARD.

1er juillet 1927.



Madame Henriette Tassé

Antiquité

C'EST une erreur de regarder la civilisation comme étant exclusivement l'oeuvre de l'homme. Une civilisation ne se perfectionne pas seulement par les progrès de l'industrie, des sciences, des lettres, des arts, mais aussi par les femmes. "Aucun progrès social, dit Charles Letourneau, (1) n'est possible si la femme n'y participe pas pour y aider et en bénéficier; pour cela il faut mettre, autant que possible, les deux sexes sur un pied d'égalité dans l'éducation, dans le mariage, dans la société."

Le siècle de Louis XIV a atteint l'apogée de la culture française comme le siècle de Périclès a marqué celui de la Grèce, et ce sont les femmes qui leur firent cette auréole souriante dont nous sommes encore éblouis et charmés.

Rien n'a donc manqué à la civilisation athénienne, pas même l'influence de la femme. C'est à son contact que les Grecs perdirent la rudesse de leurs moeurs.

Dans la société athénienne, il y eut trois catégories de femmes: les épouses, les hétaires et les pallas. Démosthène dit: "Nous avons des amies (hétaires) pour la volupté de l'âme, des filles pour la satisfaction des sens, des femmes légitimes pour nous donner des enfants et garder nos maisons."

Ce sont les courtisanes qui furent les artisans de la gloire d'Athènes. "Hétaire" n'avait pas dans l'antiquité le sens qu'on attache aujourd'hui à ce mot. Il signifiait alors "compagne, amie"; le mot

"hétaire" veut dire "amitié". Elles exercèrent une grande influence sur les événements politiques par leurs relations avec les hommes publics en vue.

Les hétaires avaient toutes les grâces et la séduction que donne une éducation artistique et littéraire. Musiciennes, poétesses, philosophes, fort érudites sans pédantisme, elles attiraient près d'elles tous les beaux esprits, comme le firent plus tard, avec plus de vertu, mais non moins de charme, les précieuses du grand siècle. Leurs salons ne furent pas moins célèbres que celui de Ninon de Lenclos, au XVII^e siècle, et les plus sages parmi les Grecs, non seulement y allaient, mais y conduisaient leurs femmes, comme les courtisanes de Louis XIV amenaient leurs fils chez la belle Ninon. Elles relevaient le goût et le ton de la société et contribuaient au progrès de la littérature et des arts, inspirant les poètes et les artistes.

Chez elles, l'on causait de tout, de philosophie, de morale, de politique et d'amour. Le monde n'a pas beaucoup changé! L'art de la conversation fut porté si loin qu'on créa un mot spécial pour l'exprimer, l'atticisme, qui s'applique encore aujourd'hui à la délicatesse et à la perfection du langage.

Aspasie fut l'amie des grands hommes de son temps et les subjuguait tous par sa beauté et son esprit. Elle les inspirait, les conseillait. Platon, dans ses "Entretiens", l'appelle la "Divine Aspasie" et Périclès lui doit les plus éloquentes de ses discours.

Phryné n'avait pas la valeur intellectuelle d'Aspasie, mais elle était belle. Un jour que l'on célébrait, à Eleusis, une fête de Neptune, une grande foule se pressait sur le rivage. Phryné entra dans la mer toute nue et en sortit tordant ses cheveux humides. Le peintre Apelle et le sculpteur Praxitèle se trouvaient dans la foule. Ils gravèrent sur leurs tablettes cette scène inoubliable et en firent l'un sa Vénus Anadyomède, l'autre une statue d'or qui fut placée dans le temple de Delphes, sur une colonne de marbre pentélique. Et voilà comment une courtisane de beauté divine enrichit l'art de deux chefs-d'oeuvre incomparables.

Laïs de Corinthe était aussi belle et la femme la plus accomplie que l'on ait connue. Elle survécut à sa beauté; la courtisane suspendit dans le temple de Vénus son miroir devenu inutile, sous lequel Platon fit graver une inscription que Voltaire a traduite en ces quatre vers:

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

Sapho fut, avec Homère et Pindare, l'un des trois grands poètes de la Grèce antique. C'est de ses chants inspirés que sont nés tous les chants d'amour qui ont bercé la tendresse humaine. Jusqu'au jour où l'île de Lesbos entendit ces chants, les hommes confondaient le plaisir avec le bonheur, la volupté avec l'amour, il n'existait qu'un instinct grossier et brutal. C'est Sapho qui révéla l'amour en chantant ses ivresses et ses souffrances. Elle en a exprimé toutes les nuances et toutes les formes. Elle mérita le nom de dixième muse.

"En vérité, disait Plutarque, en parlant d'elle, ce que cette femme chante est mêlé de feu."

La pudeur n'existait pas chez les Grecs, c'est elle en quelque sorte qui créa ce sentiment; elle l'a délicieusement chanté:

C'est un doux fruit qui rougit au sommet de l'arbre
Sur la plus haute branche,
Au temps de la récolte, les cueilleurs ne l'ont pas
oublié
Mais ils n'ont pu l'atteindre.

Il ne reste de son oeuvre que des strophes brisées, mais c'est assez pour la rendre immortelle. Elle est la première femme qui se suicida par amour. Elle se précipita dans la mer du haut du rocher de Leucade. On trouve des traces de Sapho dans toutes les littératures.

Corinne enseigna la poésie à Pindare et remporta sur lui la couronne aux Jeux Olympiques.

Herpélis épousa Aristote, le plus célèbre philosophe grec et Thaïs, favorite d'Alexandre le Grand épousa Ptolémée et devint reine d'Egypte.

Les femmes romaines furent des mères admirables, dont les vertus surhumaines sembleraient aujourd'hui presque barbares. Elles jouèrent un rôle important dans la République. Cornélie exerça une grande influence sur les Gracques et Coriolan ne put résister aux supplications de sa mère. Citons aussi, sous l'Empire, Aurélie près de César, Attia près d'Auguste, Marc-Aurèle, le plus vertu-

(1) La condition de la femme à travers les diverses races et les civilisations. 1903.

eux des empereurs romains, avait un culte pour sa mère. Lorsque leur influence disparaît, la décadence est venue.

Dans la grande période historique de la Grèce et de Rome, durant un âge d'égoïsme et de déverglement, naquit une philosophie qui reconnaissait la vertu comme le but le plus élevé de l'humanité, qui à Rome finit par arracher la femme à la dépendance et à la sujétion, dans laquelle la tenait la loi. Nous ne serons pas surpris de constater que cette philosophie naquit dans l'âge de la plus complète liberté intellectuelle que la femme eût connue.

"La femme, chez beaucoup de tribus gauloises et celtiques, avait une liberté que l'Orient, la Grèce n'ont guère connue." (2)

Justinien est redevable à Théodora d'une partie de la gloire qui sauve son règne de l'opprobre. C'est l'influence de cette impératrice qui se fait sentir dans la plupart des grandes œuvres de son règne. C'est elle qui inspire au Tétrarque l'idée de ces Institutes, de ces Pandectes, de ces recueils de lois, dont l'étude permit d'édifier le droit moderne. C'est elle qui provoqua ce luxe effréné pour la satisfaction duquel furent sauvées la plupart des merveilles de l'art d'autrefois. C'est elle qui contribua à faire édifier Sainte Sophie, ce temple merveilleux.

Jetons maintenant un regard en arrière vers des civilisations plus anciennes, nous verrons encore qu'aux époques les plus glorieuses de leur histoire la femme exerça aussi son influence.

L'Egypte fut le berceau de la civilisation. Nous savons imparfaitement sans doute, mais nous savons un peu par les auteurs anciens et par les monuments quelle situation avait la femme au temps des antiques dynasties de l'Egypte.

Il ne peut y avoir qu'une opinion sur la supériorité évidente de cette situation et sur l'état moral qui s'en suivit par rapport à la situation actuelle. Nous savons en effet ce qu'est aujourd'hui la femme fellah, (3) cette vraie bête de somme et aussi ce que l'Islamisme a fait de la femme. "Les représentations et les inscriptions funéraires de l'Egypte hiéroglyphique, dit le Dr Gustave Le Bon, (4) nous montrent au contraire, la femme de toute condition occupée aux seuls travaux de l'intérieur, au tissage, par exemple, compagne des plaisirs de l'homme, prenant place avec lui aux banquets. Jeune, on la voit, parée de bijoux et de fleurs, égayer les fêtes par sa beauté et par ses chants, vieille, on la voit l'objet, comme le père, de la vénération des enfants, partout à côté de l'homme sur le pied d'égalité, admise même à certaines fonctions sacerdotales et à la magistrature. Les reines et les princesses officiaient à côté du roi."

Autour des tables du festin, la présence des femmes apporte un attrait que n'a guère connu le monde antique, pas plus que l'Orient moderne. Mais en Egypte, partout où se trouvait l'homme, sa femme l'accompagnait. Aucune circonstance ne brisait, fût-ce pour un instant, l'intimité conjugale. Le mari et la femme traversaient la vie la main dans la main, tels qu'on les voit aujourd'hui sur leurs tombeaux.

"Nul peuple, dit Charles Letourneau, n'a conçu et constitué le mariage d'une manière plus libre et en laissant à la femme plus d'indépendance." Comme les souverains de l'ancien Pérou, les Egyptiens avaient ordinairement à côté d'eux sur le trône une sœur-épouse. Les femmes n'étaient pas exclues du trône. "La reine reçoit plus de puissance et plus d'honneur que le roi", dit Diodore de Sicile.

Une ombre gracieuse erre autour des pyramides. C'est celle de la reine Nitokris qui fit achever celle de Mykérinos et voulut y reposer elle-même dans un sarcophage en balsaite bleu, au-dessus de la chambre du pieux roi; le seul des trois constructeurs dont le peuple eût respecté le tombeau. Nitokris appartenait à la sixième dynastie; c'est elle qui termine la série des glorieux souverains et qui voit clore la période brillante de l'Ancien Empire; sa régence termina une époque de splendeur et de prospérité ininterrompue, qui avait duré 800 ans. "Après cela, il y eut un espace béant et sombre de cinq siècles duquel rien ne surgit et dont les échos ne nous sont pas parvenus", dit Gustave Le Bon.

La charmante princesse, pour venger son frère et époux, mort assassiné, fit bâtir, dit Hérodote, une immense salle souterraine; puis, sous prétexte de l'inaugurer, mais en réalité dans une autre intention, elle invita à un grand repas et reçut dans cette salle bon nombre d'Egyptiens, de ceux qu'elle savait avoir été les instigateurs du crime. Pendant le festin elle fit entrer les eaux du Nil dans la salle par un canal souterrain qu'elle avait tenu caché. Il y a de la grandeur dans cette vengeance de femme.

Sous le Nouvel Empire, Thoutmès Ier maria, comme c'était l'usage, son fils, Thoutmès II avec sa fille Hatassou. La princesse prit une part effective et prépondérante au gouvernement pendant la

jeunesse de son époux et frère. Le plus grand des obélisques fut édifié par cette reine, à Thèbes.

A côté des Pharaons vous voyez toujours la statue de leurs femmes. Les statues de Ra-Hotep et de sa femme Néfert datent de plus de 6000 ans, c'est-à-dire avant la construction des pyramides. Ces deux statues, avec celles de Sépa et de Nésa, au Louvre, sont les plus vieilles au monde. Aussi loin qu'on remonte les âges en Egypte, vous trouvez toujours la femme à côté de son époux.

La dernière reine de la dynastie grecque des Ptolémées, la fameuse Cléopâtre, pouvait donner audience aux ambassadeurs de sept nations différentes en parlant à chacun dans leur langue. Elle enrichit la bibliothèque d'Alexandrie des 200,000 manuscrits si précieux de Pergame. Elle subjuguait César, le conquérant du monde, et Antoine oublia sa patrie pour elle. Elle mourut pour ne pas obéir à Octave, ce qui est un beau trait de patriotisme. Elle contrebalança un moment la fortune romaine. C'est la femme la plus extraordinaire dont l'histoire fasse mention. Sa beauté égalait celle d'Hélène. Pascal, dans un passage célèbre de ses "Pensées" fait allusion au nez de Cléopâtre "qui, s'il eût été plus court, eût changé la face du monde."

Hypathia professa la philosophie grecque, à Alexandrie; elle fut célèbre non seulement pour ses capacités intellectuelles, pour son éloquence, mais aussi pour sa beauté; son influence se fit sentir en dehors de l'Egypte.



HELOISE

Naquit à Paris en 1101. Belle et pleine d'esprit et de science, elle se laissa séduire par son maître Abélard, pour lequel elle avait une vive passion, et l'épousa secrètement; puis s'enfuit avec lui en Bretagne, où elle mit au monde un fils. Après la cruelle vengeance de son oncle Fulbert, sur Abélard, elle se fit religieuse au couvent d'Argenteuil, puis se retira ensuite à l'abbaye du Paraclet qu'Abélard avait fondée, et y mourut en 1164. Ses restes furent réunis à ceux de son époux et reposent depuis 1787 au cimetière du Père-Lachaise.

La renommée scientifique des Chaldéens remplissait le monde antique. Pour Diodore, Hérodote, Strabon, Aristote, le développement de l'esprit humain fut aussi précoce et aussi complet sur les bords de l'Euphrate que sur les rives du Nil. Ce fut une femme, si on en croit la légende, qui fonda leur empire; son génie en fit un pouvoir qui dura 1000 ans, et les inscriptions cunéiformes de Ninive décrivent sa magnificence et sa gloire. D'après la légende, Sémiramis avait été abandonnée par sa mère sur un rocher et nourrie par des colommes. Cette origine si poétique contribua sans doute à cette haute fortune, que sa beauté lui fit rapidement conquérir. L'armée assyrienne était campée devant Bactre; le siège menaçait de traîner en longueur. Sémiramis revêt un costume masculin, prend une poignée d'hommes, arrive à cheval jusque sous la forteresse, et surprenant par son impétuosité les gardiens, qui ne l'avaient pas vu venir, elle parvient sous une grêle de flèches à s'emparer de ce poste important. Sémiramis qui a remporté d'assaut la citadelle de Bactre et le cœur de Ninus voit poindre pour elle l'aurore de la puissance suprême.

Ninus avait fait construire Ninive, elle voulut élever Babylone. Le rêve du génie est d'éterniser un nom par la pierre ou le marbre. Ainsi s'éleva la capitale de l'empire assyrien, sous la puissance de cette femme affamée de gloire et de plaisir. Elle créa un Etat, une armée, donna aux arts une impulsion que nul n'avait imprimée avant elle. On lui attribue cette inscription: "La nature m'a donné le corps d'une femme, mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes."

Elle commanda ses armées, fit des lois et la

gloire de Sémiramis montre la part que la femme joua dans l'antiquité. L'histoire de cette reine admirable de beauté qui rendait les hommes fous d'amour, domptait les peuples, élevait des villes incomparables, jetait des ponts sur les fleuves, traçait des routes à travers les montagnes, dont la naissance et la mort même avaient été miraculeuses, charme l'imagination à travers les siècles et garde encore son prestige.

L'empire des Perses élevé sur les ruines de Babylone fut renommé pour ses amazones. L'homme était alors banni du gouvernement. Quoique nous savons peu de choses de leurs coutumes, la tradition mentionne le nom et les hauts faits de plusieurs reines, et ce fut l'un des travaux d'Hercule d'emporter la ceinture d'Hypolite, la plus célèbre d'entre elles. Diodore de Sicile dit qu'une reine amazone nommée Thalestris vint au camp d'Alexandre afin qu'il la rende mère. On pratiquait l'eugénisme déjà à cette époque lointaine, c'est peut-être ce qui faisait leur supériorité.

Zénobie, reine de Palmyre, fut une femme supérieure, quoique son règne fût de courte durée. Elle fit de Palmyre la capitale d'Orient. Elle tint tête aux Romains, et fut enfin vaincue par Aurélien, en 273, qui l'amena en captivité.

"L'importance du rôle joué par le principe-mère, dit Jacolliot, (5) dans les primitives conceptions des Hindous, sur la création, explique le respect religieux dont fut entourée la femme au temps des Védas. Il existe une corrélation entre la splendeur de l'Inde et la situation vénérée des femmes entre la décadence brahmanique et la dégradation de ce sexe, qui représente, d'après les Védas, l'âme de l'humanité."

L'esprit et les ordonnances de la loi mosaïque ont fait à la femme une position inférieure. La polygamie entraîne toujours la déchéance de la femme. L'abaissement de la femme est un indice précurseur de l'abaissement d'une nation. Déborah, juge d'Israël, fit preuve d'habileté, de sagesse et de courage dans l'administration du gouvernement. Cette célèbre prophétesse promit la victoire à Barac, général israélite; elle composa et chanta le cantique d'action de grâce; ce fut le plus ancien et l'un des plus beaux chants de guerre. Judith et Esther donnèrent l'exemple du plus courageux dévouement pour sauver leur peuple.

Les Juifs n'ont laissé ni arts, ni sciences, ni industries, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Leurs villes, leurs temples, leurs palais, ils étaient tout à fait incapables de les élever eux-mêmes; au temps de leur plus grande puissance, sous le règne de Salomon, c'est de l'étranger qu'ils furent obligés de faire venir les architectes, les artistes, dont nul émule n'existait au sein d'Israël. Et pourtant cette petite tribu de Sémites joua, par les religions issues de ses croyances, un rôle capital dans l'histoire du monde.

Aucun mouvement d'une grande importance se passe sans que les femmes y prennent part comme combattantes ou comme martyres. Le Christianisme doit beaucoup aux femmes. Leur zèle missionnaire se fit sentir dès les premiers jours de la chrétienté; elles convertissaient les gens de haut rang. Le christianisme avait contribué à adoucir et à relever la condition de la femme, mais il était trop lié par ses origines au Judaïsme, qui la tint toujours inférieure, comme tout l'Orient.

Les trônes s'écroulèrent, les civilisations disparaîtront, mais pour son geste poétique et touchant, le souvenir de Marie Madeleine vivra toujours. "Il lui est beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé", a dit Jésus. La courtisane de Magdala a inspiré le pinceau de Murillo, Titien, Corrège, Guido Reni, Raphaël, Véronèse, Rubens et Van Dyck; et le ciseau de Canova l'a fait revivre dans le marbre.

Quoique dans l'Evangile, les femmes occupent une grande place auprès de Jésus, les premiers siècles du Christianisme furent une déchéance pour la femme, car au moment où le Christianisme apparut, elle jouissait d'une grande liberté et exerçait beaucoup d'influence dans l'Empire romain. On la considérait comme un mal nécessaire. Mal pour mal, les hommes font autant sinon plus de mal à la femme qu'elle ne leur en fait. Chez presque tous les peuples, surtout les barbares, la femme a eu à souffrir de la brutalité et de la cruauté de l'homme. Encore en Afrique et en Australie, chez les indigènes son sort est inférieur à celui de la bête; on la bat, on la tue pour le moindre prétexte. Il est rare, dit Letourneau, de rencontrer une femme indigène dont le corps ne porte pas de cicatrices.

Moyen âge

Si les lettres et la philosophie doivent beaucoup au Moyen Age, il reste un point où il ne saurait trouver grâce devant nos yeux: c'est l'état d'abaissement où il tint la femme. Ce sont les pages sombres de notre histoire.

La lumière qu'Athènes et Byzance ont projetée sur le monde se perd maintenant dans la nuit des temps, c'est parce que l'homme révolté contre

(2) Alfred Fouillée. Histoire de la Philosophie.

(3) Femme du paysan égyptien.

(4) Les Premières Civilisations.

(5) La Femme dans l'Inde.

l'impérieuse domination de la femme se venge, qu'il prend sa revanche et que par une conséquence toute naturelle il retombe dans la barbarie. Malgré la jurisprudence impériale qui l'avait émanicipée, malgré la loi de Jésus qui la reconnaît comme l'égale de l'homme, elle n'avait plus aucun droit, et la loi Salique qui, en France, l'exclut du trône et la décrète avec mépris que "le sceptre ne doit pas tomber en quenouille" est la manifestation évidente des sentiments de l'homme à l'égard de la femme dont après ce temps de misères morales le règne devait revenir plus brillant.

Il faut remonter jusqu'à Héloïse, c'est-à-dire au XII^e siècle, pour que la femme prenne le rang qui lui appartient, non seulement à la hauteur du cœur de l'homme mais aussi à la hauteur de son cerveau. Sa beauté et son esprit avaient un charme incomparable. On ne peut séparer le nom d'Héloïse de celui d'Abélard. Par leur vie, par leur œuvre, dit Victor Cousin, ils appartiennent l'un et l'autre à l'histoire de l'esprit humain. "Abélard, dit Gérard, occupe une place à part dans les annales de la philosophie. Dans une sphère plus modeste, Héloïse ne joue pas un moindre rôle. Dès sa jeunesse, elle étonna et ravit Pierre le Vénérable par l'étendue et par la gravité précoce de son savoir. Au comble de la puissance, saint Bernard s'incline devant la fermeté de sa raison. La cour de Rome la bénit et consacre son œuvre, et la règle empreinte d'un libre et sage esprit qu'elle donne au Paraclet devient la base des constitutions de tous les monastères de son temps."

"Il n'est pas, dit Michelet, de souvenir plus populaire en France, que celui de l'amante d'Abélard. On visite encore le gracieux monument qui réunit les deux époux avec autant d'intérêt que si leur tombe avait été creusée d'hier. C'est la seule qui ait survécu de toutes nos légendes d'amour."

Abélard ne fut pas seulement un théologien, il fut aussi un apôtre et fit de Paris la capitale du savoir. Ce fut un événement dans l'histoire de la pensée, dit Crozals, que la constitution de l'Université de Paris. S'il faut personnifier ce grand mouvement, Abélard mérite d'en être le héros. A la fois aveugle et irraisonnée, comme saint Thomas plus tard, il substitua l'enseignement philosophique et le raisonnement.

Ce Breton était un grand seigneur que partout où il enseignait le peuple suivait en foule. Les femmes aussi accouraient; la puissance de son intelligence les charmait, mais la beauté de ses traits, avant qu'il n'eût prononcé une parole, lui avait déjà gagné tous les cœurs. Elles se sentaient grandes dans leur propre estime, en apprenant d'une bouche aussi séduisante qu'elles aussi avaient une âme et que leur règne allait bientôt venir.

Héloïse était la nièce du chanoine Fulbert, qui la fit élever avec soin, au monastère d'Argenteuil, dépendant de Notre-Dame, et lui fit donner une instruction aussi complète que possible. Quelle était alors l'instruction des femmes? Bien peu de choses: on leur apprenait à lire, mais pas à écrire. Son éducation scolaire terminée, il la fit venir auprès de lui et lui enseigna à son tour ce qu'il savait lui-même. Or ce que le chanoine savait était ce que seuls savaient les moines du Moyen Age: le latin, le grec, l'hébreu et les éléments de la scolastique.

Héloïse n'aurait été que la femme la plus savante du Moyen Age, admirée des papes et des grands penseurs de son temps, si son amour pour Abélard n'avait prouvé que son cœur était à la hauteur de son intelligence. Elle entendit Abélard, alors dans tout l'éclat de sa jeune renommée, et subissant l'irrésistible ascendant de ce penseur, dont l'éloquence troublait si aisément les cœurs, elle l'aima de cette ardente passion que ni les malheurs, ni le cloître, ni les ans ne purent jamais éteindre. Abélard se laisse d'abord aimer, il y était accoutumé. Mais bientôt son caprice se change en amour sincère, il l'épouse secrètement. Lui, le dominateur des foules, le lutteur qui réduisait au silence les plus grands docteurs et qui embarrassait saint Bernard lui-même, il avait rencontré sur sa route de gloire, non pas une simple élève docile, mais une inspiratrice qui l'étonna par la hauteur de ses vues et le vol de sa pensée. Dès lors Abélard appartint à Héloïse et leurs deux noms enlacés s'ajoutèrent à la liste des amants légendaires: Héro et Léandre, Yseult et Tristan, Lohengrin et Elsa. Les lettres immortelles qu'Héloïse écrivit à Abélard ne sont pas seulement les plus célèbres lettres d'amour, mais elles expriment aussi une pensée substantielle. Victor Cousin dit qu'elle écrivit quelquefois comme Sénèque. Après leur mort, leurs lettres commentées ne tardèrent pas à éveiller dans le cœur des hommes, pénétrés d'admiration pour cette passion invincible, des sentiments plus doux à l'égard des femmes, trop longtemps méprisées. C'est donc d'Héloïse que date la fin des ténèbres moyenâgeuses.

A mesure que le règne de la femme s'affermît, succédèrent peu à peu les clartés de la Chevalerie et les splendeurs de la Renaissance.

Aux époques de carnage, si quelque trace de bonté, de générosité, de grandeur se montre, c'est presque toujours à l'influence des femmes ou d'une femme qu'il faut l'attribuer.

"Les femmes de l'époque féodale, dit Guizot, (6) avaient une dignité, un courage, des vertus, un éclat qu'elles n'auraient point déployé ailleurs et qui a contribué à leur développement moral et au progrès général de leur condition. La vie de château sombre, solitaire, a été favorable à cet esprit de famille qui tient tant de place dans l'histoire de la civilisation."

C'est surtout au temps de la Chevalerie que cette influence devient plus sensible; l'amour se mêle au fanatisme pour en adoucir la fureur, la galanterie dans les moeurs en polit la rudesse. On se reprend à vivre parce qu'on se reprend à aimer. On a longtemps douté de l'existence des Cours d'Amour, mais les recherches littéraires ont établi de la façon la plus indiscutable qu'elles ont existé. C'est surtout par un ouvrage remarquable du chapelain de la cour, Andréas: "De arte amatoria" (De l'art d'aimer) du XII^e siècle, qu'on a appris à les connaître.

Les Cours d'Amour, présidées par une dame de haut rang, ou une illustre châtelaine, rendaient des jugements qui sans être légaux, exerçaient cependant une grande influence morale; les nobles juges jouissaient d'un respect illimité, ce qui donnait à leurs décisions toute l'autorité nécessaire, que l'opinion publique sanctionnait d'ailleurs en tous points.

L'amour moderne, fait de respect, de fidélité et de dévouement, est né au Moyen Age. Par les poètes de la Chevalerie et des Cours d'Amour, l'humanité s'enrichit d'un sentiment nouveau.



JEANNE D'ARC

Née à Domrémy (Vosges) en 1412. Extrêmement pieuse, il lui semblait entendre des voix lui ordonner d'aller sauver la France désolée par l'invasion anglaise. Elle alla trouver Charles VII à Chinon et le convainquit. Elle délivra Orléans (29 Avril-8 Mai 1429), prit Meung, Beaugency, etc., et fit sacrer le Roi à Reims le 17 Juillet 1429. En allant au secours de Compiègne elle fut prise et livrée aux Anglais (23 Mai 1430), elle comparut devant un tribunal présidé par l'évêque Cauchon et fut brûlée sur la Place du Vieux Marché à Rouen, le 30 Mai 1431. Le Pape Calixte III réhabilita sa mémoire (1456).

L'instinct est l'œuvre de la nature; l'amour est l'œuvre de la femme. L'amour, en enrichissant et en restreignant l'instinct sexuel, transforme si bien cette tendance qu'il devient parfois autre chose que cet instinct, qui est sa raison d'être. "L'amour supérieur est une spiritualisation de cet instinct", dit Paulhan.

La femme dans l'Antiquité ressemblait à une statue grecque qui ne parle qu'à nos sens, qu'à nos yeux. Les Grecs avaient deux Vénus, l'une pour la vraie passion, l'autre pour le désir; pourtant, ce peuple n'a pas connu l'amour véritable. Au Moyen Age la femme voulut être aimée autrement, non seulement pour son corps mais pour son âme, pour son intelligence, pour ses qualités morales.

Westermarck (7) dit: "L'histoire du mariage est l'histoire d'une union dans laquelle les femmes ont triomphé peu à peu des passions, des préjugés et de l'égoïsme de l'homme."

"L'amour, dit le Dr A. Marie, se reflète dans les civilisations successives; les cultures humaines sont la traduction des façons dont il est compris aux différentes époques; de là, le rôle capital de la femme et de son statut social dans le progrès des civilisations."

"On ne peut mesurer, dit Alfred Rambaud, ce que les féodaux ont dû au culte de la femme; rien n'a plus contribué à dégager de l'ancienne barbarie

la civilisation française." (8) Les dames n'inspiraient pas seulement à leurs fidèles des sentiments de bravoure, de courtoisie et d'honneur; elles leur inculquaient le goût de la science et de l'instruction. Il n'y avait que les moines qui avaient de l'instruction à cette époque. La noblesse était inculte, passant son temps à guerroyer.

Le rôle de la femme grandit dans la famille et la société. Religieuse, elle peut devenir abbesse; mariée, elle apporte à son mari des châteaux-forts, parfois des provinces entières. Le blason de la femme s'unit dans les armoiries nouvelles à celui du mari. Les bourgeoises mêmes ont une liberté d'allure inconnue dans les temps anciens. Au XIV^e siècle, dans la Touraine, elles prennent part aux élections pour les Etats Généraux. Au XVII^e siècle, Mme de Sévigné siègera aux Etats de Bretagne.

C'est la femme qui inspira et donna l'essor à la poésie nationale. Le comte de Thibault composa pour Blanche de Castille ses plus tendres virelais, inspirés par un respectueux amour.

Le XIV^e et le XV^e siècle comptent un grand nombre de femmes qui contribuèrent au mouvement de l'intelligence. Citons parmi elles Christine de Pisan, célèbre par ses poésies et Clémence Isaure, qui fonda les Jeux Floraux. Au bout de quatre cents ans d'existence, l'Académie des Jeux Floraux est encore vivace. La Harpe, Chamfort, Millevoye, Victor Hugo et d'autres célébrités prirent part à ces concours.

A ce moment, les femmes se présentent en foule à notre examen. C'est tour à tour Odette, berçant la tristesse d'un pauvre roi fou; Agnès Sorel, galvanisant la faiblesse de Charles VII; Jeanne d'Arc, brisant les fers de sa patrie captive; c'est Geneviève, défendant Paris; Jeanne Hachette, défendant Beauvais.

Jeanne d'Arc, cette paysanne, cette sainte, eut plus de génie que tous les grands capitaines de son temps et plus de bon sens que le roi et ses courtisans. Elle employa des méthodes de combat que Napoléon, le plus grand capitaine du monde, devait employer plus tard. Sa gloire est plus pure que celle de Bonaparte, que son ambition perdit et qui ruina la France. Jeanne d'Arc est la personification du patriotisme français.

Renaissance

A la renaissance, la femme prend enfin sa revanche, elle se mêle intimement à l'histoire par les Anne de Beaujeu, les Marguerite de Navarre, les Diane de Poitiers, les Catherine de Médicis.

Michelet dit: "Non seulement l'art, la littérature, les modes et toutes choses changent par elles de formes, mais le fond même de la vie."

Sous François I^{er}, on vit les trois Marguerites former autour d'elles une cour déserte et brillante.

Tandis que la discorde, la guerre civile déchirait le royaume, Marguerite de Navarre ranimait le flambeau des arts et des sciences.

"Diane de Poitiers, dit Paul de Saint-Victor, restera pour la postérité la déesse protectrice de la Renaissance. Le taciturne Henri II lui fut redevable de son règne."

Mlle de Gournay fait connaître les "Essais" en les annotant de notes érudites et de gloses intéressantes. Montaigne l'appela "sa fille spirituelle." Elle est l'ancêtre des féministes; dans un ouvrage philosophique, elle expose les "Griefs des Dames".

Mme Dacler traduisit presque tous les poètes de l'Antiquité avec une telle probité que Boileau, si dur pour les femmes, lui rendit un hommage éloquent.

Le mouvement social féminin, arrêté un moment par les querelles religieuses et les habitudes soldatesques de la cour d'Henri IV, se ranima au XVII^e siècle et reçut de la société de l'hôtel de Rambouillet un élan qu'il ne devait plus perdre et qui a beaucoup contribué à épurer la langue française.

XVII^e Siècle

Au XVII^e siècle, la conversation eut de l'influence sur les moeurs. Au XVIII^e siècle, elle en eut sur les idées. "Les hommes, dit Deschanel, donnaient aux femmes de la solidité et de l'élévation dans le jugement; les femmes donnaient aux hommes cette souplesse d'esprit, cette pénétration, cette connaissance de la nature humaine qui est leur science instinctive." La conversation est une pénétration intellectuelle aussi utile qu'agréable. Est-il rien de plus exquis qu'un langage élégant effleurant d'une aile capricieuse les sujets les plus divers et parfois les plus profonds?

Deux femmes eurent une grande influence sur le règne de Louis XIV: Madame de Rambouillet et Madame de Maintenon. La première préside à son aurore, la seconde assiste à son crépuscule, à sa décadence.

Il n'est pas de figure plus sympathique que celle de la charmante marquise de Rambouillet, c'est

(6) Histoire de la Civilisation.

(7) History of Human Marriage.

(8) Histoire de la Civilisation française.

elle qui affranchit la profession littéraire de la servitude où elle était avant elle; c'est elle qui créa cet art exquis, trop délaissé aujourd'hui, de la conversation et dota ainsi les femmes d'un charme nouveau.

Chez la belle marquise défilèrent deux générations d'écrivains, de poètes, de philosophes et de penseurs, dont les noms éblouissent encore de leur éclat et qui ont dépensé là des trésors d'esprit : Fléchier, le vieux Balzac, Saint-Evremond, La Fontaine, les comtes de Choiseul, de Gourville, D'Estrees, de Fiesque, le grand Condé, les abbés de Châteauneuf et D'Effiat, le cardinal Richelieu, qui s'inspira de ses réunions pour fonder l'Académie française.

Henriette d'Orléans, la duchesse de Montpensier, Charlotte de Montmorency, Catherine de Vivonne, Marie-Anne de Chevreuse, et Madeleine de Scudéry rehaussèrent par leur grâce, leur esprit et leur beauté ces réunions intellectuelles; ce sont ces femmes admirables qui ont créé la société française.

Madeleine de Scudéry étant en voyage avec son frère, ils s'entretenaient, un soir, dans l'auberge où ils étaient logés, de la composition d'un roman commencé. — Que ferons-nous du prince Magare? dit Mlle de Scudéry, je serais d'avis que nous le fassions mourir par le poison plutôt que par un coup de poignard. — Il n'est pas encore temps, dit M. de Scudéry, nous en avons encore besoin, nous l'aurons bientôt expédié quand il sera temps.

Deux marchands, qui étaient dans une chambre voisine, ayant prêté l'oreille à cette conversation s'imaginèrent qu'on projetait la perte de quelque prince effectif; ils avertirent l'aubergiste, qui donna avis à un exempt de la maréchaussée. L'exempt arrêta le frère et la sœur et les conduisit sous bonne escorte à Paris, à la Conciergerie, où tout s'explique. On leur donna droit de vie et de mort sur tous les personnages de leur roman.

Au lieu de la sauvagerie des siècles précédents qui cloîtrait chaque famille dans ses châteaux, la claquemurait dans ses donjons, les lourdes portes des hôtels s'ouvrirent, on se mit à fréquenter les uns chez les autres, et ce qu'on appelle la vie mondaine adopta les usages et les coutumes, qui n'ont pas beaucoup varié depuis trois siècles. Cela est l'oeuvre exclusive de la femme dont la puissance civilisatrice ne s'est jamais plus affirmée qu'à ce moment, où les forces masculines et féminines s'équilibrent.

Jusqu'à Madame de Rambouillet la conversation n'avait pas d'endroit qui lui fut spécialement consacré. On causait un peu partout, soit à table, soit autour du lit. Ce fut la marquise de Rambouillet qui créa le "salon". Non seulement elle imprima un mouvement à la littérature, mais l'art de bâtir et d'orner les maisons particulières lui dut de grands progrès.

Elle-même, sur les plans de l'architecte, abatit d'un coup de crayon quelques cloisons et réserva un large espace, percé de quatre ouvertures qui lui donnaient un jour éclatant, au lieu des anciennes petites pièces aux fenêtres étroites et sombres. L'architecte eut beau se débattre, la marquise maintint son idée. Quand l'hôtel ouvrit ses portes, c'est la fameuse pièce qui lui assura son succès. Tendue de velours bleu, rehaussée d'or et d'argent, le salon de Madame de Rambouillet, dont les fenêtres donnaient sur un parc habilement dessiné, prit le nom de "Chambre bleue". Les mémoires du temps en font mention. Tout le monde voulait être admis dans cette fameuse "chambre" et l'on y venait voir non point tant les hôtes que les tentures et les meubles, et pourtant que de gloires s'y sont succédées pendant presque un siècle. C'est dans cette pièce que le jeune Bossuet lut pour la marquise et ses hôtes le manuscrit de son premier sermon; ce qui fit dire à Voiture, le bel esprit à la mode, par allusion au jeune âge du sermonneur et l'heure tardive du sermon : "On n'a jamais ouï prêcher ni si tôt ni si tard."

Tout est contraste dans la vie de Françoise d'Aubigné. Naître dans une prison, où son père, fils du huguenot, le fameux Agrippa d'Aubigné, était enfermé pour dettes, et mourir après avoir été au comble de l'honneur. D'abord huguenot convaincu essayant les mauvais traitements de sa mère et des religieuses ursulines, plutôt que d'abjurer, plus tard catholique fervente.

Entre Scarron et le couvent, pour échapper à la misère, elle choisit ce paralytique, cet histrion de l'esprit. Gouvernante des enfants illégitimes de Louis XIV, puis son épouse secrète.

Mignard fit pour le roi le portrait de Mme de Maintenon, sous l'habit de sainte Françoise. C'était une trouvaille ingénieuse. Une question se posa. Le peintre mettrait-il sur les épaules de Françoise le manteau d'hermine, l'insigne royal? Ne risquait-on pas d'être indiscret? Mignard sut poser la question au roi lui-même. Notons le goût vraiment délicieux qui inspira la réponse évasive : "Certainement, dit Louis XIV, sainte Françoise le mérite bien."

Elle fonda Saint-Cyr, où elle recueillit 250 jeunes filles de noblesse, mais pauvres, qui recevaient une instruction gratuite et plus appropriée à leur rôle dans la vie que celle des couvents d'alors. Elle les dotait et les mariait avantageusement.

Nous lui devons le chef-d'oeuvre de Racine "Athalie". Elle demanda au poète de composer pour ses chères filles, comme elle les nommait, une pièce de théâtre, où il n'y aurait que des sentiments religieux et purs. Racine hésita, il n'écrivait plus par scrupule. Il donna d'abord "Esther", qui fut joué devant le roi, Bossuet, Fénelon, Mme de Sévigné, Mme de Lafayette et d'autres invités, choisis par le roi. Quand on joua "Athalie", ce fut portes closes, sans costumes, parce que les élèves de Saint-Cyr avaient pris des goûts trop mondains à la représentation d'"Esther".

"Peu de femmes ont manié le français avec autant de finesse et de sûreté que Mme de Maintenon. J'oserais dire que, par la précision et la pureté des termes, elle écrit peut-être mieux que Mme de Sévigné, sa phrase est plus courte, plus vive, d'un ton plus moderne", dit Gaston Boissier. On voudrait un peu plus d'abandon dans ses lettres, on la trouve un peu trop raisonnable. Louis XIV l'appela "Sa Solidité".

On dit que, même au faite des grandeurs, Mme de Maintenon n'était jamais satisfaite. Un jour qu'elle se plaignait comme d'habitude de son sort, son frère d'Aubigné lui répondit avec son esprit habituel : "Est-ce que, par hasard, vous auriez voulu épouser Dieu le père?"

A côté du salon de la célèbre marquise de Rambouillet il y avait celui de Mlle de Scudéry, de Mme de Lafayette, de la duchesse de Richelieu et de la comtesse de Montpensier. Mais l'influence la plus salutaire fut exercée par celui de l'hôtel de Rambouillet, où il n'y avait pas que les "Précieuses" ridiculisées par Molière.



SEVIGNE (MARQUISE DE)
(Marie de Rabutin Chantal)

Née à Paris en 1626. Orpheline de bonne heure, elle fut élevée par son oncle maternel. Mariée à 18 ans au Marquis de Sévigné, maréchal de camp, homme dissipé, elle resta veuve à 25 ans, avec un fils et une fille et repoussa toutes les propositions de mariage que lui attiraient sa beauté. Elle maria sa fille en 1669, avec Monsieur de Grignan, qui fut nommé gouverneur de la Provence. Eloignée ainsi de sa fille, elle lui adressa "ces Lettres si pleines de sensibilité, de naturel, de grâce et d'enjouement, que l'on admire comme le modèle du genre". Elle mourut de la petite vérole en 1696, auprès de sa fille qu'elle venait elle-même de sauver d'une grave maladie.

Jamais l'élégance dans les manières et la délicatesse dans les propos d'amour n'atteignirent un degré comparable à celui auquel elles étaient arrivées pendant la première partie du règne de Louis XIV.

Un autre salon brillant fut celui de Ninon de Lenclos qui réunissait autour d'elle ce qu'on appelait les beaux esprits. Nous y rencontrons La Rochefoucauld, La Fontaine, Molière, les comtes de La Sablière, Mme Scarron, le grand Condé, le peintre Mignard, le marquis de Sévigné. Citer tous les noms des familiers de l'hôtel des Tournelles, ce serait feuilleter l'armorial de France et donner la liste de tous les gens de lettres du siècle de Louis XIV. Bornons-nous à citer la présence du cardinal Richelieu et de Christine de Suède.

On a souvent comparé la belle Ninon à Laïs de Corinthe. A quatre-vingts ans elle inspirait encore de l'amour. Gaie, spirituelle, d'une conversation dont les réparties imprévues partaient comme des fusées, elle mit au milieu du siècle du Roi Soleil et de l'étiquette de la cour la plus cérémonieuse qui fut jamais une note d'élégance et d'esprit bien français.

Les familiers de Mme de Sévigné étaient Bossuet, le cardinal de Retz, La Rochefoucauld, Séguier, Turenne, Bourdaloue, Fouquet, Condé, l'abbé de Coulanges. La célèbre épistolière disait qu'elle pouvait lire les Anciens dans la majesté du texte; bien peu de femmes pourraient en dire autant aujourd'hui.

Elle habita l'hôtel Carnavalet pendant vingt ans. C'est maintenant le musée de la ville de Paris.

Mme de Sévigné n'était pas jolie, mais combien plus belle sa fille peinte par Mignard. Joseph de Maistre disait : "Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille puis je partirais pour recevoir les lettres de la mère."

Sur le panneau central de la chambre de Mme de Sévigné on voit le portrait au pastel de la marquise, oeuvre de Robert de Nanteuil, légué au musée Carnavalet par la marquise de Laubespin, après bien des promesses et des taquineries. Lorsque Georges Cain allait la saluer dans son hôtel de la rue Universitè, couchée sur son éternelle chaise longue, elle lui disait : "Comme vous êtes aimable et comme je vous remercie de songer à la vieille femme que je suis. Une chose toutefois me préoccupe. Est-ce bien à moi ou au portrait de Mme de Sévigné que vous rendez visite? Ne me répondez pas et laissez-moi mes doutes." Que de tristesse et de regrets finement exprimés dans cette dernière phrase, c'est si triste pour une femme de vieillir.

XVIIIe Siècle

Nous arrivons maintenant au siècle qui fut celui de la femme, le plus séducteur et le plus français de tous les siècles. Au XVIIIe siècle, c'est l'homme qui se rapprochait de la femme par ses manières et ses façons de s'habiller. Aujourd'hui, c'est la femme qui veut ressembler à l'homme, elle n'y gagne rien sinon de perdre sa grâce et son charme. Les femmes atteignent alors leur maximum d'influence. Des salons, la femme entre de plain-pied au conseil du roi, son empire est illimité, son despotisme sans frein parce que les hommes sont efféminés; l'équilibre entre les sexes est rompu.

Courtisane à la façon des hétaires du temps de Périclès, la Pompadour fut l'Aspasie de son siècle. C'est elle qui persuada Louis XV de fonder la manufacture de Sèvres et l'Ecole Militaire. Mmes de Prie, de Mailly, de Châteauroux, du Barry et de Polignac ont souvent montré du caractère, de la netteté et de la décision. Marie-Antoinette eut une grande influence sur l'esprit de Louis XVI. Les femmes alors sont "Un Etat dans un Etat" selon le mot de Montesquieu.

Au XVIIIe siècle, tout cercle intellectuel a son philosophe qui donne le ton aux entretiens, qui inspire les jugements sur les gens et les oeuvres. C'est Fontenelle chez Mme Geoffrin, l'ami du roi de Pologne et de la grande Catherine; c'est le baron Grimm chez Mme d'Epinay, la protectrice de Rousseau; c'est Diderot chez le baron d'Holbach; chez Julie de Lespinasse c'est d'Alembert, son amant platonique; chez la savante marquise du Châtelet c'est Voltaire; chez Mme Necker c'est Marmontel.

Quelques heures avant sa mort, Mme Geoffrin entendait, à son chevet, une discussion sur l'administration politique du bonheur, ne s'éveille une dernière fois que pour s'écrier : "Ajoutez le soin de procurer des plaisirs, chose dont on ne se préoccupe pas assez." Parole vraie et profonde, ajoute d'Alembert, que Platon lui eût enviée.

Les hôtes des dîners du mercredi, que la gloire devrait consacrer durant quarante ans, furent : Voltaire, Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Marivaux, Saint-Lambert, Thomas, Marmontel, Piron, Grimm et le duc de Richelieu. Les artistes y eurent un jour de réunion spécial, le lundi, dont le succès contrebalança les mercredis littéraires. Parmi les plus marquants figuraient : La Tour, Boucher, Vernet, Vien, Lagrenée, Drouais, Cochin, Bouchardin, Carl Van Loo. Parfois on y entendait des musiciens comme Rameau et le jeune Mozart.

Sainte-Beuve disait de Mme Geoffrin qu'elle fut "un grand ministre de la société." Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que sans éducation, sans notion d'art ou de lettres, elle ait pu réunir chez elle et retenir autour de soi un tel groupe d'élite. Elle fut unique en son genre.

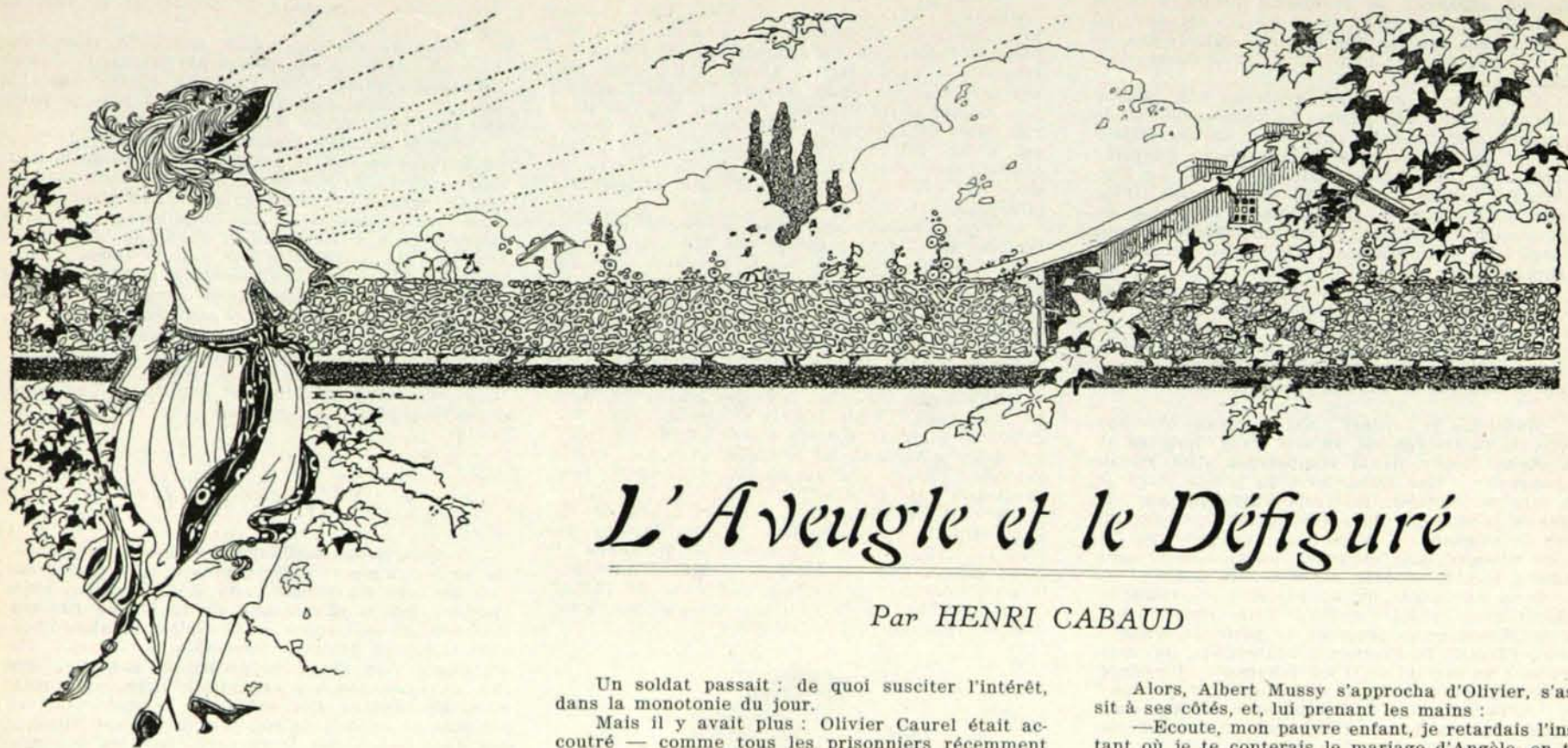
Si on voulait nommer tous les noms de ceux qui fréquentaient le salon de Mme du Deffand, il faudrait citer toutes les célébrités du XVIIIe siècle. Elle entretenait avec Voltaire et Horace Walpole une correspondance qui a mérité de soutenir l'impression, comme elle le dit elle-même.

Ses bons mots sont célèbres. Du livre de son ami Montesquieu elle dit : "Mais ce n'est pas l'esprit des lois : c'est de l'esprit sur les lois."

On lui adressa un jour le portrait de son chien et les oeuvres de Voltaire avec cet envoi d'un esprit français :

Vous les trouverez tous deux charmants
Nous les trouvons tous deux mordants
Voilà la ressemblance.
L'un ne mord que ses ennemis
Et l'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence.

(Voir la suite à la page 38)



"Aux mutilés de la face,
aux aveugles de guerre,
en grande pitié,
je dédie ce récit."

I

Le Revenant

Olivier Caurel à Albert Mussy.
Décembre 1918.

"APRES plus de quatre années pendant lesquelles, on me l'a dit, vous m'avez cru mort en combat, tant, je sors des prisons d'Allemagne.

"De vive voix je vous conterai comment j'ai été blessé, fait prisonnier, et pourquoi des camarades ont pu affirmer, au retour d'un assaut, que j'étais au nombre des tués.

"Une blessure à la face — qui m'a défiguré pour toujours — m'a tenu de longs mois dans les hôpitaux allemands. Des chirurgiens m'ont refait presque entièrement un visage qui ne présente que très approximativement les formes humaines et que je dissimule sous un masque pour ne point faire horreur.

"Ainsi défiguré, je ne redoutais pas la mort, puisque je devais renoncer à mon amour.

"Rien ne pouvait m'inciter à céder mes sentiments patriotiques. Des vérités dites à des officiers ennemis insultant ma patrie m'ont valu d'être brimé. Quand je l'aurais pu on m'empêcha d'écrire et j'ai quitté les hôpitaux pour entrer dans un camp de représailles, où j'ai été détenu jusqu'à la victoire.

"Rentré dans les lignes françaises, j'ai rencontré un ancien camarade qui m'a fait connaître les changements survenus dans la vie de ceux que j'aimais, — le mariage d'Angèle, quelques semaines après que vous eussiez reçu l'avis officiel de mon décès...

"Je ne m'insurge pas contre cela. A quoi eût servi de m'attendre !

"Je n'ai pas, à mon retour, l'intention de bouleverser l'existence des vôtres, et ma volonté est même qu'ils ignorent ma quasi résurrection. Mais vous saurez comprendre et admettre mon désir de savoir, un peu mieux que par des étrangers, ce qu'a été, depuis ma disparition, et ce que peut être actuellement la vie de votre fille, que j'ai tant aimée. Je me rendrai chez vous, sous peu de jours, dans cet unique but."

* *

Les rares passants se retournaient sur lui.

Aux fenêtres des maisons basses, parfois des rideaux se soulevaient; des femmes curieuses regardaient, et, sur leur visage, apparaissait aussitôt, une expression de pitié. Les têtes s'effaçaient un peu, comme pour en appeler d'autres, plus loin dans la maison, et derrière la même vitre, une ou deux nouvelles têtes se penchaient avec une expression identique.

La petite ville, triste, et de tout temps à demi-morte, semblait plus sombre et les gens plus moroses, sous le ciel bas uniformément gris.

L'Aveugle et le Défiguré

Par HENRI CABAUD

Un soldat passait : de quoi susciter l'intérêt, dans la monotonie du jour.

Mais il y avait plus : Olivier Caurel était accouru — comme tous les prisonniers récemment rapatriés — d'une tenue misérable, qui rappelait d'assez loin les uniformes de "quatorze". Surtout, il y avait son masque de caoutchouc ne laissant paraître du visage que les yeux et un peu la bouche que l'on devinait informe.

En vérité, c'était de quoi retenir l'attention des habitants de la cité provinciale.

Le mutilé n'y prenait pas garde.

Il marchait d'un pas décidé, le regard fixé sur la route.

Par moments il tournait la tête : une maison ou bien une autre et telle croisée de chemins précisaient un souvenir.

Il était arrivé par le train venant de Paris. Il allait à l'extrémité de la ville, vers la maison d'Albert Mussy.

L'ancien notaire devait attendre l'arrivée d'Olivier que sa lettre avait précédé.

Et cette lettre, quel trouble elle avait dû jeter dans le cœur du père d'Angèle ! Le jeune homme y songeait davantage en approchant du terme de son voyage...

A présent, la maison était en vue. Olivier eut une pointe au cœur et sa main trembla en sonnant à la grille du jardin.

II

Le Passé

Dans le salon austère, les deux hommes parlaient depuis quelque temps déjà.

La voix d'Albert Mussy était mal assurée, ses gestes hésitants, et fébriles, parfois. La douleur était visible qui le bouleversait et l'élan de pitié qui l'avait secoué à la vue d'Olivier n'avait pas été feint.

Dans ses paroles, il y avait une tendresse vraie, et, dans leur souveraine gravité de la douceur féminine, un peu maternelle, qui contrastait avec la virilité de ses traits et l'énergie dont ses regards très droits, étaient habituellement empreints, sous le front haut, couronné de cheveux blancs, et qu'une ride verticale avait depuis longtemps creusé.

Il disait :

— J'admire ta vaillance et la fermeté de ton cœur, Olivier. Je m'étais proposé d'être ton soutien dans le désespoir, et, voilà que, de nous deux, c'est moi qu'accable le chagrin, tandis que tu fais preuve d'une résignation sans exemple. Ah ! tu n'as pas changé ! Les plus effroyables souffrances n'ont pas eu raison du caractère que j'appréciais chez toi.

— "Résignation !... interjeta Olivier d'une voix sourde et sans timbre. Ah ! bien longtemps j'ai eu ce mot gravé dans l'esprit en désespérant de parvenir à ce qu'il signifie. Je me suis résigné, mais imaginez-vous ce que cela représente de tortures morales, de combats intérieurs !... Un jour, on croit y être parvenu. C'est le calme voulu et c'est un peu la paix du cœur. Puis, un rien, une vision, un décor éveillant un souvenir, et c'est la révolte de tout l'être tendu, en une rage impuissante, vers l'insaisissable !

Avec un peu d'amertume, il ajouta : "En voyant mes beaux espoirs d'amour anéantis, je n'accusais de mon malheur que le destin qui m'a défiguré, — je n'imaginai pas qu'Angèle avait, d'autre manière, vite détruit l'échafaudage ancien de mon bonheur !"

Alors, Albert Mussy s'approcha d'Olivier, s'assit à ses côtés, et, lui prenant les mains :

— Ecoute, mon pauvre enfant, je retardais l'instant où je te conterais le mariage d'Angèle, en te faisant connaître ses motifs, car ce sera pour toi une source d'émotions nouvelles, mais tu as été si fort en face des plus cruelles épreuves que j'aurais tort de tarder davantage. Il faut que tu saches que ta fiancée était digne de ton amour; que son mariage n'a pas été une trahison; qu'en elle ton souvenir est à jamais impérissable...

— Je devine à peu près ce que vous allez me narrer : Daniel Santenay avait été votre pupille et vous aviez pour lui une affection presque paternelle. Il avait été blessé deux mois avant moi-même et était devenu aveugle. On vous a notifié mon décès. Angèle a été désespérée. Vous vous êtes efforcé vainement d'apaiser sa douleur. Vous avez cherché, dans votre tendresse pour elle, le moyen de la rattacher à l'existence, un but à donner à sa vie. Et vous avez trouvé, parce que vous connaissiez la grandeur qu'il y aurait à se consacrer à une œuvre toute de dévouement envers un héros; vous lui avez proposé de devenir la compagne de l'aveugle... Le sacrifice convenant à son âme chrétienne, elle a épousé Daniel en continuant de m'aimer dans le secret de son cœur...

"N'est-ce pas, conclut-il, un peu sarcastique, c'est bien, à grands traits, ce que vous allez m'exposer ?"

Le vieillard s'était levé; il arpentait la pièce, les yeux au sol :

— Non. Tu me prêtes une vocation que je n'ai pas eue, et, surtout, tu prêtes à ma fille un changement facile d'idéal !... Non, ce n'est pas cela, le drame fut plus grand.

"De tes présomptions, ne retiens qu'une chose : le désespoir immense d'Angèle. J'ai cru perdre mon enfant, j'ai craint pour sa raison."

Il prit un temps.

— Trois semaines après qu'on nous eut faussement annoncé ta fin tragique, Angèle était assise près de moi, devant cette fenêtre; c'était le déclin du jour, l'heure où les âmes proches sont plus enclines aux confidences. Depuis le matin, la pauvre petite semblait plus calme que de coutume; ses yeux étaient graves, et ses regards plus doux et sans révolte; il y avait dans toute son attitude quelque chose de résigné et aussi, comme un peu de sérénité résolue dans la tristesse que reflétait son visage. Cette tranquillité inhabituelle, ce réveil partiel de volonté que je lisais en elle m'effrayaient un peu, et j'attendais une confidence, la communication d'une décision prise.

"Elle s'efforçait de demeurer calme; parfois, elle essayait de sourire, et, devant cette ébauche désolée du signe de la gaieté, j'avais la gorge serrée..."

"Tout à coup, elle renversa brusquement sa tête sur mon épaule, dans un mouvement de total abandon : "Papa, j'ai quelque chose à te dire..."

"Et comme je l'encourageais, elle parla par phrases courtes, la voix oppressée : "Quand Olivier dut partir au front, me dit-elle, il y avait si longtemps que nous nous aimions... oui, père, tu le sais, nous nous aimions déjà longtemps avant nos fiançailles... C'était atroce, cette idée qu'il partait peut-être pour toujours; que peut-être nous ne nous reverrions plus... jamais... jamais... Papa, tu te rappelles la dernière journée qu'Olivier passa parmi nous et la détresse de tous, en dépit de la sérénité apparente que vous affectiez toi et lui. Père, pardonne-moi, pardonne-lui... c'était si cruel cet arrachement de deux êtres qui s'aimaient, qu'un

moment notre courage apparent défaillit... pardonne-moi, pardonne-lui, — le dernier baiser que nous échangeâmes fut un baiser d'époux..."

A cette évocation, Olivier, contenant mal son émotion, prit sa tête dans ses mains, et, sous son masque, des larmes mouillèrent sa face ravagée.

Mais Albert Mussy poursuivit, d'une voix ardente et sourde à la fois :

— Pardonnez ! Je ne trouvais pas la force morale de m'y refuser ! Mais aussi n'était pas achevée la confiance d'Angèle. Ayant glissé à mes genoux, elle m'apprit, aucun doute ne lui étant plus permis, que de votre amour naîtrait un témoignage...

Le mutilé se dressa :

— Un enfant ?... De moi, un enfant ?... Il y eut un silence impressionnant. Le vieillard arpentait toujours la pièce à grands pas. D'un ton plus posé, il reprit :

— Ainsi donc, à l'incommensurable chagrin de ma fille, devait s'ajouter la honte du déshonneur. Je cherchais en vain un moyen de sauver sa réputation. Aucun de ceux qui se présenteraient à mon esprit ne satisfait ma conscience. Il fallait se résigner. Tu imagines sans peine que la douleur régnait, souveraine, sur notre foyer.

« A cette époque, Daniel Santenay était en traitement dans un hôpital assez proche. Fréquemment, j'allais le voir et je le conduisais jusqu'ici. Il passait de bonnes heures auprès de nous et sa présence, qui eut dû nous attrister davantage à cause de sa pénible situation d'aveugle, était au contraire un réconfort. Son stoïcisme dans le malheur était un grand exemple pour nous. Un jour que, plus accablé, je me confiais entièrement à lui, que je considérais à peu près comme un fils, il me dit avec simplicité, après avoir longuement réfléchi : "Angèle ne se consolera jamais de son amour brisé, mais un enfant, en lui rappelant le cher disparu, serait pour elle une grande raison de vivre; il ne faudrait donc pas s'affliger de cette complication si elle n'avait pour conséquence le déshonneur de la pauvre petite; mais ce déshonneur même est peut-être évitable... Je suis aveugle, et, je le crois, pour toujours, quoique les médecins veulent me laisser l'espoir de la guérison : ma vie est désormais sans but; Angèle éprouve à mon égard un peu des sentiments d'une sœur; pourquoi ne lui prêterais-je pas mon nom?... Nous nous marierons... nos rapports seraient ceux d'un frère et d'une sœur, mais, pour tout le monde, nous serions mari et femme et l'enfant d'Olivier serait le mien... Pensez à cela et, si vous croyez cette chose réalisable, parlez-en à votre fille... Ne me remerciez pas, ajouta-t-il, mon dévouement est minime; j'aime tant Angèle, — je l'aime comme une sœur..."

L'ancien notaire s'assit et, comme un peu las, continua :

— Voilà, mon cher Olivier, dans quelles conditions fut décidé le mariage de ta fiancée. Elle y consentit parce que c'était le seul moyen d'élever honorablement ton enfant. C'est pour cet enfant, issu de toi, qu'elle l'a contracté. Cet enfant, c'est toute sa vie, parce que c'est toi, et qu'en dépit des apparences son cœur n'a jamais vibré que pour toi, que par toi.

— Excusez mon émotion, dit le mutilé en se raidissant, le drame est si poignant dont nous sommes les héros malheureux et vos révélations sont tellement imprévues ! Un enfant... un enfant !... Le mariage d'Angèle, si peu de temps après ma disparition, me semblait une chose odieuse et inexplicable. Vous m'avez éclairé, mais la lumière fut si brutale qu'elle me laisse étourdi.

« Je vous crois, et j'ai foi en la loyauté de votre fille. Je comprends que ce n'est que dans un but très noble qu'elle s'est fait une vie nouvelle. Je crois au souvenir qu'elle me garde. J'admire l'acte généreux de Daniel.

— La simplicité de son dévouement fut d'une grandeur cornélienne.

— Mais cet acte ne me surprend pas. Je n'ignorais point l'amour qu'il nourrissait en secret pour ma fiancée... Moi seul l'avait depuis longtemps deviné. Loyal avant tout, il s'était tu, me sachant aimé d'elle. J'apprécie son dévouement, mais l'amour a dû le lui rendre agréable !

Sarcastique, sourdement, il scanda :

— Frère et sœur ? Non !... Un mariage blanc ? De tout ceci c'est la seule chose que je ne puisse croire. C'est impossible ! Vous, le croyez-vous ? C'est que vous ignorez ses sentiments réels !

— Tout d'abord je les ignorais, c'est vrai, mais quand le mariage d'Angèle fut décidé, Daniel me prit un jour à part et me confia ce que tu crois m'apprendre. Il me dit à peu près ceci : "J'aime Angèle d'un amour profond et très ancien; personne ne l'a su, jamais; j'ai pensé néanmoins qu'il était de mon devoir de vous en faire part avant mon union fictive avec votre enfant; plus tard vous pourriez deviner cet amour que je cache si bien pourtant, et supposer que ce que vous appelez aujourd'hui dévouement n'aurait été que calcul égoïste. A présent, vous savez, je veux qu'Angèle ignore toujours, comme jusqu'ici, mes sentiments exacts : notre mariage sera un mariage blanc et jamais je ne ferai quoi que ce soit pour qu'elle me considère comme son époux. Croyez à la sincérité

de mes paroles, mais s'il subsiste en vous la moindre hésitation, il est temps encore d'éviter l'irréparable."

Olivier coupa :

— Il est possible qu'il ait été sincère, mais depuis la vie a passé !

— "Ecoute-moi, mon pauvre ami, répondit le vieillard; depuis son mariage, Daniel n'a cessé de faire de moi son confident. Je connais toutes ses pensées. Elles sont invariables. Il aime toujours Angèle et m'a confié les souffrances morales qu'il en ressent, mais elle l'ignore. Elle n'a reporté que sur son fils la tendresse qu'elle éprouvait pour toi. Elle considère Daniel comme un grand frère qu'il faut soigner, dans la détresse de son état d'aveugle, avec beaucoup de dévouement, — c'est tout. Et si fort que cela t'étonne, ta mémoire fut souvent entre eux l'objet de conversations secrètement cruelles pour Daniel."

Et se faisant persuasif, paternel :

— "Que ce soit un mariage blanc, je t'en donne ma parole d'honnête homme; que ton souvenir soit vivant, impérissable, dans le cœur d'Angèle, je l'affirme... que votre enfant soit pour elle l'unique raison de vivre il faut le croire..."

Avec beaucoup de tendresse dans la voix :

— Et puis, le petit ange sait si bien vous prendre le cœur... et c'est tellement toi, il te ress...

— "Je comprends, vous n'osez pas prononcer le mot : il me ressemble, n'est-ce pas ? Ses traits sont semblables à mes traits de jadis; c'est tout à fait moi, n'est-ce pas ? Angèle l'adore, et c'est encore moi — moi autrefois — qu'elle aime en lui..."

D'un mouvement de désespoir il s'affala sur le canapé, la tête dans ses mains et, dans un sanglot déchirant, il balbutia :

— Mon enfant ! mon enfant !... Mon visage !... Mon amour !...

— STELLA MARIS —

PRES de Bretagne, on voit des rochers de granit.

La mer, farouche et sombre en ce lieu sans rivage,
Etale avec orgueil sa majesté sauvage
Qui s'accroît d'épouvante au retour de la nuit.

MAIS pêcheur... ! ta nacelle à la mort te conduit !

... Non, vois là-bas, bien loin, brillant dans l'orage,
L'Etoile de la Mer dont le puissant mirage
T'éloigne, nautonnier, de ce gouffre maudit !

EN effet l'on peut voir, sur un bloc de calcaire,
Bravant l'onde et le vent, la Vierge tutélaire,
Eloquente vigie en ce gouffre abhorré.

AINSI sur cette mer que tourmente sans cesse

Le flot des passions, phare dans la détresse,
Ah ! faites que jamais nous ne puissions sombrer !
MARCEL GELINAS.

— (Poème inédit) — Nov. 1919.

III

"Je t'aime..."

La caresse d'or du matin virginal prêtait le rire du printemps à l'éveil des êtres et des choses. Belle comme de jeunes amours, l'aurore étincelante commençait son règne d'une heure.

Léger, câlin, l'air cueillait des parfums à la terre, des chansons aux oiseaux, comme une gourmande et voluptueuse amante volerait la fraîcheur à des lèvres novices.

Dans le jardin qui entoure sa villa, Daniel Santenay, guidant d'une canne sa marche hésitante d'aveugle, s'enivrait de senteurs et de sons. Ses yeux obstinément fixés au ciel, semblaient chercher leur flamme ancienne dans la splendeur éblouissante du jour.

Il devine la radieuse beauté de la nature. Il la perçoit presque entière par ses sens intacts, dont la puissance s'est étrangement développée depuis qu'en combattant il a perdu la vue. Il la respire; il l'entend. Il la sent dans sa chair au baiser du zéphyr. Son imagination en trace les clairs aspects dans la nuit de son cerveau.

La nature ! Elle fut le premier amour de son adolescence enthousiaste. C'est une vieille amie, compagne apaisante des mauvais jours de solitude et de détresse sentimentale.

Ne rien voir !... et cependant, que le matin doit être beau !... Et plein de gaieté jeune, — comme l'est elle-même, et par exception, l'âme de Daniel.

Il a chassé loin de son esprit les visions mauvaises qui l'obscurcissent. Il ne veut imaginer que des visions ensoleillées : une aube d'amour; le visage pur d'Angèle radieux, sans contrainte et sans remords, sous son baiser ardent. Car il ne veut plus douter, il ne doute plus qu'elle ne l'aime à présent.

Il veut croire, de toute sa foi, à l'incroyable bonheur d'être aimé d'elle.

Comment est-il devenu son époux; pourquoi a-t-elle voulu son étreinte?... Par compassion ? Par

amour?... Qu'importe il ne veut plus penser, mais vivre sans tourments les heures bienheureuses qu'a marquées le destin.

Ironie des choses ! depuis deux mois qu'ils sont mari et femme, il a souffert bien plus que dans les quatre années qu'ils vécurent ensemble frère et sœur. Dans le même temps que la passion, s'est réveillée la jalousie, — avec l'amour, le doute.

Comment n'en serait-il pas ainsi; il ne peut pas voir les beaux yeux de cette femme, qui est sienne à présent; il ne peut pas, en eux, lire sa pensée; tendresse vraie, ou bien contrainte, pitoyable ? Amour de lui ou bien amour de l'autre, à travers lui ?

L'autre... Toujours, derrière les lobes obscurs, cette vision renaît : l'autre, à côté de la femme chérie gardant son souvenir.

Invincible obsession !

Mais il veut être fort. C'est fini, bien fini, désormais : "Arrière le fantôme !" Il aime, il est aimé, il ne doute plus. Il repousse les horribles images. A propos de tout, il veut, dorénavant, n'imaginer que d'agréables et charmants tableaux.

Le matin chante...

Le gravier que heurte sa canne, les allées qu'il connaît bien, bordées de fleurs ou d'arbrisseaux dont il sait exactement les places, ne fournissent au visionnaire que de riants évocations...

C'est sa jeunesse et l'enfance d'Angèle dont les parents venaient fréquemment dans cette maison amie. Pour l'amuser il court comme un gamin et semble partager avec bonheur ses jeux de petite fille. Le gravier crie sous leurs pas légers. Daniel a déjà une sorte de tendresse pour la gamine.

Plus tard, il est un grand jeune homme; elle est à peine une demoiselle. Il met des fleurs, qui bordent les allées, sur ses bras tendus, sur sa robe, dans ses cheveux...

La canne de l'aveugle vient de frapper un banc de pierre dans le fond du jardin, près d'un ruisseau. Ils se sont assis là, lui étant un homme déjà, elle jeune fille. Ils ont conversé agréablement; ils ont causé littérature et art. Et même, il s'en souvient, certain jour il est allé chercher quelque livre, et, sur ce banc, il a lu pour elle de jolies pages de vers. Elle avait eu plaisir à les entendre et à l'écouter lire. Déjà lui l'aimait...

Il continue sa promenade.

Ici — c'est vrai, toujours, malgré tout, les visions pénibles renaissent — ici c'est un bosquet... où il vit, pour la première fois, Angèle et Olivier échanger un maladroit baiser...

L'autre ! L'autre !... toujours...

Mais l'aveugle se sent plus fort que de coutume ce matin... Et voici qu'il tâtonne, de son bâton, le rideau d'arbustes légers près duquel Angèle a pris sur les lèvres de Daniel le premier baiser d'amour... le fantôme est vaincu !

Mais quel bruit perçoit-on par l'entrebâillement d'une fenêtre de la maison ? le rire léger d'un garçonnet : l'enfant de l'autre ?

L'autre ! toujours l'autre !...

Au haut du perron une femme apparaît, très jolie dans un clair déshabillé et sous des cheveux bruns, évaporés, auréolant un visage aux traits fins, sur lesquels le tourment a mis sa patine, en creusant l'écrit de ses yeux noirs profonds.

— Daniel ! Daniel ! que faites-vous, sitôt levé ?

Et courant vers l'aveugle, grondeuse et enjouée :

— Pourquoi descendre si tôt au jardin et pourquoi ne pas m'avoir éveillée ? Et puis vous êtes à peine vêtu; le vent est frais et la terre est couverte de rosée.

— Pourquoi vous eussé-je éveillée ! Je suis descendu tôt par caprice; j'avais entr'ouvert la fenêtre; l'air m'a fouetté la figure; les oiseaux chantaient; j'ai senti un rayon de soleil. — J'ai pensé que l'aurore devait être superbe et je suis venu me promener en essayant de l'imaginer. Ne riez pas, un aveugle sait voir de si jolies choses...

Alors, elle, très tendre, s'approche et lui prend la tête dans ses mains :

— Je ne sais quelles images se gravent derrière ce beau front, mais j'y ai vu tout à l'heure un pli douloureux que je n'aime guère. Vite, effaçons-en la trace.

Elle pose un baiser sur son front.

— Et ces lèvres sont tristes : j'y veux mettre un sourire...

Et leurs lèvres s'unissent.

Enlacés, ils gravissent les degrés du perron.

— Ma chérie... Tu m'aimes ?...

— Je t'aime...

IV

Pour souffrir moins...

Au trot paisible d'un vieux cheval, le cabriolet de l'ancien tabellion allait atteindre la coquette localité où résidaient Daniel Santenay et sa jeune femme.

Assis côte à côte, Albert Mussy et Olivier Cauvel échangeaient peu de mots. Une ride soucieuse s'accroissait sur le front du premier tandis que le mutilé, indifférent au paysage, semblait absorbé par de graves méditations.

Olivier avait passé quatre jours déjà chez le

père d'Angèle qui devait se charger de régulariser les affaires passablement embrouillées de celui qu'on avait cru mort et dont il avait, avant la guerre, géré la fortune. Cette mise en ordre devait nécessiter du temps encore et des démarches, après quoi Olivier partirait au Maroc, où il avait voyagé jadis. Mort pour ceux qu'il avait aimés, mort parmi les vivants, il ferait quand même œuvre utile, se pliant volontairement à la grande loi humaine. Colon, il rendrait nourricières des terres incultes. Seul au milieu des indigènes qu'il emploierait, il essaierait à force de travail, de vivre sans penser, sinon d'oublier... Telles étaient les résolutions de cette âme virile.

Mais aux cœurs les plus forts il faut faire des concessions, si l'on veut que ne s'épuise leur résistance. C'est pourquoi Olivier avait décidé de revoir Angèle et son enfant — mais sans se faire connaître d'eux — avant de se retirer à jamais du monde où s'était écoulée toute sa vie ancienne.

Albert Mussy ne s'était pas élevé contre ce dernier projet; qu'eût-il pu refuser à la glorieuse victime à qui, sans réserve, il accordait toute sa pitié et qu'il admirait pour la noblesse de ses sentiments et sa force morale?

Ils avaient donc convenu que l'ancien notaire se rendrait, en voiture, comme il le faisait habituellement, chez son gendre et sa fille, et qu'Olivier l'accompagnerait. Nul, évidemment, ne reconnaîtrait ce dernier. Prétextant être venu pour affaires dans la région, il écarterait sa visite. Olivier l'attendrait dans le cabriolet; il entreverrait, à coup sûr, Angèle et son enfant, et l'on ne s'étonnerait pas de la présence de ce soldat mutilé sur le siège, à côté d'Albert Mussy car au cours de la guerre, ce dernier avait fréquemment reçu chez lui, pendant la durée de leur convalescence, des combattants sans famille qu'une œuvre de bienfaisance lui envoyait. Olivier Caurel serait un de ceux-là.

Plus ils approchaient du terme du voyage, plus grandissait l'émotion des deux hommes.

A présent le cheval s'arrêtait devant la villa.

• • •

Au bruit de la voiture, le père Jean, le vieux jardinier de la maison, avait interrompu son travail et s'était avancé.

— Bien le bonjour, M. Mussy. Ah! il y avait longtemps qu'on ne vous avait point vu. Mais ce n'est pas de chance, madame est partie à Paris, par le train d'une heure avec M. Pierre, et vous ne trouverez que M. Daniel.

L'ancien notaire, qui était entré seul dans le jardin, laissant, comme il avait été convenu, Olivier assis dans le cabriolet, s'arrêta et réfléchit, après avoir répondu au bonjour familier du vieux serviteur campagnard.

— Ma fille n'est pas là, ni mon petit-fils? En effet, ce n'est pas de chance.

Debout, immobile, il paraissait très absorbé, puis, semblant avoir pris une décision :

— Daniel est là...

— Monsieur est dans le jardin, derrière la maison. Venez dans le salon, j'irai le chercher.

Mais Albert Mussy :

— J'ai amené, pensant que la promenade le distrairait, un brave convalescent qui passe quelques jours avec moi, je vais le faire entrer.

— Je pense bien que vous n'allez pas le laisser tout seul!

Albert Mussy, s'étant rapproché de la voiture, appela Olivier.

— Viens, il est inutile que tu attendes ici; entre avec moi; le père Jean s'occupera du cheval.

— Bien sûr, opina le bonhomme, entrez! Vous connaissez le chemin, M. Mussy, pendant que je vais attacher la bête...

— C'est cela, père Jean, nous allons au salon et j'irai moi-même chercher Monsieur au jardin. Ne vous occupez pas de nous.

Olivier, qui n'avait rien perdu du début de la conversation, hésita à descendre de voiture. Quelle avait pu être l'idée soudaine de son compagnon? D'instinct, pourtant, il s'exécuta et le rejoignit sans mot dire.

Le vieillard conduisit le mutilé dans un petit salon-bureau que Daniel réservait avant la guerre, à son usage personnel. Une porte vitrée faisait communiquer directement cette pièce avec le jardin derrière la villa.

Ayant fait asseoir Olivier dans un angle retiré, difficilement accessible, il recommanda :

— Je vais chercher Daniel; tu ne diras rien, tu ne bougeras pas; que rien ne révèle ta présence.

— Mais pourquoi? Que voulez-vous faire?

— Ce que je veux faire, mon cher Olivier : adoucir ton existence en te donnant la certitude qu'Angèle n'aimera jamais que ton souvenir... Mais laisse-moi agir et ne cherche pas à comprendre.

Il descendit au jardin, sans entendre Olivier qui rétorquait, en hochant la tête :

— Ah! je ne sais pas, mais je crains que la situation que vous allez créer ne soit bien dangereuse.

Albert Mussy avait été très déçu en apprenant qu'Angèle et son enfant étaient à Paris et ne rentreraient que tard dans la soirée.

Ainsi le but de la visite des deux hommes ne serait pas atteint.

Que faire? Partir hâtivement, après avoir serré la main de Daniel et revenir un autre jour?

Homme de décision, habitué à tirer parti même des événements fortuits, il s'était demandé si le hasard qui avait éloigné sa fille pouvait être favorable. Et, tout de suite, l'idée avait jailli : il connaissait l'insurmontable jalousie d'Olivier; rien ne pouvait convaincre le jeune homme que les sentiments d'Angèle à son égard ne s'étaient pas modifiés et qu'elle était demeurée fidèle à son amour. Lui-même avouait que cette certitude serait le seul bonheur qui pourrait lui échoir ici-bas.

Or, Daniel était seul, quoi de plus aisé que de le mettre — sans qu'il s'en doute — en présence du mutilé et de l'amener aux confidences, — à ces confidences qu'il avait faites à son beau-père et par quoi il épanchait sa douleur intime d'amoureux qui sait ne jamais devoir être aimé, qui sait que toujours celle qu'il chérissait vivra dans le culte d'un disparu?

Il n'y avait pas à hésiter. Il fallait ainsi profiter de l'absence d'Angèle. Certes, agir de la sorte serait tromper ce bon Daniel. Mais le but d'Albert Mussy était si noble.

Voilà pourquoi il avait introduit Olivier.

A ROBERT CHOQUETTE

Longuement j'ai marché pour qu'à travers les vents

Mon âme communie à l'âme de tes chants,
Doux poète du Nord; car ta Muse est choisie
Pour mettre au jeune front de notre poésie
Le myrte et le laurier que lui tressent tes mains.
... J'ai rêvé longuement, ce soir, par les chemins,
Et chaque nid avait sa voix musicienne
Qui dans tes vers se double au contact de la tienne,
Et le soleil avait son visage de sang
Sous le baiser duquel ton cœur n'est plus qu'un chant.

Vrai poète pour qui les souffles et les brises
Ont changé leur caresse en paroles exquises;
O toi pour qui les vents ont changé leur douleur
En mots si grands, si pleins de force et de douceur;
Tu nous a si bien dit et leur fougue et leur rêve,
Que j'ai compris, ce soir, la beauté qui sans trêve
Chante... "à travers les vents".

ALICE LEMIEUX,

De la Société des Poètes.

V

Face à face

Le cœur du mutilé battait à coups précipités. Il était donc dans la maison où, depuis quatre ans, vivait Angèle.

Dans l'ornementation du petit salon, qu'il avait vu différent autrefois, il retrouvait le goût très sûr de la jeune femme.

Dans un médaillon, une miniature était une œuvre d'elle. Cette autre encore...

Mais bientôt, il entendit les pas et les voix d'Albert Mussy et de Daniel Santeray. Se tenant par le bras, les deux hommes gravirent les marches du perron et pénétrèrent dans le salon.

L'aveugle s'assit à sa place coutumière et le vieillard à ses côtés, dans un angle opposé à celui qu'occupait Olivier, immobile et muet.

Le beau-père et le gendre bavardèrent familièrement. Ce dernier déplorait l'absence de sa femme et de son fils... Il s'informa de la santé du visiteur et de ses occupations actuelles. Mais celui-ci, insensiblement, dirigea la conversation vers le sujet de son choix :

— C'est de toi qu'il faut me parler, mon cher Daniel; c'est ce que tu as toujours tendance à négliger de faire. Ton existence? Toujours semblable? Toujours aussi pénible?

Les coudes reposant sur les bras de son fauteuil, le buste droit, la tête rejetée en arrière et les orbites vides levées vers le ciel, au coin des lèvres un sourire énigmatique et plutôt triste que joyeux, l'aveugle dont la voix habituellement lente et mesurée rendait l'attitude impressionnante, répondit :

— Ma vie! A quoi bon en parler? Ne pas voir est une chose à laquelle on ne s'accoutume pas aisément, le temps même n'y aide guère. Fréquemment on s'y résigne, puisqu'il le faut. Mais, tout à coup, une chose entendue et que l'on voudrait tant voir fait sourdre la colère contre le destin. Puis on se calme, on se raisonne, on s'efforce à l'habitude à nouveau et peut-être, sans très bien s'en rendre compte, y parvient-on peu à peu plus souvent et davantage.

... Il ne faut jamais s'affliger de son sort, quel qu'il soit, car on pourrait toujours être plus malheureux qu'on ne l'est. Ceux que je plains, parmi les combattants devenus aveugles, c'est moins nous, les intellectuels, que les pauvres gars simples et frustes, plus habitués à agir qu'à pen-

ser. A quoi peuvent-ils rêver, mon Dieu?... Au passé, à des actes vulgaires et machinaux révolus sans espoir de recommencement, et qui étaient toute leur vie?... J'entends : je voudrais voir, — pour voir et je peux imaginer; ils voudraient voir pour agir, et ne le peuvent pas... Il faut toujours penser à cela quand vous rencontrez des aveugles de guerre!"

— Tu es tout simplement admirable, dit Albert Mussy, avec l'accent d'une conviction profonde. Mais le passé n'est-il pas, pour toi-même, l'unique aliment spirituel? Et ce passé si douloureux doit être une insupportable obsession?

— Le passé? Je ne veux plus l'évoquer. Même sans voir, je trouve, je vous l'assure, bien des charmes au présent. Certes, ma vie n'est plus qu'un songe, mais il m'appartient que ce songe soit heureux. Il contient toutes les beautés imaginatives que je souhaite et ma seule volonté en exclut les choses laides... c'est une faculté précieuse!... Il faut bien au mieux, savoir s'accommoder avec la destinée... Comme un enfant, mon cerveau s'amuse avec des images!...

"Des rêveries, des songes vains, de la musique, — de la musique surtout, — meublent mon existence à laquelle donne son prix la présence d'être chers et qu'agrémentent la lecture écoutée, les longues causeries qui rapprochent les âmes."

Olivier avait tressailli. Il faisait effort pour que sa respiration ne le trahît point. Il épiait d'un oeil avide, sur les lèvres de l'aveugle, les mots que celui-ci allait articuler.

Mais Albert Mussy parla :

— Je sais quel prix tu attaches à la présence d'Angèle, mais je me rends compte aussi que cette présence est, pour toi, une source intarissable de tourments, et je ne crois pas très solide la philosophie dont tu fais étalage...

La tête toujours levée, Daniel eut un indéfinissable sourire. Son beau-père poursuivit :

— Je te plains sincèrement... Comment peux-tu supporter de vivre constamment auprès de mon enfant, et que tu aimes de si longue date, alors qu'elle te considère tout juste comme un frère? J'ai toujours l'espoir que ton amour s'éteindra de lui-même... Ce doit être atroce pour toi de savoir qu'Angèle n'oublie pas Olivier, de l'entendre dire qu'elle ne l'oubliera jamais et parler de son insoluble chagrin!...

"Tu me l'as dit déjà. Te confier encore à moi soulagerait ton cœur... Pourquoi vouloir paraître fort à mes yeux? Daniel, fais de moi comme autrefois ton confident : ta douleur sera moins lourde si nous en supportons à deux le poids..."

Le grand sujet était donc abordé. Sur de son effet le vieillard — non sans quelques secrets remords parce qu'il dupait l'aveugle — certain que les confidences allaient venir, les attendait comme le viatique qui permettrait à Olivier de parcourir sans défaillance, jusqu'au dernier soir, les étapes d'une vie sans joie.

Et lui le mutilé était en proie à la plus ardente angoisse, les yeux fixes, durcis par l'attente et tragiques d'apparaître seuls sous le masque.

Mais Daniel, conservant un sourire sybillin, répondait avec lenteur :

— Non, la présence d'Angèle n'est pas un tourment pour moi. Non, il ne faut pas me plaindre ni souhaiter que mon amour, sans cesse grandissant, s'éteigne quelque jour... Vous ne serez plus aujourd'hui, comme vous le fûtes jadis, le confident de mes peines...

Ces paroles énigmatiques troublèrent les deux auditeurs. Une inquiétude naissante se lisait dans les yeux d'Albert Mussy. Et l'aveugle parlait toujours, ses traits s'étaient empreints d'une sérénité altière qui les embellissait et leur donnait une expression qu'on eût dit extatique. Sa voix s'était adoucie :

— Si la douleur qu'on porte à deux est réduite de moitié, le bonheur est double que l'on partage... Vous demandez des confidences?... Je vous attendais, j'espérais que vous seriez venu plus tôt pour en entendre, — pour apprendre, par Angèle et par moi, que le bonheur est venu parmi nous...

"Nous vous savions si peiné de penser que jamais plus votre enfant ne saurait être heureuse que notre hâte était grande que vous puissiez vous réjouir avec nous en nous entendant dire tous deux : "Père, les mauvais jours, le deuil, les larmes sont oubliés, le bonheur, l'amour règnent dans cette maison!"

C'était une catastrophe; le résultat contraire à celui qu'avait recherché l'ancien notaire; c'était pour Olivier, non pas la paix morale acquise au lieu d'un doute pénible, mais une certitude insupportable qui le torturerait à jamais. C'était une catastrophe.

Au choc des paroles de Daniel le mutilé s'était dressé brusquement; ses poings s'étaient crispés; un instant la passion l'avait dominé, furieuse... puis il s'était assis de nouveau.

Par bonheur, le vieillard, lui aussi, aux derniers mots de l'aveugle, avait bondi, le sang aux joues, les yeux égarés. Il interrompit violemment Daniel, et sa voix et la chute de son fauteuil, renversé par un mouvement brutal, couvrirent le bruit fait par Olivier.

(Voir la suite à la page 31)

NOUVELLE

Son premier Thé

Par MIETTE

DANS son joli appartement de la Conciergerie Trifluvienne, la belle Madame Dugray met la main aux derniers préparatifs. Sur une petite table d'acajou, dernier cadeau de son mari, elle a étendu le chemin de macramé qu'elle a brodé si magnifiquement de satin vert, puis déposé dessus, le plateau d'onyx que soutiennent trois angelots en marbre de Carrare.

"Je vais mettre mon chocolat dedans tout de suite, fit-elle, je gage gros que les gourmandes vont tout me le manger! Heureusement qu'Henri m'en a apporté du commun ce midi pour le mélanger avec!... Puis ma jarre à biscuits que j'ai fait remplir chez Dohey m'a bien coûté une piastre et quatre-vingt-dix sous! Ce que ça monte ces petites réunions! Mais comme dit mon mari, faut bien y aller un peu de sa bourse... depuis des semaines que je me gorge chez celle-ci et celle-là! Elles pourraient finir par me trouver mesquine et malapprise!... Mais ce que je me fiche d'elles! se dit-elle en avançant les lèvres en une moue significative."

Et la grande petite Madame Dugray, revoit en esprit les silhouettes plus ou moins gracieuses de ses amies. D'abord Madame Rennat est jaune, plate et petite! Et mise comme un vrai barbot! Mais son mari est un marchand des plus en vue et qui, pour plaire à sa femme qui l'adore, me vend à moitié prix les dernières créations de son magasin... puis Madame Aupin... Ah! celle-là! C'est une fine mouche! faudra y avoir l'oeil! coquette, aimant à plaire et minaudeuse!... mais pas trop mal, grande et mince, un peu dans mon genre, moins bien par exemple, se dit-elle en jetant avec complaisance un regard sur la glace qui reflète son image élégante. Sa taille est plus fine que la mienne, mais elle manque de souplesse et ses yeux gris sont ternes et peu intelligents. Seulement, Henri ne se mêle-t-il pas de la trouver élégante et jolie et de vanter à tout propos les niaiseries qu'elle débite! Bien! Il ne manquerait plus que ça! A présent, fit-elle avec un grand éclat de rire. "Son Mine" toujours à ses genoux, qui va se mêler de trouver des charmes ailleurs! Ah! le nigaud! Je vais lui changer sa manière de voir, et en quelques petits tours d'esprit, j'aurai vite réussi à lui faire reconnaître dans cette poupée poseuse la petite nullité qu'elle est réellement. Puis Madame Lamarre... Oh! avec elle, il fallait jouer serré et se montrer gentille et réservée. Une femme superbe, blonde, entre deux âges et mère de fillettes déjà grandes. C'était l'épouse d'un professionnel de talent et fille d'un homme haut placé. Elle avait eu cette chance de lui plaire à une partie de cinq cents et d'être invitée à plusieurs de ses réunions. C'est le "Sésame ouvre-toi" de la bonne société, se dit-elle, et si je perds ses bonnes grâces, j'aurai manqué mon entrée dans les meilleurs salons de la ville.

Après quelques minutes de réflexion, elle continua son monologue tout en choisissant dans le plateau d'onyx un fondant de bonne apparence.

Il y a aussi la petite Madame Xavier — mais elle ne viendra pas. Ses mioches la tiennent! Pas embarrassante celle-là! Reçoit bien, sort jamais, pas dangereuse! Et sa vie de Cendrillon nous fournit de si joyeux sujets de conversation. Faudra y aller cette semaine, je vais en parler à Henri ce soir.

Enfin, il y a cette folichonne d'Hodif. Celle-là par chance, on s'amusait avec! Bouffonne, légère et pas un brin scrupuleuse, elle savait se faufiler partout et y faire remarquer sa lalœur amusante tant elle était grivoise et hardie. Seulement, cette amitié réciproque avec la jeune veuve, elle n'irait pas l'afficher chez des gens de tenue correcte et tant soit peu rigoriste... On avait soin de ne l'inviter qu'en famille dans les réunions très intimes et où le sexe masculin dominait. Mais ce qu'elles rigolaient ensemble! Surtout quand libres tout le jour, elles allaient parader dans les rues fashionables ou passer la matinée au Bijou. Et tout en faisant la revue de ses sympathies, Madame Dugray disposait sur la table du centre, la théière d'argent et le service de porcelaine; puis elle parcourut du regard avec un air satisfait la grande armoire vitrée renfermant les cristaux de prix, les gerbes de chrysanthèmes qui retombaient avec grâce de ses jolis pots en verre taillé au col long et fin, puis le cabinet aux boissons dans l'angle de la pièce si joliment garni de Richelieu. Les petits cupidons et Venus en marbre blanc qui ornaient la bibliothèque sur les rayons de laquelle s'alignaient des éditions de luxe, mais d'auteurs français peu moralistes et dont raffolaient les grandes mondaines de nos jours... puis le tapis en velours taupe à dessins

orientaux étendu sur le parquet bien ciré et dans la large fenêtre qui découvrait le Côteau Saint-Louis, les rideaux de grosse guipure écrue se mêlant en plis gracieux aux longues portières de peluche verte. Dans la clarté de la fenêtre elle avait placé une magnifique fougère dans une jardinière de cuivre que soulevait une colonne blanche et devant le canapé en cuir fauve, une superbe peau d'ours blanc achevait de donner à la pièce une apparence de richesse et de confort.

"Oh! Elles pouvaient venir! C'était élégant plus que chez aucune d'elles! Et si l'achat à crédit y était pour beaucoup, les bonnes amies ne le savaient toujours pas!"

—Mais, c'est quatre heures qui sonnent! fit-elle en regardant au petit cadran de bronze qui tinta l'heure avec un joli bruit de bourdon.

Elle passa alors vivement dans la chambre voisine et s'assit devant sa toilette. Elle prit dans un tiroir de côté un crayon de fusain et refit l'arc de ses sourcils allongeant d'un trait habile l'orbite de ses yeux bruns... puis passant au crayon rouge, elle en frotta délicatement ses lèvres et fit sur ses joues une petite friction du bout de ses doigts. Alors, faisant bouffer du revers de la main, les boucles en accroche-cœur qui lui cachaient les tempes, elle se leva droite, les mains sur les hanches, en redressant fortement le buste en arrière: Elle était ravie de l'éclat obtenu, de la clarté de ses dents blanches et de ses yeux brillants qu'avaient la rose des joues. Elle étrennait sa blouse de crêpe Georgette couleur de chair et qui seyait si bien à sa beauté brune. Sa jupe de drap marine que doubtaient des frisons de soie marron tombait en plis élégants sur des chaussures de daim gris et des bas de soie de même nuance. — "Ce qu'elles vont enrager! pensa-t-elle en revenant dans le boudoir où elle détacha de la fougère une petite branche qu'elle épingla sur sa blouse."

Avant-hier, chez les Rennat, j'étrénnais ma robe grise à rayures vertes, la semaine dernière, ma blouse de Georgette rose brodée de bleu et mes chaussures mordorées! Vingt-quatre piastres de souliers ce mois-ci! Est-ce croyable! C'est vraiment miracle que je vienne à bout de me payer un peu la mode avec son salaire de misère! Heureusement qu'il ne dépense rien et coûte si peu à nourrir! Il y a son Bordeaux par exemple qu'il boit coupé d'eau à la place de thé, mais je vais lui faire passer ce goût-là. La vie est trop chère à présent!

A ce moment un froufrou de soie se fit entendre dans le corridor et la sonnette résonna d'un petit coup vif et pressé.

—Ah! C'est toi! Liane, fit Madame Dugray en reconnaissant Madame Aupin, comme c'est charmant d'arriver la première, nous allons pouvoir causer un peu seules!

—Suis-je vraiment la première arrivée, fit celle-ci en minaudant, j'ai pourtant été retardée chez ma couturière, elle est d'une lenteur! continua-t-elle en regardant de côté la jolie toilette de son amie.

—Encore ta couturière! dit Madame Dugray d'un air scandalisé, tu lui fais donc la cour?

—Bien, reprit Madame Aupin en pinçant les lèvres, je n'ai que mon costume vigné et ma robe de Canton mauve, tu le sais bien. Et je n'aime pas être prise au dépourvu, nous sommes invités si souvent dans des maisons chics! Faut bien tenir son rang.

—Mais je ne te blâme pas, chère! dit son amie qui savait à quoi s'en tenir sur les grandes relations de Madame Aupin.

—Tiens, fit celle-ci, je crois que tu étrénnas encore! Ta jupe ressemble à s'y méprendre à la mienne, tu sais, celle que je portais le printemps dernier...

—Ah! par exemple, ne m'en fais pas! dit Madame Dugray très vexée. Je viens de l'acheter chez Fairweather, et je te prie de croire qu'il ne se vend là rien de démodé! Ma blouse ressemble peut-être à la tienne aussi, fit-elle moqueuse.

—Non, dit l'autre sans le moindre embarras. Mais elle n'ajoute pas qu'elle la trouvait folle. C'était au-dessus de ses forces. Aucune parole aimable. Aucun compliment même mérité n'avait jamais pu sortir de ses lèvres, et toute aussi mondaine que Madame Dugray, elle était loin d'avoir son esprit et sa parfaite connaissance du monde bien élevé.

La sonnerie du téléphone résonna dans la pièce voisine.

"Allo, fit Madame Dugray d'une voix amusée. C'est toi, Alice. Vrai — Non! Si grosse que ça!

Pauvre vieille! Soigne-toi bien. Oui, certain, nous irons un de ces soirs. — Bonjour!"

—C'est Alice Rennat qui ne peut venir, expliqua-t-elle à Madame Aupin. Elle a une migraine atroce depuis le matin et ça ne veut pas passer. Toujours malade, cette pauvre Alice, et ça lui donne un teint de café broyé.

—Oui, tu peux le dire! s'exclama Liane Aupin. Est-elle assez jaune! Une chinoise! Et fagotée comme une mariée de campagne!

—Je ne trouve pas répliqua Madame Dugray, qui sentait le besoin de la contredire. Elle est pâle, voilà tout, mais gentille et bien élevée, ce qui est assez rare de nos jours.

Juste à ce moment, des petits pas drus s'entendirent de l'autre côté de la porte restée entrouverte et à la grande surprise de Madame Dugray, un petit homme de trois ans rose et blanc fit irruption dans la pièce, et avec des cris de joie alla se jeter dans ses bras en riant de toutes ses quinettes.

—Toi! mon Bijou! Quelle adorable surprise! s'écria-t-elle joyeuse. Et prenant les mains de la petite Madame Xavier, elle lui dit: Tu es trop fine Loulou, faut que je t'embrasse.

On voyait qu'elle éprouvait pour la nouvelle venue une sympathie qu'elle ne raisonnait pas. C'était si frais, si reposant cette apparition de chérubin blond et caressant, et de cette jeune mère dont nulle jalousie mesquine n'avait jamais assombri la gaieté franche.

—Depuis si longtemps que je te devais une visite Laura, j'en ai profité cet après-midi, la petite bonne consentant à garder les autres bébés; puis j'avais affaire tout près chez le médecin pour Jacques qui n'est pas bien ces jours-ci.

—Quoi que t'as donc, mon Bijou, fit Madame Dugray en prenant un gros ton triste. Et elle se mit à calmer et à sauter le petit garçon dont le rire clair et perlé égayait la pièce d'un entrain jusqu'alors inconnu.

—Mon Dieu, Laura, je ne te savais pas si maternelle, fit Madame Aupin railleuse... C'est curieux, toi qui aimes tant les enfants, que tu te privas volontairement d'un bébé, tu aurais bien le tour de le gâter.

—Pour le gâter, oui! Mais seulement pour cela, je les aime en passant pour les caresser, les dodicher, tiens de même, fit-elle en chatouillant le petit qui se débattait en riant aux éclats — mais je ne consentirais jamais à la vie d'esclavage qu'est celle d'une mère de famille.

—Toujours des grands mots! Laura! dit Madame Xavier en souriant. Qui te parle d'esclavage? C'est un autre genre de bonheur tout simplement, mais plus durable, car il prend sa source dans le dévouement et le devoir. Il ne faut pas que je m'attarde longtemps, continua-t-elle, il arrive cinq heures et à la demie c'est le bain des enfants.

—Attends un peu toujours que je te fasse goûter à mon thé et mes petits fours, des rêves! Ils sont arrivés tout chauds de chez Dohey, dit-elle en s'approchant de la table pour servir.

—Comme c'est gentil chez toi, dit Madame Xavier en faisant d'un regard ravi le tour du joli boudoir, et comme tu es bien, toi-même!

—Flatteuse va! fit en la menaçant du doigt, Madame Dugray flattée au fond, car elle la savait sincère.

—Mais il me semble, s'écria tout-à-coup Madame Aupin, que tu attendais la visite de Madame Lamarre? Elle aura peut-être oublié de venir, ajouta-t-elle avec malice.

—Elle a bien pu en être empêchée, répondit froidement Madame Dugray, mais elle pourra se reprendre! Je n'ai certainement pas manqué mon après-midi avec ce bijou-là! hein, mon mignon? Le petit lui sourit de sur la peau d'ours où il se roulait sans souci du décorum en mordant dans un gâteau.

—Tu as sorti hier avec Blanche Hodif, reprit encore l'insipide Madame Aupin, elle a dû vous rencontrer, et c'est assez pour qu'elle te garde un froid.

—Serait-ce pour cela qu'elle ne va jamais chez vous? répliqua Madame Dugray impatientée en haussant les épaules. Il n'y a pas à dire, tu es toujours délicateuse, ma chère!

Mal à l'aise, Madame Xavier appela le petit Jacques et dit aux deux jeunes femmes en se levant: "N'oubliez pas qu'il nous fera toujours plaisir de vous recevoir. Les hommes fumeront en faisant politique, et nous, nous bavarderons comme toujours n'est-ce pas Laura?"

(Voir la suite à la page 42)

L'Impératrice d'Amérique

Roman en marge de l'histoire du Canada

PREMIER CHAPITRE

La Mort du Cacique.

MASQUES de fer, enchassés dans leur cuirasse métallique, chaussés de longues bottes à revers, les hommes d'arme saluent de leur hallebarde. Entre leurs deux lignes, et conduits par une femme qui porte avec une dignité imposante la vertugade en tambour, six petits pages bionds, aux joues rosées, s'avancent en portant, de leurs mains élevées, de grands plateaux d'argent massif, sur lesquels fument les bécasses et dindes truffées, les sauces appétissantes, à côté des confitures de groseille et des vins généreux de Picardie.

A l'arrière-garde, deux jeunes filles. L'une, grande et svelte, à la taille de nymphe, aux cheveux d'ébène flottants sur ses épaules, paraît perdue dans un rêve de gloire; car, sa petite bouche de carmin ébauche un sourire et ses grands yeux noirs, où passent une flamme, semblent regarder loin, bien loin, dans le pays des songes. L'autre, brune de même, est plus jeune que sa compagne; sa peau roussie, ses pommettes saillantes dénotent une race exotique.

Ayant descendu le grand escalier d'honneur, la procession continue sa marche à travers la cour dallée, elle contourne une citerne de pierre, et monte un nouvel escalier de marbre qui fait face au premier.

De nouveau, des hallebardiers se rangent en deux lignes et saluent.

Une vaste salle apparaît, avec ses murs de pierre, ses fenêtres ogivales, ses baies géantes, ses colonnes de granit. A droite, une porte de fer forgé grince sur ses gonds, une chambre spacieuse, qu'empourpre le soleil couchant, étale, au regard, sa grande table de chêne sculpté, les dessins héraldiques et moyenâgeux de ses murs élevés, ses panoplies brillantes, ses armures d'acier, ses vases précieux, ses coffrets de bois de sandal, ses riches tapis d'orient, et, dans le fond, la splendeur des tentures et le bois sculpté d'un lit à baldaquin.

Les petits pages roses, en silence, ont doucement déposé leur fardeau sur la grande table, devant un large fauteuil, surmonté d'un dossier qui porte, au-dessus de deux épées croisées, cette devise : "ONCQUES NE CRAINT".

La dame qui conduisait la procession, s'est avancée, avec toutes les marques d'un respect profond, vers le lit à baldaquin :

—Sa Majesté, le Roi des rois de l'Amérique, est servie.

Une tête spectrale, labourée de rides, avec les yeux perdus dans des orbites profondes, les cheveux rasés autour du crâne, ne laissant au milieu qu'une touffe solitaire, voilà l'apparition fantastique qui répondit à l'appel de Bastienne de Chèvrefeuille. Les petits pages bionds, se serrèrent, avec crainte, les uns contre les autres; la jeune fille grande et svelte, au galbe pur, sourit tristement et la brune enfant au visage exotique joignit les mains.

Un long corps cadavérique sortit avec lenteur des couvertures; il apparut debout, long, d'une maigreur famélique; une main restait appuyée sur les rebords du lit. Dans ses yeux, une flamme brûlait; sa bouche semblait contractée sous l'effort et les plis de son front se creusèrent plus profondément. Lente, très lente, sa main droite se leva :

—Ma soeur au visage-pâle, mon corps se dessèche et se courbe vers la tombe. Donnacona ne verra pas de nouvelle lune; bientôt, il ira chasser dans les forêts giboyeuses du Grand Manitou avec les braves guerriers de sa nation. Donc, que ma soeur ordonne qu'on rapporte la nourriture qui ne pourrait que me nuire. Donnacona demande aussi à la "Fleur des Montagnes", de lui apporter le grand collier de chef, insigne de sa dignité, la peau de daim qu'il portait lorsqu'il traversa le Grand Lac Salé, son panache de plumes et son calumet.

Il s'arrêta, ferma un instant les yeux; puis, d'une voix où passait un râle, reprit :

—Les Visages-Pâles ensevelissent leurs chefs, étendus dans la fosse. Je veux reposer selon les us de mes frères, chefs des conseils, non couché mais assis. J'ai dit.

Il avait parlé dans une langue étrange et sauvage, d'une voix d'outre-tombe.

Donnacona, ou le Cacique (roi des rois), fils des forêts vierges du Nouveau-Monde, avait été amené en France, lors du dernier voyage de Cartier, en 1535, avec cinq autres de ses frères et une petite fille, sa nièce.

Une primeure

NOUS avons l'avantage d'offrir à nos lecteurs, dans ce numéro, les trois premiers chapitres, d'un roman en marge de l'Histoire du Canada. C'est un genre que nos auteurs, depuis Marmette, Rousseau, et une couple d'autres, semblaient avoir abandonné. Il n'en offrait pas moins un champ fertile à exploiter. L'immense succès remporté par "Maria Chapdelaine", édité d'abord au Canada par l'un des auteurs de l'ouvrage que nous présentons, a démontré que les sujets de chez nous sauraient intéresser le public français dans le monde entier.

"L'Impératrice d'Amérique" traite des découvreurs, d'une période de notre histoire qui ne le cède à aucune autre en incidents dignes d'être racontés. Mais il s'agit ici d'un roman. On y trouvera, néanmoins, des aperçus historiques ignorés jusqu'ici et que les amateurs, chercheurs autant que romanciers, ont placés sous un jour tout particulièrement intéressants. Une intrigue d'amour savamment construite donne à l'ouvrage cet intérêt sentimentale qui a fait le succès d'ouvrages fameux où sont exaltés les troubles du cœur aussi bien que les actes d'héroïsme.

Une notice que nous ont communiquée les auteurs est reproduite dans une autre page du présent numéro. Nous en recommandons la lecture. On y trouvera une raison de plus d'aimer "L'Impératrice d'Amérique."

Il était roi de Stadacona, sur le Plateau de Québec. "Homme Ancien" il avait passé sa vie à courir les plaines et les montagnes du Nord de l'Amérique. Il avait beaucoup vu, beaucoup retenu, et se plaisait à conter, demandant à son imagination pittoresque d'embellir ses récits. Cela lui porta malheur.

Jacques Cartier et Donnacona furent bientôt liés d'amitié et le Sauvage se plaisait à dire et à redire au Français que le Saguenay abondait en or, en rubis et autres matières précieuses; que dans le pays des Picquemyans, les hommes n'avaient qu'une jambe; qu'ailleurs les habitants n'avaient pas de système digestif et se nourrissaient sans doute comme ceux de l'île de Ruach qui, au dire de Pantagruel, "rien ne boivent, rien ne mangent, si-non vent."

Le capitaine malouin était un brave et honnête marin, mais il ne résista pas à la tentation de s'emparer de Donnacona pour que celui-ci raconte lui-même, au roi, les merveilles entrevues. D'ailleurs il avait la louable intention de le ramener au pays, lors de son prochain voyage.

François Ier, avait voulu qu'on traita le Cacique avec tous les honneurs dus à la dignité de son rang de roi des rois des tribus sauvages de l'Amérique, et avait chargé Jean-François de la Rocque de Roberval, de ce soin particulier. Le gentilhomme du roi avait alors amené le Peau-Rouge et sa nièce, en sa forteresse de Picardie, percée de meurtrières, entourée de fossés profonds, dentelée de créneaux et machicolis et dont l'immense et impénétrable masse de pierres, se dressait sur un cap de granit. Pour atteindre ce château-fort, vestige glorieux du moyen-âge, un chemin semblable à un long serpent grisâtre, tournoyait autour de la montagne de roc et venait aboutir au lourd pont-levis.

Le vieil indien, que la nostalgie de son pays neigeux tuait lentement, gardait au milieu des honneurs dont on l'entourait et de la splendeur du castel féodal, une morne tristesse. Il ne pouvait oublier les forêts giboyeuses, qui entourent Stadacona,

se déroulant à perte de vue de celles qui longent le Saguenay; sa pensée voguait sans cesse, là-bas, par delà l'immense étendue d'eau; il regrettait les combats sanglants avec les Iroquois, ces fils de chiens, les scalps glorieux, les danses furibondes autour des brasiers ardents et les grands conseils de la nation où sa voix, après les bouffés du calumet, faisait entendre des paroles de sagesse et d'autorité. Il pleurait la splendeur du renouveau dans les forêts et les plaines sans fin et le regard amoureux des vierges de sa tribu. Son esprit endolori n'avait pu se faire à la langue des Francs et aux usages des Visages-Pâles.

Parfois, pourtant, un pâle sourire creusait, plus profondes, deux rides autour de sa bouche édentée; sa jeune nièce et Marguerite de Magdaillan, seigneuresse de Montataire et pupille de François de la Rocque de Roberval, que nous avons vu, il y a un instant, suivre la procession des petits pages avaient seules le don d'attirer ce sourire. Le vieux Cacique avait pour sa nièce, cette affection mélancolique de l'exilé qui s'attache avec une amère intensité aux moindres souvenirs de sa patrie. Quant à Marguerite de Magdaillan, elle était, pour lui, le rayon de soleil qui égayait sa vieillesse et rechauffait les froideurs de son exil. Il s'était engoué pour cette jeune fille à l'incomparable beauté et l'avait surnommée la "Fleur des Montagnes", en souvenir d'un arbuste de son pays, dont les pousses précoces annonçaient, les premiers, la venue du printemps et la fin du morne hiver.

Marguerite avait dix-sept ans, orpheline de père et mère, son tuteur et oncle, François de Roberval, tout en se gardant l'administration de la grande fortune de sa pupille, s'en était remis, pour son éducation, aux soins vigilants et à l'instruction de sa duègne, Bastienne de Chèvrefeuille. Aux mains de celle-ci, descendante et seule survivante des fiers barons de Chèvrefeuille, la jeune fille réalisait les promesses de son enfance. Placée dans un endroit choisi, entourée de tendres soins et dirigée avec sûreté, l'enfant réalisait toutes les espérances que l'on avait fondées sur elle.

Tout en instruisant Marguerite, Bastienne de Chèvrefeuille, avait aussi formé son âme et son cœur. Elle avait fait plus encore : dans ce siècle où les femmes pensaient trop aux plaisirs de la Cour et aux pas du menuet, la duègne avait voulu que son élève sut, à l'occasion, tirer l'épée ou manier la lance, comme, aussi, maîtriser un palefroi. Bastienne remplissait, elle-même, la charge de maître-d'armes et de professeur d'équitation. Ayant, en effet, dans sa jeunesse, pratiqué ces exercices, elle y était de première force.

Ce mode des femmes de prendre part à des exercices aussi violents était un vestige du moyen-âge. En effet, lors des croisades, seules dans leurs châteaux crénelés, avec peu d'hommes d'armes, les châtelaines, en l'absence prolongée de leur chevalier, demeuraient à la merci d'une attaque de maraudeurs, de larrons, ou d'un seigneur ennemi qui convoitait et le domaine et la femme de l'absent. Et, c'est pourquoi, les "douces" châtelaines, au lieu d'écouter les refrains dolents et les ballades langoureuses des ménestrels, et afin de défendre mieux le bien de leur seigneur et maître, apprirent à frapper d'estoc et de taille, à pourfendre l'ennemi et à sauter lestement sur les cavales frémissantes. Quelques familles nobles gardaient encore ces mœurs et saines habitudes.

A cause de toutes ces qualités, Marguerite de Magdaillan avait conquis d'emblée l'admiration et l'affection du Cacique.

Et, ce soir, son oeil, qui commençait à se voiler, la contemplait sans cesse, comme si le moribond avait voulu emporter dans la tombe cette vision enchanteresse de la beauté en fleur.

Marguerite qui comprenait la langue sauvage courut lui chercher son collier de chef, insigne de sa dignité de roi des rois, son costume de peaux de bête, son panache de plumes, son calumet.

Ce collier de chef était une lanterne de cuir d'orignal, sur lequel s'échassait des perles, des griffes d'ours, et même aussi des cailloux d'or à l'état brut. Ces pépites du précieux métal avaient été enlevées ou échangées avec les tribus lointaines du Mississipi, et leurs reflets avaient attiré l'intérêt des Peaux-Rouges qui les avaient conservées précieusement et en avaient orné des palliums et les colliers de leurs chefs.

Le Peau-Rouge revêtit le costume et les insignes et alluma son calumet dont il tira quelques bouffées. Puis, avec effort, il se leva, car un Grand chef doit attendre la mort debout, et vint s'appuyer sur le mur de pierre.

—Ma soeur, la Fleur des Montagnes, dit-il, ton frère Donnacona est triste d'entrer dans le royaume des ombres, sans avoir revu ses frères les Algonquins et son fils Donnagaya. Peut-être que ma soeur, qui verra encore plusieurs lunes, traversera un jour le Grand Lac Salé. Donnacona demande à la Fleur des Montagnes de garder son collier de chef jusqu'au jour où elle pourra le remettre à Donnagaya. Avec cet insigne, ma soeur obtiendra ce qu'elle voudra de mes frères.

Puis après quelques minutes d'un pénible silence :

—Mes soeurs au visage-pâle, un guerrier de ma tribu, ne peut mourir devant des femmes; Donnacona fut un grand guerrier.

Celles qui étaient dans la pièce, obéirent respectueusement à cet ordre discret et sortirent.

Le vieux sauvage se traîna vers la fenêtre cintrée d'où le jour mourant entraient encore à flots dans la chambre. De cette fenêtre on avait vue sur la campagne environnante. Les prairies de verdure s'allongeaient jusqu'aux collines et s'horizontaient par les lignes plus sombres des forêts qui

DEUXIEME PARTIE

Le Cog Gaulois et L'Impératrice.

Vers 1540, le royaume de France, traversait l'une des phases les plus critiques de son histoire. Entouré de tous les côtés par un ennemi puissant, il n'avait à opposer à la formidable coalition des peuples étrangers que la valeur chevaleresque et mâle de ses soldats.

Charles Quint, l'arrogant potentat de toutes les Espagnes, avait réussi, soit par ruse, soit par droit héréditaire, soit par la force des armes, à ajouter au titre de Sa Majesté le roi Très Catholique, le nom pompeux d'Empereur d'Allemagne, d'Autriche et des Pays-Bas. Le potentat, qui pouvait se vanter, avec raison que le soleil ne se couchait pas sur ses domaines, recevait de l'Amérique des Pizzards et des Cortez, des galions chargés d'or et de pierres précieuses qui alimentaient le trésor impérial et permettaient la levée et la subvention de ses innombrables armées. Les guerriers de l'empereur, bien nourris et bien équipés, se battaient comme des lions et l'infanterie espagnole d'alors, appuyée par la cavalerie fougueuse des magyars et des margraves d'Allemagne, les piquiers wallons et les lanciers flamands, était reconnue comme invincible.

L'avidité et l'ambition de Charles Quint devinrent insatiables; il eût des visions fantastiques et rêva de joindre aux fleurons de sa couronne, les lys de France et de faire resplendir, de nouveau, à son profit, l'empire colossal de Charlemagne.

Quelle barrière la France allait-elle opposer à cette avalanche de guerriers dont les flots menaçaient, à tous instants, de dévaler des pentes du Tyrol, des sommets des Alpes, des Vosges, et des Pyrénées pour l'engloutir et l'écraser.

Mais Dieu veillait et la Fille Aînée de l'Eglise qui, à tous ses moments de crise et de détresse, avait vu naître un champion valeureux de ses droits, devait trouver encore, dans son sein et parmi ses enfants, l'homme qui saurait abattre la morgue de l'hidalgo. En effet, c'est un privilège de la France, sanctionné par les siècles, de ne jamais mourir. Dans ses crises les plus sombres alors que les envahissements menaçaient son existence même, et que le monde frémissait dans l'attente, assistait impassible à son agonie, elle avait eu de ses sursauts irrésistibles d'énergie et de force, et dans un élan formidable, elle avait repoussé ses ennemis et gardé sa place parmi les nations.

Charles Martel, dans les plaines de Chalon, culbute les hordes musulmanes, Philippe-Auguste, à Bouvines, anéantit l'espérance de conquête de l'Allemand, la Pucelle d'Orléans, bota dehors les cohortes anglaises et bourguignonnes, et au seizième siècle, pour tenir tête à Charles Quint, Dieu donna à la France, le plus chevaleresque de ses rois, François Ier.

Vestige de la chevalerie moyenâgeuse, François Ier en incarnait toute la grandeur joviale; sa gaieté l'accompagnait partout, au milieu des joies folles de la cour, comme au milieu des misères et des privations du bivouac, des déboires et des amertumes de l'exil.

La tête haute, le panache au vent, le sourire aux lèvres, le glaive à la main, le cog gaulois attendait l'attaque de l'aigle noir impérial.

Mais le trésor était vide et les mercenaires suisses, mal nourris et mal payés, marchaient à reculons.

C'est alors que l'ambition teintée de patriotisme d'un gentilhomme de Picardie, fit entrevoir, au roi, la possibilité de combattre Charles Quint par les moyens de celui-ci : l'or de l'Amérique.

Ce gentilhomme, jouissant d'un grand prestige à la cour, à cause de sa bravoure et de son faste, se nommait Jean-François de la Rocque, sieur de Roberval.

Né en l'an 1500, Jean-François, devenu majeur en 1521, hérita des domaines de son père Bernard de la Rocque, et cet homme, avide de plaisirs, s'empessa de faire de larges brèches à la fortune de ses nobles aïeux.

Seigneur de Roberval, Noé Saint-Rémy, Noé Saint-Martin, Bacourel et Mauru, au duché de Va-

lance, d'Arzains et Armenys dans le Languedoc, il crut que sa fortune était inépuisable et sa prodigalité ne connut plus de bornes. Son faste et son opulence, ajoutés aux qualités physiques de sa personne, à ses triomphes dans les joutes et tournois, lui donnèrent à la Cour, en même temps qu'un grand nombre de flatteurs, un crédit considérable et François Ier en fit presque, à un moment donné, son confident; c'est ainsi qu'il lui donna la garde de Donnacona, le chef Peau-Rouge.

Dans ses conversations avec ce dernier, le seigneur apprit que des gisements d'or très riches existaient dans le pays du Canada, et que de nombreuses peuplades y vivaient. De cette connaissance à faire des rêves insensés, il n'y avait qu'un pas pour l'imagination ambitieuse et libertine du grand seigneur, chauffé à blanc par les assertions et les louanges de Noire-Fontaine, son homme de confiance. Celui-ci était l'ange noir de Roberval; joignant à une astuce crapuleuse des connaissances étendues, des manières de gentilhomme et un aspect élégant, il avait acquis une maîtrise parfaite sur l'esprit de son maître, dont la légèreté et l'insouciance s'agrémentaient fort d'abandonner aux soins d'un autre la gérance et l'administration de ses affaires personnelles. Compagnon de l'Espagnol de Soto dans un de ses voyages au Pérou et au Mexique, Noire-Fontaine qui avait constaté l'immensité des richesses du Nouveau-Monde et l'esprit guerrier de ses habitants, inculqua dans l'esprit de son maître l'envie de réaliser dans la Nouvelle-France, en même temps qu'une fortune de nabab, la création d'un immense empire.

Les assertions de Donnacona, sur l'existence de l'or et le nombre des tribus sauvages, dans le lointain pays, étaient venues ajouter encore aux affirmations de Noire-Fontaine. Il n'en fallait pas tant pour convaincre l'esprit enthousiaste et léger de Roberval.

Mais la question de subsides se posait. Malgré son faste, et à cause de cela même, le gentilhomme était pourri de dettes; ses terres étaient grevées d'hypothèques, quelques-unes mêmes avaient pris la route de la vente aux enchères. Bref, l'aide royale était nécessaire.

Pour l'obtenir, il fallait encore supplanter Jacques Cartier qui, quelques mois auparavant, avait obtenu des lettres patentes lui donnant droit de commerce et d'autorité sur les terres de Terre-Neuve et du Canada. Le prestige de Roberval et la ruse de Noire-Fontaine suppléèrent à tout.

On représenta au roi tout l'avantage qu'il pourrait retirer, dans ses guerres avec Charles-Quint, de l'or de l'Amérique et même des robustes et infatigables guerriers peaux-rouges, stylés à l'euro-péenne. Le roi, devant les assurances qu'on lui apporta, trop heureux de trouver ainsi le moyen de relever le trésor français et de combattre l'Espagnol avec plus de vigueur, tout en faisant plaisir à un de ses très chers sujets, se laissa facilement convaincre et le 15 janvier 1541 Roberval recevait des lettres patentes qui le constituaient lieutenant-général de l'expédition dans la Nouvelle-France, 45,000 livres étaient accordées comme subsides, dont 15,000 livres à Roberval et le reste à Cartier, nommé pilote général.

Les lettres patentes donnaient le droit d'embarquer, sur les navires, les prisonniers et détenus des geôles de Sa Majesté et toute autre personne qui désirerait partir; ces gens devaient former le noyau de la colonie.

L'esprit fertile et peu scrupuleux de Noire-Fontaine avait élaboré les plans de voyage et avait inclus au nombre des passagers Marguerite de Magdallan, sa duègne et la jeune nièce de Donnacona. La pupille de Roberval attirait étrangement cette âme de forban par sa grande beauté virginale et surtout par les attrait de sa fortune considérable. Il espérait que, pendant le voyage, un hasard providentiel les jetterait dans ses bras, elle et ses millions.

Quelques heures après, il discutait cette importante question, dans les appartements particuliers de son maître, tout en ayant soin de cacher ses intentions matrimoniales.

Nonchalamment étendu sur un divan de velours, presque perdu dans le fouillis moelleux des coussins, laissant errer sa main dans le pelage soyeux de son lévrier favori, courbé à ses pieds, Roberval écoutait avec indifférence les raisons apportées par Noire-Fontaine. Moustache et barbi- che de jais, cheveux ondulés, l'oeil profondément noir, vêtu d'un justaucorps et bas de soie cramoi- si avec des hauts-de-chausse, une dague à poignée de nacre, incrustée de rubis, passée à sa ceinture, chaussé de souliers à pont avec boucles d'or, Roberval, debout, devait avoir grande allure. Mais ce soir, fatigué de la chasse à courre à travers les champs, les bois et les haies, dolent, langoureux, il se contentait de respirer avec délices l'air tiède et parfumé de la nuit.

—Seigneur, disait de sa voix mielleuse Noire-Fontaine, il est très imprudent de laisser seule ici, pendant votre longue absence, votre jeune nièce. Sa beauté et sa fortune l'exposent aux cupidités de quelque hobereau sans vergogne. D'ailleurs, là-bas, elle vous serait d'un grand secours auprès des sauvages, à cause du collier de Donnacona. Il serait facile de la convaincre que le vieux indien l'a



Toujours debout, malgré ses forces qui l'abandonnent peu à peu.

couvraient les montagnes lointaines. Le soleil embrasait l'horizon sans nuages, jetait sa note de pourpre sur les prés en fleurs et les bosquets mouvants.

Debout, l'oeil fixé vers l'occident, Donnacona avait voulu que son dernier regard se porta vers le Nouveau-Monde, où il avait vécu et où il aurait voulu mourir.

Debout toujours, malgré ses forces qui l'abandonnent peu à peu, il concentre toute sa pensée dans un suprême adieu, il s'enivre de mélancolie devant l'avalanche des souvenirs qui le pressent, une larme glisse sur sa face blême et labourée de rides, ses paupières battent, sa main se presse sur son coeur, son long corps se raidit dans un soubresaut, un soupir profond soulève sa poitrine de squelette et son corps, sur le parvis, roule sans vie.

Le vieux Cacique est mort; mais longtemps encore, les soirs d'orage, les petits pages blonds, aux joues rosées, se serrant dans leurs lits étroits, sous les combles, croiront voir apparaître, sous la lueur fulgurante des éclairs, le fantastique Peau-Rouge et son squelette famélique, agitant en délire, dans l'espace, ses grands bras décharnés.

instituée son successeur et en faire ainsi l'impératrice de l'Amérique. Sa beauté et son prestige consolideraient votre empire et sa jeunesse ne pourrait porter ombrage à votre autorité."

Les idées de son lieutenant avaient toujours pour effet d'enthousiasmer l'esprit paresseux de Roberval. Cette dernière lui plut beaucoup, d'autant plus qu'ainsi, en conservant Marguerite près de lui, il ne risquait pas de la perdre, elle et ses écus. Il promit donc de sonder sa pupille. Habilement, il fit miroiter à ses yeux, la beauté grandiose du pays du Canada, sa luxuriante nature, ses forêts giboyeuses, ses lacs argentés, il lui montra l'importance et le prestige que lui donnerait son titre d'Impératrice de l'Amérique et l'influence qu'elle aurait sur tout un peuple. Marguerite avait pour son oncle, avec de l'affection, une grande confiance, que les bruits et les racontars n'étaient pas encore venus détruire. Isolée avec sa duègne dans le castel féodal, elle avait grandi, exempte des morsures du désenchantement et du mensonge de la vie. De plus, ce voyage lui procurait le moyen de visiter le fils de Donnacona. Elle accepta avec enthousiasme l'offre de son tuteur.

Bastienne de Chèvrefeuille, tout en étant plus réservée, donna son assentiment. Sa mâle éducation avait fait croître chez elle, un certain appétit de l'aventure et ce voyage lui grêait fort.

Et pendant les nuits tièdes de l'été, l'imagination de Marguerite voguait vers des pays enchanteurs et lui faisait entrevoir des jours de gloire; elle se voyait assise sur un trône éblouissant d'or et de pierreries, dans un palais de marbre et de porphyre, un long manteau d'hermine flottant sur ses épaules, sa tête ceinte de la couronne impériale, entourée d'une cour brillante, recevant l'hommage de tout un peuple de guerriers indiens qui, agenouillés, prêtaient le serment d'humbles et loyaux sujets.

Quelques semaines plus tard, dans une grande clairière d'où l'on voit poindre les tours crénelées du vieux Castel moyenâgeux, une foule de seigneurs en armures, de chevaliers, de piquiers, de soldats sont rassemblés. De nobles femmes, parées de leurs plus beaux atours, caracolent avec grâce sur les cavales nerveuses, au milieu des ducs, des comtes, et des marquis, leurs nobles époux.

Noire-Fontaine, encore, avait trouvé dans son cerveau fertile, une idée lumineuse. Afin de donner plus d'éclat et dans le but d'impressionner davantage l'imagination de Marguerite sur l'expédition projetée au Canada, il avait imaginé une grande journée de gala seigneurial où Marguerite, la future impératrice, serait élevée sur le pavois et recevrait le serment d'allégeance.

La fête avait été bien préparée et la jeune fille crut que les seigneurs des alentours et des duchés voisins s'étaient rendus en grande pompe, quoique ce fussent des personnages fictifs.

L'honneur de porter l'impératrice, avait été confié à quatre chevaliers. Tous quatre, ils étaient là chaussés des éperons d'or, portant l'armure ciselée d'argent et le casque de vermeil, avec visière levée.

La jeune impératrice, précédée du héraut, s'avancait resplendissante sous le long manteau d'hermine, que portaient huit petits pages; autour de son cou brillait le fameux collier de Donnacona et, auréolant son front de vierge, un diadème ajoutait encore à la richesse de sa beauté.

Les quatre jeunes seigneurs mirent un genou en terre, baisèrent sa main et, abaissant les pavois d'argent, Marguerite y monta, aux applaudissements de l'assemblée.

Tout à tour, les ducs et les comtes, les marquis et les barons, les chevaliers et les soldats, mettant genou en terre, jurèrent à l'exquise enfant, hommage et fidélité de féals sujets et touchèrent le pavois du plat de leur épée.

Un grand banquet fut servi dans le pré, où coulèrent à profusion les vins de Bourgogne et les cidres de Normandie. C'était jour de liesse et de festolement.

Et Marguerite, se croyant réellement intronisée Impératrice d'Amérique, fut vraiment souveraine par sa grâce, sa beauté et son enjouement. Le soir elle s'endormit pour rêver aux féeries futures.

TROISIEME CHAPITRE

Le "Gallion".

Ce soir-là, le port de la Rochelle était presque désert. Par-ci, par-là, quelques trois-mats, un brigantin, deux ou trois caravelles découpent leurs formes élancées sur l'embrun de l'horizon.

Élégant et souple, voiles repliées, le "Gallion" se balance mollement dans la rade. Sur le ciel, piqué d'étoiles, pas un nuage, la vaste voûte de velours bleu, parsemée de points d'or, annonçait une nuit de repos, de rêve, d'innocence.

A bord, et malgré l'heure tardive, une grande

animation règne; les matelots, une quinzaine, vêtus de grossière toile brune, courent de ci, de là, affairés, l'air jovial, chez les jeunes, mélancolique chez les vieux: c'est demain, en effet, aux petites heures, le départ pour la pêche au saumon et à la morue, dans les pays lointains de Terre-Neuve et du Saguenay, au-delà de l'immensité des mers. Pour les jeunes, ce voyage réalisait leur espoir d'aventures et de pittoresque; chez les vieux, plus sages, il s'agissait tout simplement d'assurer le pain de la femme et des petits, et sous son enveloppe rugueuse et fruste, le cœur tendre de ces hommes s'emplit d'amertume à la pensée que, peut-être, ils ne reverraient plus jamais les côtes de France, leur épouse, et leurs enfants.

— Hé, Mathurin, comment vont la femme et la petite Cécile, elles n'étaient pas trop tristes, ce soir?

— Oh! capitaine, elles ont un tantinet pleuré mais que voulez-vous, il fallait bien partir.

Le capitaine était adoré de ses matelots et il le méritait.

Quoique ne dépassant pas la trentaine, Jehan de La Salle, capitaine du "Gallion", était déjà, par ses multiples randonnées, un vieux loup de mer. Il avait été choisi dans la famille des de la Salle pour marcher sur les traces de ses ancêtres. Il fit de grands progrès dans la physique, l'astronomie et la cosmographie; telle était alors l'éducation de

admirateurs de la poigne solide et de la bravoure, tels qu'en produisent encore, aujourd'hui, les bourgs des côtes granitiques de la Bretagne.

Les hommes ayant terminé les préparatifs, descendirent un à un, par l'écoutille, dans l'entrepont; il ne resta plus sur le franc tillac que l'homme de quart et le capitaine.

Appuyé à un canon, sur le gaillard d'avant, Jehan de La Salle, le regard perdu au-dessus des lueurs vacillantes des voiliers voisins, grands oiseaux sombres aux ailes blanches, et des feux du môle et de la ville, songeait à l'avenir.

Il avait laissé passer l'âge où l'on prend femme et parfois des moments d'ennui et de tristesse assombrissaient encore ses grands yeux noirs. Malgré toutes les instances de son père et l'exemple de ses compagnons d'enfance, il avait toujours refusé de fonder un foyer. Malheureux dans un premier amour, ses nombreux voyages, où les femmes, rencontrées au hasard d'une escale, lui étaient apparues, légères ou vicieuses, assoiffées de plaisirs et de bijoux, lui avaient fait prendre le sexe faible en abhorration.

Mais à ce cœur noble et capable d'aimer, le manque d'affection pesait; pourquoi, comme d'autres, ne pouvoir faire des rêves d'amour; pourquoi ne pas aimer et ne pas être aimé; pourquoi comme d'autres, ne pas rencontrer l'âme soeur, idéale; pourquoi, lors du retour ne pouvoir, comme le plus humble de ses matelots, serrer dans ses bras, une épouse chérie et des anges blonds? Serait-il condamné à traîner toute sa vie la chaîne pesante et lourde de la solitude et de l'ennui?... Et pourtant, — pourtant, — comme il saurait aimer...

— Ohé, du bateau?

Brusquement tiré de ses rêveries, Jehan de La Salle, se pencha par-dessus le bastingage. Dans la nuit, une barque accostait le "Gallion".

— Capitaine de La Salle?

— Oui, c'est moi.

— Message important de Sa Majesté.

Sur l'ordre du capitaine, l'homme de quart lança l'échelle de cordes. Une tête casquée du morion émerge; d'autres la suivirent, en quelques instants 15 hommes armés de pied en cap se rangèrent sur le pont. Le chef de la bande s'avança vers le capitaine.

— Je suis Monsieur de Noire-Fontaine, dit-il, mielleux et le roi m'a chargé de vous faire part que ce navire doit être remis, immédiatement, entre mes mains, avec toutes ses victuailles, agrès et apparaux, pour faire partie de l'expédition, en Canada, de Monseigneur de Roberval régent de l'empire d'Amérique.

— Ah, mais, répondit de La Salle, gouaillieur, vous êtes d'une politesse excessive, messire de Noire-Fontaine. Pourquoi ne pas me commander de me jeter à l'eau pour les beaux yeux de votre prétendu régent? Vous saurez, monsieur, que ce trois-mats m'appartient en propre et que je ne le céderai ni pour or ni pour argent à...

Il n'eût pas le temps de terminer. Sur un signe de Noire-Fontaine, ses hommes d'armes avaient terrassé et ligoté le marin. En quelques minutes, les autres matelots, surpris en plein sommeil, subissaient le même sort et partageaient côte à côte le lit plutôt rude et grossier du fond-de-cale. On garda le capitaine sur le pont.

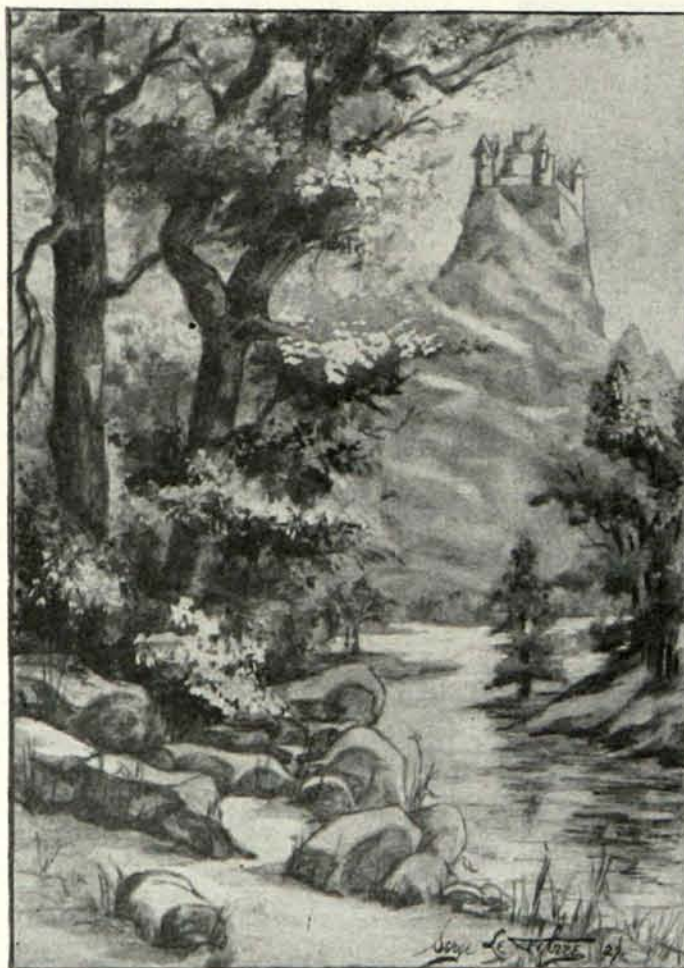
— De La Salle, dit Noire-Fontaine, sarcastique, vous êtes le plus chanceux des capitaines du royaume de France. Bientôt, vous aurez l'honneur d'héberger, sur votre nef, l'Impératrice et le Régent de l'empire d'Amérique, en personnes, et je sais que Sa Majesté et Monseigneur vous sauront gré et sauront reconnaître dignement votre geste chevaleresque.

— Canaille et lâche, tu me paieras cher tes insultes; et ton impératrice et régent embryonnaires ne perdent rien pour attendre. Ah! Impératrice et Régent d'Amérique, comme si depuis plus de cent ans qu'ils pêchent la morue en Canada, mes ancêtres et les pêcheurs normands et bretons n'avaient pas acquis sur cette terre un droit absolu de propriété. Le roi de France ne peut légitimement céder ces parages qui ne lui appartiennent pas et qui sont de plus habités, depuis des siècles, par de nombreuses tribus Peaux-Rouges. Et d'ailleurs, je sais fort bien que notre noble roi, n'a pu les céder à de vils manants comme vous et les vôtres.

— Holà, jeune homme, ne médisez pas contre vos maîtres et seigneurs, car il se pourrait fort que malgré toute la magnanimité de Sa Majesté et de Monseigneur, ils se voient forcés de sévir; et il me plairait désagréablement de voir votre digne et si aimable personne se balancer, mollement, au bout d'une corde, à la plus haute verge de votre brigantin.

— Ohé, du bateau...

Des cris, des éclats de rire, des jurons sonores, le tout accompagné du bruit sourd des barques qui accostent, interrompirent les paroles sarcastiques de Noire-Fontaine.



Le château-fort se dressait sur un cap de granit.

certain nobles de France qui, pour la plupart, se destinaient au commerce, et devaient être versés dans toutes les sciences qui ont quelques rapports avec la navigation. Comme le commerce avait contribué à la prospérité générale des armateurs et de leurs employés, il devait se trouver dans chaque famille un citoyen qui servit sa patrie en suivant cette carrière. Dès l'âge de douze ans, sur les blanches caravelles de son père, il courait les mers ensoleillées du Levant, échangeait la morue sur les côtes de Terre-Neuve, frayait avec les Peaux-Rouges du Saguenay, et gagnait l'admiration de tous, par son endurance, son agilité et sa froide résolution en face des tempêtes déchainées. Plus tard, il avait couru sus aux Espagnols et aux Portugais, sur les navires d'Ango, le puissant armateur, et aujourd'hui, exploitait, pour son compte, le commerce de la fourrure et de la morue, du Canada.

Descendant des compagnons de Rollon, aux yeux de velours noirs, pénétrant comme une lame d'acier, lorsqu'en colère, aux traits fins et brunis par le hâle, avec un mince duvet ombrageant sa lèvre supérieure, doué d'une souplesse de jeune chat, d'une force peu commune, d'un sang-froid à toute épreuve, pas fier du tout, intéressé au sort de ses hommes, Jehan de La Salle, avait pris d'assaut le cœur de ces marins, à l'âme fruste, grognons et susceptibles, bons garçons au fond, grands

L'échelle de cordes fût tendue de nouveau.

Une dizaine de femmes et quelques hommes, montèrent en désordre sur le pont. Habités de crimes ou femmes de vie, le rire faux et cruel, les lèvres sensuelles, la figure marquée au coin de la honte et de la luxure, les yeux effrontés de ribauds ou effrayants de bandits, ils inspièrent tous l'impulsif dégoût que l'on éprouve en face de l'immoralité bestiale.

Le coup de main de Noire-Fontaine avait réussi.

Il y avait plus d'un an, déjà, que le sieur de Roberval avait obtenu sa charte du roi de France, et Cartier était parti depuis plus de six mois. Durant cet intervalle, les folles dépenses du seigneur et son mauvais crédit, avaient fait traîner en longueur les préparatifs de l'expédition. Personne ne voulait lui vendre des navires ou les apprivoiser, sans toucher, séance tenante, le prix de la marchandise. Pour ajouter encore à cet état critique, François Ier se plaignait amèrement de ce que de Roberval n'avait pas encore quitté la terre de France.

Il fallait donc agir sans retard, à moins de soulever la colère du roi et d'entraîner ainsi le retrait de la charte. Au prix d'un nombre considérable de parchemins et d'un grand concours de tabellions, le rusé de Noire-Fontaine réussit à obtenir trois navires : le Vallentyne, la Canne et la Marye. Mais ce n'était pas suffisant : le nombre des passagers et le besoin de grandeur et d'apparat de Roberval, exigeaient une autre nef. Elle fut impossible à trouver : les armateurs s'entendirent entre eux pour refuser tout noliement.

Mais ils comptaient sans l'esprit inventif et retors du lieutenant de Roberval. Il apprit que le "Gallion", faisant escale à La Rochelle, devait partir pour les côtes de Terre-Neuve et du Saguenay, le 16 avril, à la pointe du jour.

Alors il proposa à de Roberval de s'en emparer, par la force. Mais le seigneur ne voulut pas entendre parler de spoliation et engagea de Noire-Fontaine à entamer des négociations, pour l'achat ou le louage du navire, ou, encore, pour le transport de son monde, et il lui remit séance tenante 500 livres, comme premières arrhes.

De Noire-Fontaine sembla accepter cette proposition, mais sa convoitise devait lui faire changer de projet, comme on l'a vu plus haut. Il trouva plus profitable de mettre les cinq cents livres dans son gousset, quitte à s'expliquer avec de Roberval.

Et aussitôt il court les bouges et les taudis des faubourgs, ramasse une cinquantaine de forbans, sans foi ni loi, leur fait des promesses magnifiques et les fait consentir à partir pour le Canada : en même temps il rassemble autant de femmes du même calibre, en dépêche une partie, avec une quinzaine de ses brigands, sur les navires déjà prêts, en compagnie des criminels et rats de prison embarqués, puis, avec le reste, qu'il arme jusqu'aux dents, il saute dans des barques attachées aux quais, fait faire force de rames vers le "Gallion", à l'ancre dans la rade, et s'en empare sans coup férir.

Et maintenant, il ne lui reste plus qu'à faire les honneurs de sa prise à Monseigneur de Roberval, lequel sans savoir tout-à-fait comment les choses se sont passées, se doute bien un peu qu'il y a eu quelque accroc à la justice et à la propriété d'autrui, mais, devant les menaces du roi, une seule

chose lui importe, c'est de déguerpir au plus vite. Et d'ailleurs, puisque le "Gallion" devait lui aussi partir le lendemain, sans toucher terre de nouveau, personne ne trouvera son départ étrange et les manœuvres louches de son lieutenant ne pourront transpirer.

La prise du "Gallion" réussie, des signaux avaient été lancés, pour avertir de Roberval du résultat. Alors, le vice-roi écrivit à François Ier pour l'informer qu'il avait complété son armement par l'achat pour le roi du "Gallion" et qu'il partirait le lendemain pour le Canada, à la pointe du jour.

Un quart d'heure après, Marguerite de Magdali-



Les caravelles de Roberval voguèrent vers l'inconnu.

lan à son bras et entouré d'une troupe de gentilhommes, le vice-roi paraissait sur le pont de la caravelle. Vêtu de velours, un long manteau brodé d'or sur les épaules, l'épée en sautoir, portant le chapeau trinqué droit rehaussé d'une plume blanche, la stature imposante et fière, il félicita chaudement Noire-Fontaine.

Marguerite de Magdaillan est ce soir, plus belle que jamais : sa robe de brocart resplendissante, ses mignons petits pieds chaussés d'espadrilles où reluisent les perles, sa longue cape de velours bleu broché d'hermine, ses grands cheveux ondulés, flot-

tants sur ses épaules, tout lui donne l'aspect d'une ravissante souveraine.

Elle est toute émue encore de ce départ précipité, dans la nuit, du mystère qui l'entoure ; son émoi grandit à la vue de Jehan de La Salle, placé à l'écart sur le pont. Sa figure noble et franche, ses yeux de velours sombres teintés de mélancolique fierté, son maintien digne, l'impressionnent d'une façon étrange et douce.

Etroitement surveillé, le capitaine du "Gallion" quoiqu'on l'eût délié, pour recevoir le Régent et l'Impératrice, se trouvait dans l'impossibilité de fuir. Impassable dans l'attente des nouveaux arrivants, ayant mis dans son regard tout ce qu'il pouvait y amonceler de mépris farouche, il était pourtant resté comme figé de surprise à la vue de Marguerite. Sa resplendissante beauté que fait ressortir encore la lueur des torches, sa candeur de vierge, son port de reine, avaient conquis son admiration, porté assaut à son cœur et captivé pour un moment toute sa pensée. Mais, mécontent de lui-même, il la chassa de son esprit, voulant repousser toute sympathie naissante, pour toute personne de la suite de Roberval.

De Noire-Fontaine s'avança vers lui :

— Votre Majesté et Monseigneur, j'ai l'honneur de vous présenter Jehan de La Salle, corsaire de grande renommée et seigneur et maître du "Gallion". Le noble capitaine m'a exprimé en termes chaleureux, tout le plaisir qu'il avait à recevoir et héberger sur son vaisseau de si augustes personnages. Il se recommande à votre bonne volonté et vous prie de le considérer comme le plus humble de vos sujets.

— Sa Majesté l'Impératrice d'Amérique et son Altesse Royale le Régent, répondit ironiquement Roberval, sont tout à fait charmés de l'accueil cordial et très respectueux du sieur de La Salle. Il peut-être assuré que nous n'oublierons pas ses bons et loyaux offices et, comme marque d'estime et récompense, nous le nommons immédiatement chambellan de Sa Majesté l'Impératrice.

Hautain, et dominant ses insulteurs de sa taille élevée, de La Salle garda un silence dédaigneux. Son regard plein de flamme, se posa pourtant encore sur Marguerite ; il suivit avec intensité la silhouette de la jeune fille qui disparut vers sa cabine, à l'arrière ; et son oeil s'adoucit et ses lèvres ébauchèrent un sourire.

Peu à peu, le silence se fit sur la caravelle ; les hommes avaient établi leurs quartiers ici et là ; quelques-uns avaient été renvoyés sur les autres navires de l'expédition. Cuinecourt, Dieulamont, Frète, La Brosse, Francis de Mire, de Royère, Paul d'Auxillon de Senneterre, de l'Epiney, seigneurs de la suite de Roberval, reçurent chacun un grade, dans la formation de la cour de Sa Majesté ; Jehan Alphonse, dit le Saintongeais était nommé pilote général.

Tout était prêt pour le départ : les gens reposaient, pour quelques heures, sur les planches rugueuses du pont et de l'entre-pont ou sur les lits modestes des cabines étroites. La nuit était pesante de solitude, la mer d'un calme de silence berceur.

Deux grands yeux de velours noirs teintés de mélancolie et qui se faisaient doux, très doux pour elle, peuplèrent les rêves de Marguerite.

Le matin du 16 avril 1542, semblables à de grands fantômes blancs, dans le jour indécis, les navires de Roberval voguèrent vers l'inconnu.

LES JOLIES LETTRES

AIMEZ-VOUS à écrire des lettres ?

J'en doute. Savez-vous les écrire ? — Excusez mon impertinente présomption — j'en doute encore, car en prenant la plume, vous êtes d'assez méchante humeur, comme les écoliers qui font un devoir ennuyeux. Mais bon gré, mal gré, nous sommes bien forcées d'écrire... S'il vous plaît quel que jour d'apprendre ce qu'est un joli billet, relisez donc les lettres délicieuses qu'échangeaient entre elles ou avec les philosophes, les belles dames de l'ancien régime. Quelle désinvolture, quelle grâce ! quel don de vie ! Les belles dames sont mortes depuis deux ou trois siècles, mais elles continuent à nous parler, à nous amuser, à nous plaire. Vraiment, elles restent vivantes dans ces pauvres billets jaunés et charmants qui semblent écrits d'hier. Quel était donc leur secret ?

Avait-on plus d'esprit autrefois ? Je crois surtout qu'on le faisait mieux

valoir. Franchement, entre nous, y a-t-il rien de lourd, de fade et de banal comme les lettres que nous envoyons ? Grande feuille de papier, même quand on n'a rien à dire : c'est chic. Grande écriture qui noircira le plus vite possible cette redoutable feuille en attente. Interminables et insipides excuses pour le retard apporté à notre lettre. Détails oiseux et qui n'intéressent personne sur la santé des parents les plus éloignés. Si nous sommes en voyage, descriptions lamentablement romantiques des lieux que nous visitons. — Oh ! les couchers de soleil ! — Phrases toutes faites sur les malheurs des temps et la cherté de la vie. Constatations météorologiques : elles sont d'un grand secours quand l'inspiration se ralentit. Longues, très longues formules de politesse ou d'amitié pour finir ce devoir de style. Voilà donc la lettre faite. Quel soulagement ! On la plie, on la cache, on l'envoie, et le correspon-

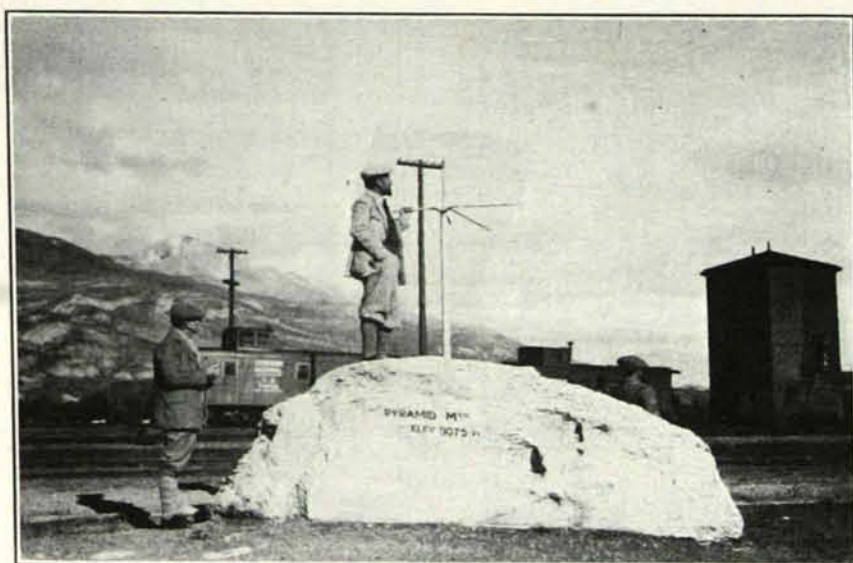
dant ne reçoit rien du tout qu'une poussière de mots, d'idées, de sentiments. Oh ! la vilaine lettre ! Et nous nous vantons d'être bacheliers !

Nos grand-mères étaient bien plus fines ! Elles commençaient tout de suite à narrer, sans le moindre préambule, l'anecdote ou les potins qu'elles se proposaient de conter. Elles y joignaient quelques réflexions personnelles très brèves, par conséquent très justes : méfiez-vous des longs développements, comme des couchers de soleil ! Elles bavardaient encore un peu, laissant à leur plume, comme le dit spirituellement Mme de Sévigné, "la bride sur le cou". Et puis elles ajoutaient : Adieu, ma toute belle. Oh ! les charmants billets, légers, pimpants, qui couraient ainsi en chaise de poste à travers la vieille France ! Leur ton nous trouble encore et leur grâce nous émeut. Mais croyez-vous que nos sages épîtres ennuyeuses comme la

pluie — dont nous parlons tant — amuseront encore dans deux cents ans ? Elles n'amuseront déjà personne, ni celle qui les écrit, ni celui qui les reçoit.

Moi, je crois que pour bien écrire, il faut qu'écrire nous amuse quelque peu. Je crois que pour bien écrire il faut nous libérer de tout ce fatras de mots usés, conventionnels, et nous décider une bonne fois à sourire, à bavarder par plaisir et pour faire plaisir. Alors nos billets d'amour ou d'amitié garderont ce parfum délicieux, pareil au parfum des roses séchées qui s'envole des chères vieilles lettres d'autrefois, et nous fait évoquer les spirituels visages de ces charmantes grand-mères qui aimaient à écrire et qui écrivaient si bien.

Berthe BERNAGE.



Avec les touristes de la Liaison Française

Victor Forbin, journaliste et romancier français qui accompagnait la Liaison Française, admirant le Mont Pyramide à Jasper. Cliché C. N. R.



La messe à bord du convoi du C. N. R. qui transportait les voyageurs de la Liaison Française cet été.

Cliché C. N. R.



Un groupe de voyageurs de la Liaison Française dans le Parc Stanley, Vancouver. Cliché C. N. R.



Lebret, Saskatchewan, où la Liaison s'est arrêtée. Au fond, l'historique lac Qu'Appelle. Cliché C. N. R.

UN SOUVENIR

Par Gaétane de Montreuil

ML est un homme qui fut particulièrement bon pour moi, aux jours de mon enfance et toute ma vie. C'est mon père. Inexorable devant une insolence, il cédait volontiers à toutes mes fantaisies.

Et les fantaisies d'un enfant de trois ou quatre ou cinq ans sont parfois vexatoires aux goûts des autres personnes de la famille. Mais mon père respectait les miens comme des droits acquis.

Mes soeurs jouaient à la poupée, au grand bonheur de ma mère, qui encourageait plus volontiers leurs tendances que mon penchant pour les bêtes, surtout quand elles s'appelaient un lièvre, un lapin que je voulais hospitaliser dans la maison, ou même un cochonnet que je m'obstinais à loger trop près de la cuisine.

Mon père, lui, ne voyait en mon caprice que des gestes de bonté, et répondait invariablement aux objections de toute la parenté : "Puisqu'elle aime les bêtes, laissons la s'exercer à la patience avec ses inoffensifs compagnons de jeu. Cette petite aura peut-être occasion, au cours de sa vie, d'appliquer aux humains une vertu cultivée auprès de ses protégés à quatre pattes".

Il était sage, mon père!

Un jour de printemps, je passais avec lui en face du vieux marché Jacques-Cartier, à Québec, où je l'avais entraîné pour acheter des fleurs.

Mais la marchande, à côté de son étalage odorant, avait installé une cage rustique, dans laquelle dormait paisiblement, sur un peu de paille un tout petit goret, comme je n'en avais jamais vu.

Son petit corps dodu et son groin rose — qui frissonnait encore dans le sommeil, au souvenir des soins maternels dont il était récemment servi — me fascinèrent tellement que j'en oubliai le but de ma course au marché : "Je veux le petit cochon, papa, vite, vite, achète le petit cochon".

Je savais la valeur de mes requêtes auprès de mon père, et comme à l'ordinaire, je ne fus pas déçue.

Quelques minutes plus tard, l'objet de ma convoitise passait de sa cage dans une poche de toile, et la poche frémissante, bruyante, tonitruante et encombrante était déposée dans une voiture, que mon père indulgent avait, d'un signe, fait venir du poste voisin.

Mon nouvel ami m'était trop cher pour le confier à l'insouciance d'un cocher de place. Et ce fut largement accompagnés de ses incessantes clameurs et des émouvantes manifestations de son chagrin et de son mécontentement que nous traversâmes la ville pour nous arrêter à notre porte, sous les regards manifestement scandalisés de ma mère et même des voisins.

Il y eut quelques pourparlers dans la maison. Toute la famille prit part au débat.

Une personne aimée, que je n'ose dénoncer, fit très froidement une proposition sanguinaire qui me glaça d'effroi; mon frère cadet faisait derrière mon dos, des signes équivoques inquiétants; ma tante défendait l'envahissement du jardin et ma soeur déclara sans cérémonie que ce nouveau jouet était peu convenable aux rubans et aux dentelles d'une demoiselle de trois ans. Mais j'eus gain de cause.

Tandis que de quelques bouts de planches et d'une caisse renversée, mon frère construisait en hâte un abri pour mon pensionnaire, mon père me demanda de suggérer un nom approprié pour mon nouvel élu.

Encore toute émue des protestations dont il avait été l'objet, je criai en désignant le cochonnet qui déjà était en train de se consoler avec un bol de lait : Je veux l'appeler Chicane.

Mais mon père protesta : "Non, il vaut mieux l'appeler Patience".

Et pendant deux semaines, Patience bien nourri coula des jours heureux dans un coin du jardin.

Mais ici-bas, tout finit par des larmes, dans la vie des enfants, comme dans celle de leurs aînés.

Un après-midi qu'on m'avait sournoisement envoyée à la promenade, je revins pour trouver l'enclos vide.

On me raconta que Patience avait mystérieusement disparu.

On me consola avec l'espoir de le revoir. Mais malgré mon chagrin, mon pauvre ami ne revint pas.

* * * *

Et je le pleurai encore, discrètement dans mon coeur fidèle, quelques semaines plus tard, lorsque ma mère apporta sur la table un appétissant cochonnet, doré, croustillant, somptueusement couché sur une garniture de verdure et tenant une petite pomme en sa gueule.

L'émoi que je ressentis fut cruellement dramatique pour ceux dont l'appétit était déjà aiguisé par l'apparition du plat tentateur.

Ignorante du destin de Patience, qu'on avait tout bonnement renvoyé à la campagne, je crus le reconnaître en son appareil d'holocauste et je m'obstinaï si tragiquement à vouloir le sauver de la destruction, qu'il fallut l'enlever tout complet et fumant de la table.

Il alla régaler une famille amie du voisinage, qui lui fit honneur, sans scrupule et sans regret.

Et mon père, en imposant silence à l'amertume rancunière du plus gourmet de mes frères, déclara solennellement qu'il ne paraîtrait plus de cochonnet sur la table de famille, aussi longtemps que je garderais le souvenir de Patience.

Et j'y pense encore.

Depuis Quand Êtes-vous Mariés ?

Une causerie sociale avec une personne de dix à vingt ans d'expérience

ENTRE le cinquième et le dixième anniversaire de mariage, aucune année ne se signale d'une manière particulière excepté peut-être la septième, qu'on appelle "les noces de laine". Chaque couple au moins chaque couple heureux célèbre l'anniversaire de son union conjugale et de temps à autre s'évade en un gai dîner ou réunit, en cette occasion, quelques intimes.

Le dixième anniversaire rappelle sans doute la dignité que doit apporter les ans en marquant cette date par l'âge du "ferblanc". Si, en cette fête, on veut recevoir à un dîner, un thé ou une soirée, on égayera la réunion par le refait mat d'objets de ferblanc qui symbolise que la folie des jeunes années est passée. Des assiettes en ferblanc, des bougeoirs, des paniers de fil métallique et autres objets nroulés dans des guirlandes de fougères naturelles et déposés sur des centres en toile brodée ou en dentelle seront à l'honneur, parmi les bonnes choses à la confection desquelles ils servent souvent. Lorsqu'il s'agit d'un dîner, qu'y aurait-il de plus charmant que les cartes des convives soient enroulées de fil de ferblanc ou encore que le nom des convives soit, chacun, inscrit sur un petit morceau de ferblanc facile à graver avec n'importe quel couteau?

Si vous avez encore du gâteau de noces, vous le finirez avec un ornement de ferblanc, lequel sera vide au centre où vous mettrez quelques fleurs dans un peu d'eau et la décoration sera complète.

Pour un dîner ou un déjeuner, les plats devront être de ferblanc. Il est facile de se procurer des gobelets et des assiettes de ferblanc de même que des cuillères, mais ces dernières ne peuvent être employées que pour agiter le thé ou le café. Pour

un déjeuner, on servira le potage dans des gobelets de ferblanc, des croquettes de thon en conserve (on trouvera les recettes pour l'appréter parmi celles du jour d'actions de grâces), des pâtés de poulet et de pois fins mis dans des anneaux de ferblanc, des salades servies sur des rondelles de ferblanc, des gelées de fantaisie décorées de crème fouettée et servies dans des petits moules de même métal, des bonbons dans des bonbonnières en fil de ferblanc. Ces indications en suggéreront d'autres par elles-mêmes.

UNE BONNE épouse est le meilleur don du ciel à un homme; son ange et le ministre d'innombrables bienfaits; son modèle de toutes les vertus; son écrin de bijoux; sa voix est, pour lui, la plus suave musique; son sourire, le plus beau jour; son baiser, le gardien de son innocence; son ingéniosité, l'assurance du bien-être; son économie, le plus sûr placement; ses lèvres, son fidèle conseiller et ses prières, l'avocat le plus habile pour obtenir les bénédictions divines.

Le menu d'un dîner sera, naturellement, plus substantiel et la maîtresse de maison n'oubliera pas les fantaisies qui, cependant, ne seront pas servies pour remplacer les mets de résistance. On remplacera les pâtés de poulet par un rôti et des légumes assortis, suivi de salades, de desserts, de fruits, de noix et de café en faisant les changements requis par le service de ce repas.

La douzième année s'achève sous les heu-

ses auspices de la soie et de la fine toile; le quinzième anniversaire est celui des noces de cristal et le vingtième, celui de la porcelaine. On trouvera en cela matière à décorer magnifiquement les tables.

Au sujet des cadeaux, il faudra mentionner sur les invitations à la réception, qu'on ne doit pas apporter de cadeaux, autrement les invités seront supposés apporter un souvenir.

Si on peut se procurer une grosse boule de cristal, cela fera un centre de table idéal. Les miroirs aussi produiront un effet agréable. Pour la célébration du vingtième anniversaire, on pourra jouer sur les mots et les choses orientales (Chinoise) pourront compléter la porcelaine (China). Des éventails chinois et autres bibelots, des porte-cartes à dessins orientaux donnent du relief à la table où dominera, naturellement, un beau morceau de porcelaine. On confectionnera, facilement, un centre de table d'après les indications suivantes : Faites un dessous de vignes courantes ou de fougères ou de n'importe quel petit feuillage vert; introduisez un petit parasol de papier chinois dans une grosse pomme ou une pomme de terre que vous fixerez sous le feuillage, de manière à ce qu'il reste ouvert et tienne bien droit. Sous son ombrage, placez deux ou trois petites poupées chinoises que vous vous procurerez à peu de frais au magasin de jouets. Si vous en avez plusieurs, attachez à chacune un ruban vert qui rejoindra l'assiette de chaque convive. Si vous brûlez des bâtons parfumés, cela ajoutera à l'intimité de l'atmosphère. Et l'on peut amplifier le caractère de cette fête en se servant de vaisselle à dessins chinois, de dessous et de serviettes en papier crêpé.

ÉTUDES

Maintenir son idéal

Par A. BRENON



L'idéal dans la vie morale.

C'est la plénitude, dans l'accomplissement de tous les devoirs et dans le respect de tous les droits, dans la direction des intentions et dans la droiture de la volonté, dans la grandeur ou la pureté des sentiments, dans la délicatesse des procédés, dans la noblesse des désirs et des pensées. L'idéal, c'est l'ascension vers les cimes, c'est la perfection dans la vie. On pourrait dire que l'idéal dans la vie consiste à faire de sa vie un objet d'idéal, en le modelant au patron de la perfection qu'on entrevoit, ou qu'on rêve aux heures les meilleures, ordonnée, calme, enthousiaste, mais équilibrée, souriante, belle, jusque dans "le privé".

L'idéal dans les arts.

L'idée exprimée par ce mot est celle d'un modèle parfait, d'un type de beauté, qu'il a entrevu ou créé dans son esprit et que l'artiste imite, en cherchant à l'égaliser sans y parvenir.

C'est ainsi que Cicéron nous montre Phydias, copiant un modèle intérieur, pour faire la Minerve ou son Jupiter olympien.

S'appuyant sur la théorie de la reminiscence, Platon prétendait que l'esprit trouvait l'idéal, en s'élevant graduellement et par abstraction, jusqu'aux idées pures, modèles parfaits, types éternels qui résident en Dieu.

Nous pensons que l'idéal est la création de notre esprit, qui choisit dans les objets de même nature, les parties les plus belles, afin d'en forger un tout, qui devient le modèle idéal. Dans les deux cas, l'idéal n'est qu'une idée, à laquelle on cherche à donner une réalité.

On définit l'art : "la représentation de l'idéal".

Il est évident que l'idéal se différencie d'après les spécialités d'art. Quand on parle d'art, on entend généralement les Beaux-Arts, qui se divisent d'ordinaire en deux grandes catégories : ceux du dessin, l'architecture, la sculpture, la peinture, et ceux du son : la littérature, la musique, plus spécialement la poésie.

Autre est l'idéal, dans l'architecture, qui dans la façon de travailler les masses inorganiques de la matière, doit tenir compte des lois du nombre et de la quantité, en même temps que de la destination de l'édifice et s'inspirer des besoins et des aspirations du temps : l'utilité devant se combiner avec la beauté.

Autre l'idéal dans la sculpture, plus indépendante des lois géométriques, plus affranchie de l'utilité matérielle, qui n'a le plus souvent pour objet que d'exprimer le Beau. Elle joint à la pureté des lignes le sentiment de la vie.

Autre l'idéal dans la peinture, qui possède des moyens plus nombreux et plus parfaits d'expression, ajoutant à la forme les couleurs et reproduisant non seulement les scènes variées de la nature, mais les scènes de la vie morale avec les sentiments profonds de l'âme humaine.

L'idéal, dans ces spécialités, semble s'élever par degrés.

La musique marque un degré nouveau. Ce qu'elle exprime à l'aide du son, c'est-à-dire à l'aide du phénomène sensible qui se rapproche le plus de la nature spirituelle, c'est l'âme elle-même, avec ce qu'elle a de plus intime : les sentiments.

La poésie couronne tous les arts, son mode d'expression, la parole, symbole de la pensée, la rend capable d'exprimer à l'imagination et à l'esprit tous les objets du monde matériel et du monde spirituel, jusqu'aux impressions les plus fugitives de l'âme.

La perfection du détail, l'harmonie de l'ensemble, la pureté de la forme, le sentiment de la vie, la fraîcheur du coloris, l'écho puissant, ou lointain, d'accords émouvants qui viennent d'un monde supérieur au nôtre, les belles paroles qui rendent, ou précisent les impressions ressenties aux heures d'émotion, tout cela constitue comme le fond idéal des représentations de l'art.

Vivre son idéal ?

Lorsque l'homme a choisi l'idéal qui s'accorde avec la conception réelle de la vie, il lui reste la noble tâche de le poursuivre sans cesse et de s'efforcer de le réaliser.

On a discuté longtemps et on discute encore parmi les philosophes, pour savoir si l'idée est seulement une lumière qui éclaire, ou si elle est en même temps une force qui attire et entraîne.

Si nous avions à prendre parti dans le débat, nous nous déclarerions résolument en faveur de l'idée-force. Le rayon du soleil fait plus et mieux qu'éclairer, il fait germer la vie.

Des faits innumérables militent en faveur de l'attraction de l'idée. Que le cinéma, et qu'une presse corruptrice offrent au cerveau impression-

nable de la jeunesse, l'idée de folles aventures, de la débauche ou du crime, l'idée ne tarde pas à devenir une excitation mauvaise. Si la criminalité de l'enfance et de la jeunesse s'accroît dans des proportions inquiétantes, la presse et le cinéma corrompeur en sont pour une grande part, responsables. Chez certains impulsifs, c'est presque une même chose de penser et d'agir : ils suivent l'idée dès qu'elle se présente. Nous trouvons également là une explication suffisante de l'influence de certains orateurs populaires : ils usent et abusent des grands mots de liberté, solidarité, progrès : ces mots éveillent naturellement des idées, qui correspondent aux instincts profonds des masses populaires qui les entraînent. L'application de ces idées pourra être fausse et dangereuse, elles n'en garderont pas moins toute leur attraction et toute leur force, auprès des masses impulsives et irréflechies. Aussi bien que l'argent, mieux peut-être, l'idée mène le monde.

Un idéal, c'est aussi une idée, un type de perfection entrevu, ou rêvé. Ce n'est pas seulement une lumière qui guide, c'est une force qui pousse à l'action, c'est une raison d'agir. Un idéal, c'est l'idée-force la plus active de toutes, parce qu'il répond à une des tendances les plus fondamentales de notre nature : le besoin de développement et de progrès. Il agit à la façon d'un levain et à certaines heures, il met notre être en fermentation. Source d'énergie, inspirateur d'enthousiasme, il enflamme notre désir, nous excite au travail et à la lutte.

Prenons pour exemple l'idéal littéraire : nous verrons que d'efforts il exige et rend possibles. Les grands écrivains ont été presque tous des travailleurs acharnés. Pascal a refait jusqu'à treize fois une de ses "Provinciales". La Fontaine a remanié plus souvent encore, telle et telle de ses fables, si bien que dans le texte définitif, il ne reste que quelques mots de la rédaction première. Jean-Jacques Rousseau déclare, qu'avant de lui donner une forme satisfaisante, il a tourné et retourné toute une nuit, l'une de ses périodes.

L'exemple des saints nous apprend que la poursuite de l'idéal de la vie morale exige et rend possibles, des efforts beaucoup plus considérables encore. Formant l'élite de l'humanité, les saints sont de grands artistes, qui ont travaillé sur la matière vivante. Envisageant la vie présente en fonction de l'éternité, ils n'ont reculé devant aucun sacrifice, retranchant les aspérités de leur nature, taillant dans le vif, d'une main aussi experte que résolue, se condamnant à un perpétuel effort sur eux-mêmes, pour modeler leur vie sur le patron de l'idéal entrevu, trop heureux quand à force de constance, ils étaient parvenus à en reproduire quelques traits.

Plus l'idéal est élevé, plus son appel se fait puissant. Et comme la corde d'un arc, nos forces doivent se tendre selon la distance du but visé.

On rencontre parfois sur le chemin, parmi ceux qu'on a dénommés, non sans une amère ironie "les gens bien pensants" des hommes, qui portent précieusement dans quelque coin reculé de leur âme, d'admirables programmes de vie vertueuse, programmes savamment construits, amoureusement désirés même, mais qui ne les réalisent jamais, qui même ne commencent jamais de les réaliser. C'est à eux peut-être, que pensait W. James, quand il a écrit : "Le rêveur sentimental et sans énergie, qui passe sa vie dans le flux et le reflux d'un océan d'émotions, sans jamais aboutir à une action concrète et virile, est bien le caractère le plus méprisable qui soit." (Précis de psychologie p. 189). La vie vertueuse ne saurait être une pure spéculation. Elle a pour terme l'action effective, qui s'affirme sans répit et sans trêve, en face des instincts pervers, des passions revêches et des obstacles, que le mal suscite de toute part. L'unique moyen de conserver toujours son idéal et

d'en tirer tout son bienfait, est du reste de le vivre véritablement : l'esprit toujours tendu vers la vérité, la volonté toujours appliquée au devoir, la conscience en perpétuel éveil vis-à-vis du bien. Il faut convenir par ailleurs, que l'étape qui va de l'idéal le plus impérieusement séducteur, à l'action elle-même, abonde en périls. Mais, quand l'homme est animé d'une indomptable et persévérante volonté, quand surtout il a la sagesse de s'appuyer sur le recours supérieur de la grâce de Dieu, il ne tarde pas de voir s'affirmer le triomphe définitif de son idéal.

Alimenter son idéal ?

Ce n'est pas assez de défendre son idéal contre les forces destructives de l'oubli et de la lassitude, des passions mauvaises et des exemples contraires, il faut encore l'alimenter sans cesse. On peut dire de l'idéal, ce que le poète a dit de l'âme : "L'âme est un feu qu'il faut nourrir, Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente."

Cette belle formule exprime une des lois fondamentales de la vie morale et chrétienne : la nécessité du progrès continu.

Toute notre vie est sujette à l'action érosive du temps. Et le seul moyen de la maintenir à son niveau, est de chercher à l'accroître. Cela est vrai de notre vie corporelle, de notre vie intellectuelle et plus encore, de notre vie morale.

Cuvier, Cl. Bernard, Flourens, et d'autres grands physiologistes, ont établi le fait suivant, que personne ne conteste plus : "La matière, qui compose les corps vivants, est dans un perpétuel changement. Aujourd'hui, il ne reste plus rien de notre corps d'il y a quelque temps ; bientôt, il ne restera plus rien de notre corps d'aujourd'hui." Moleschott prétend que trente jours suffisent à donner au corps humain, une composition nouvelle. Quoiqu'il en soit des hypothèses sur la durée de cette transformation, le fait lui-même ne saurait être nié : l'homme est une réalité, une forme, à travers laquelle, passe incessamment un courant de matière.

Le corps adulte semble demeurer identique à lui-même, mais c'est à la façon d'un édifice, dont on enlèverait toutes les pierres, pour y substituer des matériaux semblables. Notre substance matérielle s'écoule donc sans interruption et le corps de l'homme a besoin d'être alimenté, pour que se renouvellent et soient remplacées les cellules qui composent son organisme, lesquelles naissent, se développent et périssent chaque jour.

Il en est ainsi de notre vie intellectuelle. Ce que nous voyons, ce que nous apprenons, est enregistré dans notre mémoire. Mais dans les mémoires les plus fidèles et les plus tenaces, les souvenirs finissent avec le temps, par se brouiller, se fondre et même s'effacer complètement. Si nous voulons les avoir comme sous la main, nous sommes obligés de les rafraîchir sans cesse. Faute de quoi, nous sommes menacés de les voir tomber dans l'oubli. Pour ne pas oublier, il faut réapprendre sans discontinuer. On a justement comparé la mémoire à un vase fêlé, où il faut verser sans arrêt, si l'on ne veut pas qu'il se vide.

Notre vie morale est soumise à la règle commune. Dans la lutte quotidienne, pour le devoir et la vertu, nos forces se fatiguent et s'épuisent. Nous perdons de vue les motifs élevés, qui inspirent nos actions. D'où nécessité de réparer les pertes, de refaire ses forces et d'alimenter la flamme de l'idéal.

D'autre part, nous ne réalisons jamais qu'une partie de notre idéal. Il y a toujours un écart très sensible, entre la théorie et la pratique, entre nos projets de vie parfaite et nos actes. Je ne sais qui a dit ces paroles, qui restent toujours vraies : "Il faut que nos idées soient dix fois supérieures à notre conduite, pour que notre conduite soit simplement honnête. Il faut vouloir énormément le bien, pour éviter un peu de mal. Aucune force en ce monde, n'est sujette à un déchet plus énorme que l'idée, qui doit descendre dans la vie quotidienne. C'est pourquoi il est nécessaire d'être héroïque dans ses pensées pour être tout au plus acceptable dans ses actions." Il est donc sage d'imiter ces tireurs, dont l'arme porte bas, et qui visent au-dessus du but pour l'atteindre. Quoiqu'en dise un autre poète, il faut nourrir "de longs espoirs et de vastes pensées." Quand nous ne les réalisons pas pleinement, ce serait déjà beaucoup de nous être élevés, au moins par le désir, au-dessus du médiocre et du terre-à-terre.

Certains moralistes ont pensé, que pour donner à toutes ses puissances, leur plein développement, l'homme devrait chercher à se surpasser lui-même. Montaigne disait déjà : "O la vile chose et abjecte, que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité." Plus près de nous, un philosophe d'Outre-Rhin, Nietzsche, prétend qu'en vertu de la

LES GRANDS SECRETS

Les grands secrets qu'on scelle en son coeur malheureux
Dans l'intime de l'être amoncellent leurs peines.
Le Temps, rôdeur muet bientôt fait le coeur vieux.
Mais ces stoïques maux ont des douleurs anciennes.

Les chers secrets qu'on aime et qui nous font jaloux,
Les secrets que l'on nie à ceux qui les devinent
Et qui rendent farouche et qu'on craint à genoux
Elèvent dans nos coeurs des tristesses divines.

En marbre inégaux se dressent nos malheurs
Et pour commémorer nos âmes désolées
Le sombre Souvenir d'un burin de douleur
Retrace le passé sur les blancs mausolées.

Jovette-Alice BERNIER

loi de l'évolution, l'espèce humaine donnera naissance à une race supérieure de "surhommes", qui serait à l'homme, ce que l'homme est au singe. Rêve chimérique! Car, l'homme ne saurait ajouter une coudée à sa taille, ni à plus forte raison, sortir de sa nature.

Au lieu de nous évertuer à devenir des surhommes, il nous suffit d'être des hommes bons, ou meilleurs.

La note juste nous est donnée par l'Evangile : "Soyez parfaits, comme le Père céleste est parfait." Cette parole, qui entendue dans son sens véritable, nous recommande non point d'aspirer à la science et à la puissance de Dieu, — ce qui est impossible, — mais d'être parfaits en tant qu'hommes, comme Dieu est parfait en tant que Dieu, nous offre tout à la fois un idéal raisonnable, élevé et pratique. Cet idéal restera toujours assez éloigné de nous, pour stimuler notre ardeur et notre zèle. La perfection humaine appelle le développement harmonieux de toutes nos facultés. Elle réclame la vigueur du corps, la pénétration de l'intelligence, l'étendue du savoir et l'énergie de la volonté. Et cette oeuvre difficile demande une constance infatigable, si longue qu'elle ne s'achève jamais. Les grands esprits se sont toujours crus inférieurs à leur idéal. Les saints se sont traités de néant corrompu, et de rebut de l'humanité.

Parvenus à des sommets, qui semblent inaccessibles à notre faiblesse, ils voyaient le champ de la perfection s'étendre indéfiniment devant eux et comparent ce qu'ils avaient fait, à ce qui leur restait à faire, ils jugeaient leurs vertus misérables et méprisables. Puisqu'on ne saurait assigner de limites au développement de nos facultés spirituelles, quels que soient les progrès réalisés, de nouveaux progrès restent toujours possibles. L'idéal, qui semble fuir en même temps qu'il nous attire, à l'infini pour reculer. Mais moins décevant que les mirages du désert, il récompense notre zèle à le poursuivre, par un enrichissement continu de notre vie morale.

Les yeux sans cesse fixés sur le véritable terme de notre destinée, la volonté inlassablement appliquée à notre devoir, poursuivons notre pèlerinage terrestre, accompagnés par le souvenir et les exemples des héros et des saints. C'est encore le meilleur moyen de vivre en beauté et en joie.

AGIR

Il existe un camée antique, qui représente une charrue, traînée par deux fourmis et menée par un papillon. On devine aisément l'intention de l'artiste, qui l'a conçu et exécuté. Les fourmis sont vulgaires et bornées, mais elles sont aussi économes et laborieuses. Elles sont l'emblème de l'activité intense et persévérante. Le papillon a des ailes pour s'envoler vers l'azur, mais il ne peut se plier au travail et à la discipline. Il est l'emblème de la fantaisie ailée. Fourmi et papillon se complètent l'un l'autre; pour faire oeuvre utile, ils doivent agir de concert. C'est ainsi que dans la vie, il faut unir la contemplation et l'action, l'enthousiasme et l'esprit pratique. A notre époque d'activité fiévreuse, on a une tendance à considérer ces qualités comme incompatibles. Les contraintes du labeur quotidien sont tellement pressantes, tellement absorbante cette agitation du dehors, qui pousse à l'action intensive, qu'elles semblent interdire toute pensée calme et réfléchie. Peut-être, est-ce pour cela que nous agissons si mal et qu'au lieu d'une action méthodique et durable, nous n'arrivons à produire bien souvent, qu'une vaine agitation.

Notre âme est assez grande, pour se tenir en même temps aux deux pôles opposés de la vie. Elle peut considérer l'idéal, sans perdre de vue le réel, caresser de vastes desseins, tout en mettant en oeuvre les meilleurs moyens de les réaliser.

La loi de toute vie est de se renouveler, de se répandre et de se communiquer au dehors. L'homme étant de tous les êtres organisés, celui qui possède la vie au degré le plus élevé, c'est chez lui, que la loi générale se manifeste avec la plus grande intensité. Agir, c'est sa fonction propre : non seulement parce que recevant de ses semblables, il est tenu de leur donner à son tour, mais surtout, parce que sa nature d'être intelligent et doué de volonté exige qu'il déploie une énergie particulière, dont l'exercice est à la fois la raison d'être de son existence et la condition de son développement. Agir, travailler, c'est faire oeuvre d'homme, et c'est l'unique voie qui permet à l'homme d'arriver à sa fin suprême.

L'universalité de la loi du travail n'implique pas pour tous les hommes, d'être astreints à une même forme d'action. L'idée si répandue, que le travail matériel seul doit compter, est un détestable sophisme, qui sert de prétexte à certaines gens, pour semer des ferments de haine et d'envie au sein de la société. Ouvriers manuels, ouvriers de la pensée et de l'art, sont des travailleurs et quand ils font oeuvre bonne, ou utile, ils sont dignes de respect. Mais quelque soit la forme de l'action, plusieurs conditions sont nécessaires, pour qu'elle obtienne sa pleine valeur.

"Quand vous travaillez pour vous-même, dit Bourdaloue, comme vous êtes petits quoique vous

fassiez, tout est petit. Mais, quand vous vous intéressez pour Dieu, tout ce que vous faites, a je ne sais quoi de divin." Comparez à ce point de vue, la vie d'un frère trappiste, par exemple, et celle d'un ouvrier agricole. Tous deux ont à peu près les mêmes occupations : bêcher la terre, tailler, soigner les bestiaux. Cependant quelle différence entre eux! Le valet de ferme, s'il n'a pas l'esprit chrétien, ne songe qu'à gagner un salaire pour ses besoins, pour ceux de sa famille, ou pour ses plaisirs. Le religieux travaille et souffre pour obéir à la volonté de Dieu, à l'exemple de l'ouvrier divin, pour racheter le monde. L'un n'est qu'un mercenaire; l'autre est un apôtre et un sauveur. L'un s'en va les yeux fixés à la terre, comme les boeufs qu'il conduit; l'autre regarde plus haut et plus loin, pareil à ce moine, qu'un tableau célèbre représente, appuyant de toutes ses forces sur les mancherons de sa charrue, tandis que ses yeux contemplent les splendeurs du ciel. Cette orientation de l'action vers une fin spirituelle et divine, lui donne toute sa valeur : elle la spiritualise, sous l'inspiration de la foi.

Par ailleurs, elle aide puissamment à lui conférer ses deux caractères essentiels : la probité et la dignité. La probité, qui consiste à se soustraire à la loi du moindre effort et à apporter à son travail tout le temps et tous les soins qu'il réclame. La dignité, qui résulte de la conscience que l'on a, de la cause, du but véritable du travail et fait que toutes les attitudes et les façons d'agir commandent le respect. L'action, ainsi comprise, n'est pas une série d'occupations quelconques, elle devient l'exercice normal de la vertu.

L'homme doit évidemment porter la plus grande part de son activité vers sa profession, déterminée par la place qu'il occupe et par le travail régulier auquel il s'applique. Tout en subordonnant les choses temporelles, aux choses de l'éternité, il ne doit pas se résoudre à être médiocre dans son état. Au lieu de traîner aux derniers rangs, il lui faut viser franchement aux premiers, travailler à devenir plus fort dans sa profession, mieux armé pour la défendre et la perfectionner. Mais à la profession ne doit pas se borner toute son activité. Il ne saurait négliger aucun des éléments de sa riche nature : il continuera donc de cultiver son esprit, par quelque étude capable de l'élever, son coeur et sa volonté par quelques pratiques de zèle, capables de les améliorer, en les arrachant à l'égoïsme. Appartenant à une famille, il cherchera ce qu'il pourra faire pour les siens, pour leur rendre la vie moins pénible et plus douce, pour faire régner une intimité plus profonde, l'harmonie et le bonheur au foyer. Unité dans cette force collective, qui s'appelle une patrie, il réglera son action de telle sorte, que le bien public passe avant celui d'un parti, l'intérêt moral avant l'intérêt matériel, la loi de Dieu et de la conscience avant les lois humaines. En dehors de là, s'il y a une influence à exercer, une cause juste à défendre, une injustice à réparer, ou à venger, il ne cédera sa place à personne.

Remplissant toujours son devoir, il ne craindra pas même de réclamer son droit et d'en user. C'est ainsi que faisait Saint Paul devant les tribu-

naux, en se réclamant de son titre de citoyen romain.

A LA RECHERCHE DU BONHEUR

Quelqu'un demandait un jour, à l'enfant d'une roulotte, qui mendiait : "Où vas-tu?" — "A la recherche du bonheur", répondit l'enfant. Cette réponse donnée d'une voix flûtée, lui avait sans doute été apprise pour attraper les curieux, mais elle ne manquait ni de justesse, ni d'esprit. Ce que ses parents cherchaient sur les grands chemins, ce que nous cherchons tous, sur les routes diverses de la vie, c'est le bonheur. Malheureusement, beaucoup s'usent dans la recherche du bonheur, sans le trouver jamais! Soit qu'ils le cherchent là où il n'est pas, soit qu'ils passent à ses côtés, sans le saisir ou sans le reconnaître.

Un vieux proverbe dit, "que tous les chemins mènent à Rome". Hélas tous les chemins ne mènent pas au bonheur. Il convient de les choisir avec soin.

D'aucuns le croient vêtu de pourpre et d'or et courent vers ce qui brille : tels les petits papillons qui le soir venu, volent à la lumière, fascinés et insoucients du danger. Pendant qu'ils se laissent distraire par tous les airs de fête, le bonheur passe parfois à leurs côtés, modestement vêtu, humblement paré, sans qu'ils le reconnaissent, ni ne songent à l'inviter dans leur demeure.

Après avoir joui d'une immense fortune, d'une gloire incomparable et s'être rassasié de toutes les voluptés, un prince de l'antiquité, Salomon, s'écriait : "Vanité des vanités, tout n'est que vanité." Le bonheur habite parfois le palais des grands, plus souvent la demeure des humbles, mais il reste toujours le compagnon de ceux qui accomplissent leur devoir et mettent par dessus tout, la paix de leur conscience et la loi de Dieu. Hâtons-nous du reste de le dire, nos bonheurs présents ne sont que des bonheurs relatifs et imparfaits : le bonheur absolu n'est pas de ce monde. La science et le progrès, si belles que soient leurs découvertes, que nous admirons autant que quiconque, ne sauraient reconstruire le paradis terrestre, abolir le travail et la souffrance, ni surtout supprimer le terme redoutable, qui vient finir nos rêves.

Pleurer et souffrir, c'est la condition de la nature humaine, déchue de l'état d'innocence et rachetée par la croix. Dès le berceau, nous en faisons l'expérience. Sans doute, ce ne sont pas des larmes amères, celles dont un poète a dit :

"Pleurs d'enfant, délicieuse pluie
Qu'un souffle amène et qu'un baiser essuie
Si doucement qu'il n'en reste plus rien;
Pleurs d'autrefois que buvait un sourire,
Qu'avec regret vous nous faites redire;
Ah! le bon temps où nous pleurions si bien."

Mais, il en est d'autres qui ne sèchent pas aussi vite. Larmes des deuils cruels, faisant de notre vie comme une solitude, de notre coeur une cité morte, où ne vivent plus que des souvenirs; larmes de la lutte, qu'il nous faut soutenir sans cesse pour l'accomplissement du devoir, du devoir professionnel, du devoir domestique, du devoir moral, du devoir social; larmes, qui naissent des désirs supra-sensibles de joie, de justice, de paix, d'amour et de bonheur parfaits, désirs que rien ne peut assouvir ici-bas et qui mettent dans notre vie la nostalgie de quelque Eden perdu et la sensation d'un exil, loin de ce que nous aimons. Au bout des aspirations de notre coeur, Dieu l'auteur de notre nature, s'est lui-même placé, comme le Souverain bien. Et c'est pour nous en faire souvenir, qu'il a mis dans les amours et les bonheurs d'ici-bas, des limites si étroites. Lorsqu'il en touche le fonds, l'homme éprouve le besoin de se porter plus haut et plus loin vers Dieu. Le sage aurait tort de demander à la vie, plus qu'elle ne peut donner. Quant au chrétien, s'il doit s'attendre, comme tout autre à la souffrance et à l'épreuve, il a dans sa foi, l'espérance qui fortifie et console : les douces étoiles du ciel ne cessent de briller, pour éclairer la route qui le conduit par un chemin, semé de ronces et d'épines, au seuil du bonheur éternel.

L'idéal dans la vie.

Le paganisme se contentait de la médiocrité dorée : le christianisme appelle la sublimité. Comme le voyageur de Longfellow, le chrétien peut prendre pour devise : "Excelsior", toujours plus haut. Cet idéal supérieur et surnaturel ne s'oppose point à ce que, celui qui s'y attache, ait de hautes visées dans les choses temporelles; l'homme ne doit jamais consentir à être médiocre dans la profession qu'il a embrassée, mais il commande que les choses du temps soient subordonnées aux choses éternelles. Dépassant la vie présente, il montre dans la vie de l'au-delà, une nouvelle terre promise, vers laquelle il faut marcher sans cesse, l'esprit dans la lumière de la vérité, le coeur dans l'amour du bien et du devoir. La route qui y conduit n'est point déserte : à la suite des martyrs et des saints de tous les pays et de tous les siècles, les hommes les meilleurs par l'intelligence et la vertu, continuent d'y marcher.



LE FOYER

LA CAUSERIE DE TANTE



Par
TANTE ARLETTE

Quelle est votre saison préférée?

POUR moi c'est l'automne qui charme le plus, les jours sont encore beaux à cette époque de l'année, la température douce et combien la nature est belle! Admirez les tonalités douces et variées d'un bois à l'automne. Autrefois j'allais souvent en vacances dans un charmant pays des bords de la Loire, tout près d'Angers. C'est je crois de là que date mon amour pour l'automne. En face de mes fenêtres s'étalaient les îles que formaient les pays voisins. Quelle richesse et quelle délicatesse de tons! Tous les jours il me semblait découvrir quelque beauté ignorée la veille. Je restais souvent dans l'île jusqu'à la nuit tombante et rien ne me semblait plus beau que les feuilles d'or soulevées par le vent qui semblait emporter en même temps tous mes songes d'enfant.

Et cependant l'automne m'attriste toujours un peu, car il est le précurseur de l'hiver, ce vilain hiver pluvieux et froid. Mais toute saison a ses roses; avec l'hiver je vois arriver les longues veillées près d'un bon feu, la bonne et saine lecture d'un beau livre. Ce sont aussi de belles heures que ces journées passées au nid douillet près de l'aimée; que de bavardages et de projets pour le printemps que l'on voit tout proche... le printemps avec toute la joie qu'évoque son seul nom... le soleil revenu et les arbres en fleurs.

Il y a peut-être ici le sujet d'une petite enquête. Allons, quelle saison choisissez-vous et pourquoi?

L'ESPRIT de Clémenceau. — Georges Pierredon raconte dans "La France", New-York, les "bons mots et les bons mets" de Clémenceau. Le suivant est caractéristique du tombeur de ministères :

C'était du temps où M. Clémenceau était président du Conseil.

Il venait de tirer un faisan, quand passe au-dessus de la forêt un vol d'oiseaux. M. Clémenceau se tourne vers la garde et lui demande : "Qu'est-ce que c'est que ces bêtes-là?"

"Ce sont des étourneaux, monsieur le président".

M. Clémenceau suit des yeux le nuage mouvant de ces centaines d'oiseaux qui fuient vers le couchant et murmure : "Oh! la belle majorité."

UNE CRISE de papier sous Tibère. — Sainte-Beuve, dont le plus grand plaisir était de fureter chez les anciens, a recueilli dans Plinie cette mention d'une crise romaine de papier :

"Il y eut, sous le règne de Tibère, une disette de papier, au point qu'il fallut nommer des sénateurs pour en régler la distribution; autrement, les relations de la vie auraient été troublées."

"Oh! que voilà donc une disette qui nous viendrait bien à propos! ajoutait le critique en citant ce passage. Mais de telles choses n'arrivaient que sous Tibère, poursuivait-il avec ironie, et nous n'avons plus à espérer de ces bonheurs-là, aujourd'hui!"

Les temps sont bien changés!

AUTOMNE

*Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache du vallon.*

HUGO.

LES belles feuilles d'or, les feuilles diaprées des vignes, des jardins, des parterres, des forêts, elles vont toutes mourir, les belles feuilles. Le vent rôde et les cherche, les emportant une à une, jusqu'au jour où, déparés, dénudés, désolés, nos bosquets d'ombre où se jouait la lumière ne soient plus que des squelettes implorants, aux bras horriblement tordus. Elles tombent les feuilles langoureuses comme les rêves qui nous échappent. Pâlissant d'abord comme nos vains espoirs, elles se flétrissent, se dessèchent pour se livrer sans vie.

Et nous sommes tristes, de cette mélancolie qui pleure quelque part dans la nature décadente. Mais cette mélancolie est belle entre toutes; cette tristesse a des charmes uniquement doux. Quand par les soirs émus la lune émusse le rayon dans la pénombre, éclairant la silhouette svelte des bouleaux blancs et nus près des sapins noirs et lourds, il est une poésie qui nous étreint, sympathique et caressante, une poésie que l'on préfère à la satiété des décors effervescents de chaleur, de parfums et de vie; une poésie que l'on aspire comme un besoin de rêve, de méditation... de réalité aussi.

Il est des panoramas, des ruines que les apothéoses neuves et fraîches n'ont pas surpassés; il est des langueurs mourantes, des tons imprécis et décolorés plus chauds que les couleurs éblouissantes. A l'âme qui les sait surprendre, il est des beautés extasiées que les apogées estivales ne peuvent atteindre, de douces amertumes, de consolantes larmes plus désirables que le rire, joyeusement égrené des soirs d'août.

Il est un silence plus éloquent et plus troublant que les orchestres divins des bosquets de mai. Las, il est une désillusion qui sourit encore avec plus de chastes voluptés que les séductions prometteuses des mois fleuris...

Dans ces inspirations, dans cette poésie, elles tombent, les belles feuilles d'or, les feuilles diaprées des vignes, des jardins, des parterres, des forêts... Elles vont toutes mourir, les belles feuilles!

TANTE ARLETTE

LA POESIE

L est une chose sur terre qui transforme le cœur humain en un vaste sanctuaire de beauté, de richesse, de splendeur; qui apporte à l'âme une joie si profonde qu'elle lui fait mal. Il est une chose ici-bas qui change notre exil en un paradis; qui attire sur nous un chaud rayon de bonheur. Il est une chose qui grandit l'homme, le place au-dessus du vulgaire, l'élève tout près de l'Etre : c'est la poésie.

Quand en nous vibre la lyre poétique, ce n'est plus l'homme qui parle, c'est Dieu. Ce n'est plus avec les yeux du corps que l'on voit, mais avec les yeux d'une âme remplie de grandes pensées; ce ne sont pas les impressions charnelles que la plume traduit sur la blanche feuille mais les impressions d'un cœur frappé par la sublime beauté de l'œuvre divine. Nous ne sommes plus sur cette terre, notre esprit, bien haut, dans les sphères éthé-

rées, nous entraîne et nous élève. O Dieu! combien vous fûtes bon, lorsque pour parer la triste vie, vous nous donniez la poésie.

S'il fallait que toujours nous voyions la nature, les péripéties de la vie avec l'oeil de la réalité, combien dénudé de toute beauté serait notre séjour ici-bas. C'est pour cela que Dieu, dans sa générosité, permit à l'homme de voir au-delà de la chose même, au-delà du réel et dans chaque cœur, il mit un peu de poésie.

Quand les yeux du poète se posent sur la fleur des champs, ce n'est pas la flexible tige, la fragile corolle qu'il voit mais la puissance, la majestueuse beauté de la main qui les fit. Son regard ne se borne pas au spectacle naturel, il voit plus loin : les délicates nuances du pétale de soie sont pour lui quelques reflets échappés des cieux. La nature avec ses éléments; le ciel d'azur avec ses nuages d'argent; l'océan aux flots changeants; l'immensité; tout, pour le poète, crie le suprême pouvoir du Créateur.

Nouveaux villageois

A H! aujourd'hui, dans mon village, qui donc boirait de la piquette? Qui donc mangerait du pain noir? On est devenu plus exigeant : on aime ses aises, on se donne du bon temps et du bien-être. Dans la même ferme, toute proche de chez moi, la cour reste silencieuse, c'est-à-dire, en tenant compte de l'horaire actuel, une bonne heure plus tard qu'autrefois, et je sais plus d'un rustiques logis où la porte et les fenêtres ne s'ouvrent pas avant huit heures. Personne ne fait plus son pain : il y a un boulanger chez qui chacun se fournit en beau pain bien blanc, bien doré, bien croustillant. Deux ou trois fois par semaine passe la camionnette du boucher ou du charcutier qui s'en vient pleine et s'en retourne vide. N'essayez pas d'acheter un poulet ou un pigeon, une oie, un canard ou un lapin, à ceux qui les élèvent : ils vous répondraient : "Nous ne les vendons pas : nous les mangeons". Il reste bien à droite ou à gauche quelques vieilles gens qui sont très pauvres et que secourt le maire ou le curé; ils sont en petit nombre, et, à part ceux-là, tout le monde a de l'argent plein sa poche. Les plus riches ont des autos : les garçons de ferme ont des motocyclettes ou des side-cars dans lesquels la bergère s'assied auprès d'eux. Quant aux toilettes, vous les connaissez si vous êtes allés à Deauville. Nos gars portent le complet veston; nos jeunes filles — jadis, on eût dit ici : "nos drouillères" — ont les cheveux coupés, le collier de perles fausses, la jupe courte, le chapeau cloche et des souliers Louis XV qui, à vrai dire, semblent les gêner un peu.

Qui se souvient des antiques veillées qui, à la lueur d'une chandelle, rassemblaient jeunes et vieux, et où tournaient les fuseaux, tandis qu'un ancien contait des histoires?

J'ai une bonne vieille cousine, extrêmement bien pensante, très ancien régime, et encore mal consolée de la mort de Louis XIV. Ces nouvelles mœurs villageoises la scandalisent, l'épouvantent, et quand je lui en parle, elle me répond en soupirant que la fin du monde approche.

André LEBRETON.

Petite Poste

Une jeune fille de 20 ans désirerait correspondre distinguée de 22 à 28 ans.

Gaëlla des Prés,

PRINCEVILLE.

Co. Matane.

D'ailleurs, la poésie comme la prière, n'est-elle pas une élévation de l'âme vers Dieu?

ECLIPSE.

Le 3 août.



3969
Including Embroidery
Design

3984
Including Embroidery
Design

Frock 3934
Appliqué 12978

4033 — Manteau. Ce petit manteau est à revers ou se ferme au col. Les poches sont diagonales. Taille 2 à 6 ans.

3969 — Robe, contenant le dessin-broderie. Robe droite et d'une simplicité charmante. Taille 2 à 6 ans.

3984 — Robe, contenant le dessin-broderie. Le devant et le dos sont froncés à un empiècement. La robe est sans manches. Taille 2 à 6 ans.

3234 — Robe avec appliqué No. 12978. Le devant et le dos sont froncés aux manches raglan. Taille 2 à 6 ans.

3855 — Robe, contenant le dessin-smocking. La robe est froncée sous le col. Taille 2 à 6 ans.

3803 — Robe, contenant le dessin-broderie. Cette robe est froncée en avant et en arrière. Taille 2 à 6 ans.

4066 — Habit. Petit habit charmant et nouveau. La culotte est droite; la blouse est à manches courtes. Taille 1 à 5 ans.

3874 — Robe, contenant le dessin-smocking. Col, réversible; le devant de la robe est garni d'une bande. Taille 2 à 6 ans.

4021 — Robe, contenant le dessin-broderie. Long corsage réuni à une jupe très courte; petit col rond. Taille 2 à 6 ans.

4071 — Robe. Les plis et les manches sont à remarquer sur ce petit modèle de robe d'enfant. Les plis sont cousus sur l'épaule. Taille 2 à 6 ans.

4033 — Taille 4 ans demande 1 1/4 verge de kasha de 54 pouces de large et 1 1/2 verge de doublure de 36 pouces de large.

3969 — Taille 4 ans demande 2 1/4 verges de dimiti de 36 pouces de large.

3984 — Taille 4 ans demande 2 1/2 verges de gingham de 32 pouces de large.

3934 — Taille 4 ans demande 1 1/4 verge de gingham uni de 32 pouces et 3/4 de gingham blanc de 32 pouces de large.

3855 — Taille 4 ans demande 2 1/4 verges de voile de large et 1 1/2 verge de garniture.

3803 — Taille 4 ans demande 1 1/4 verge de crêpe de chine de 39 pouces de large et 4 verges de garniture.

4066 — Taille 4 ans demande 1 1/4 verge de gingham à carreaux et 1/2 verge de gingham uni pour la blouse.

4071 — Taille 4 ans demande 1 1/4 verge d'imprimé de 32 pouces de large; 1/2 verge de tissu uni et 7 verges de bordure.

3874 — Taille 4 ans demande 2 1/4 de gingham de 32 pouces de large.

4021 — Taille 4 ans demande 2 1/4 verges de chambray de 32 pouces de large et 1 1/4 verge de chambray de teinte différente.

4021
Including Embroidery
Design



3874

Including Smocking
Design

Paris dit

Que la nouvelle saison ramène la vieille élégance qui autrefois dominait la mode. Voilà pourquoi les velours et les soies brochées deviennent le cachet du suprême chic. La velvete et le velours ciselé s'emploieront pour les costumes de sports. Le satin noir est par lui-même de premier ordre et a sa place dominante pour la robe d'après-midi, du soir aussi bien que pour la robe de sport. Les coloris dominants sont gris acier, bleu marine, palissandre et corsaire. Le noir et le blanc et noir reste toujours le favori.



Hat 4053
Frock 3976
Paris—Patou

Hat 4053
Frock 4072
Paris—Boivin

3976 — Robe, Manteau, Chapeau—4053 — Cette robe-manteau se compose d'un gilet et d'une jupe. Le chapeau est drapé et festonné. Mesure de tête, 20 à 24. La robe-manteau, mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est d'environ 1 1/2 verge.

4072 — Robe. 4053 — Chapeau. Cette robe de rue se porte également pour les sports. Le chapeau est artistiquement drapé. Mesure de tête, 20 à 24. Robe. Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 1/2 verge.

4043 — Robe. La ligne diagonale est à remarquer sur cette robe tailleur. Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 1/2 verge.

3976 — Taille 36 demande 1 1/2 verge de tissu écossais de 54 pouces de large et 1 1/2 verge de drap, 54 pouces; 3/4 verge de soutache.

4053 — Mesure de tête 22 demande 1/4 verge de feutre de 36 pouces de large.

4013 — Taille 36 demande 3 1/2 verges de crepella et 5 1/2 de bordure.

4013 — Robe. Cette robe est ornée d'une tunique circulaire plagonale sur le devant et droite en arrière. Mesure de buste 34 à 42, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 1/2 verge.

3978 — Manteau. 4045 — Robe. Cette robe et ce manteau forment un joli ensemble. Mesure de buste 34 à 44, 14 à 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 1/2 verge.



Coat 3978
Frock 4045
Paris—Worth

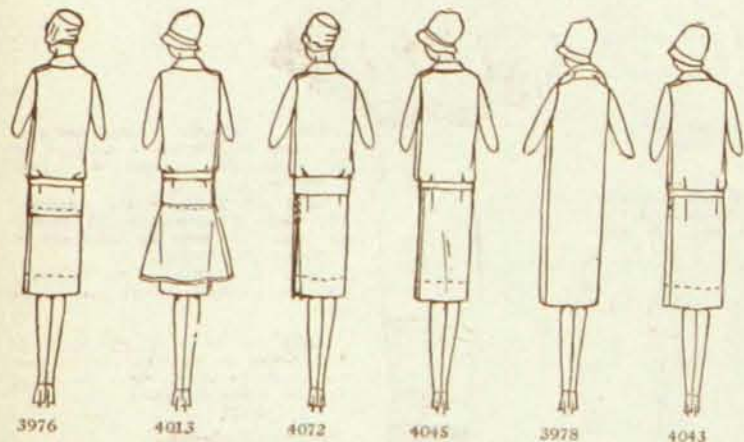
4043
Paris—Chanel

4072 — Taille 36 demande 2 1/2 verge de tissu écossais de 54 pouces de large 3/4 verge de tissu uni, 36 pouces de large et 3 1/2 verges de bordure. Ceinture nouveauté.

4053 — Mesure de tête 22 demande 1/4 verge de feutre et 1 1/2 verge de feutre de teinte différente.

3978-4045 — Taille 36 demande 6 1/2 verges de crêpe faille, 39 pouces de large pour la robe, la doublure du manteau et le col et 3 1/2 verges de faille plus foncée pour le manteau.

4043 — Taille 36 demande 2 1/4 verges de tissu de 54 pouces de large, 1/4 verge de soie de 36 pouces de large et 2 1/4 verges de soutache.



3976 4013 4072 4045 3978 4043

Paris dit

La robe de soie reste la préférée comme robe d'après-midi, malgré la venue des jours froids. La couturière habile choisit naturellement la soie pour ses qualités drapantes. Les côtés mats et lustrés des satins conviennent admirablement pour la saison. Les satins brochés ou métalliques seront beaucoup portés. Les tissus à petits carreaux en soie, seront en vogue pour la robe-tailleur.



4048
Paris—Vionnet



Hat 4053
Frock 4070
Paris—Patou



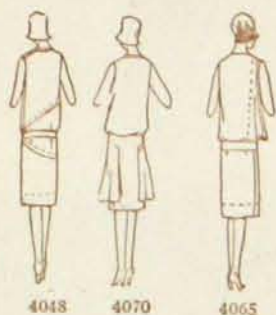
4065
Paris—Drecol



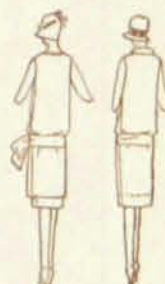
Frock 4049
Bending 12972
Paris—Martial
et Armand



4063
Paris—Molyneux



4048 4070 4065



4049 4063

4048 — Robe. Le problème du chic est heureusement obtenu dans ce modèle de robe par l'emploi de sections géométriques donnant la ligne diagonale. Le devant est orné d'un jabot. Mesure de buste 34, 42, 14 et 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 1/2 verge.

4070 — Robe—4053 — Chapeau. Mesure de buste 34, 44, 14 et 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 1/2 verge. Chapeau—Mesure de tête 22 et 24.

4065 — Le dos de ce gracieux modèle de robe est orné, sur le côté droit, d'une petite cape. Le devant est circulaire, sur le côté gauche. Mesure de buste 34, 42, 14 et 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 2 verges.

4049 — Robe. Tunique froncée sur le devant de la jupe. Le devant du corsage est perlé ainsi que le tour de la jupe. No. 12972. Mesure de buste 34, 44, 14 et 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 1/4 verge.

4063 — La jupe est ornée sur le devant d'un groupe de plis formés en éventail. Le col est flu et tombe gracieusement de l'épaule. Mesure de buste 34, 44, 14 et 18 ans. La largeur du bas de la robe est environ 1 1/4 verge.

4048 — Taille 36 demande 2 1/2 verges de satin crêpe, 36 pouces de large 1/2 verge de crêpe satin de teinte plus claire et 2 1/4 verges de bordure.

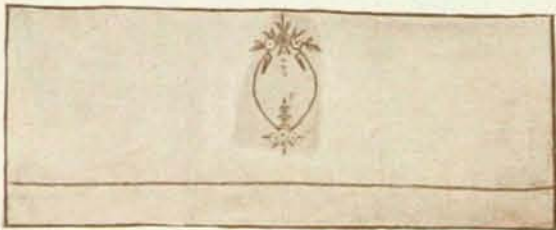
4070 — Taille 36 demande 4 1/2 verges de soie imprimée, 36 pouces de large, 4 1/2 verges de bordure, 1 1/2 verge de ruban, deux tons, 1 1/2 verge de doublure pour le corsage.

4053 — Taille 22 demande 3/4 verge de feutre, 36 pouces de large et 3/4 verge de feutre de teinte différente.

4063 — Taille 36 demande 4 1/2 verges de crêpe satin de 36 pouces de large, 1 verge de crêpe satin de teinte plus foncée, 1 1/4 verge de soie pour le fond de corsage.

4063 — Taille 36 demande 3 1/2 verges de soie imprimée, 36 pouces de large, 1/2 verge de soie de teinte plus foncée, 1 1/4 de soie, 36 pouces de large, pour la doublure.

POUR VOTRE PLUS BELLE TOILE



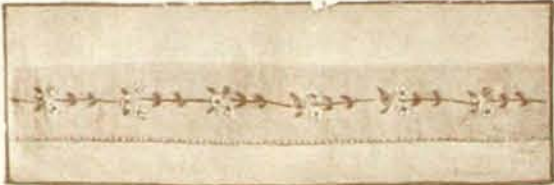
12800

Décalqué 12800, bleu ou jaune, 25 cents, contient un double et revers motif et fleurs.



12800

Voir au bas de la page.



12413



12413

Décalqué 12413, bleu ou jaune, 20 cents, contient un motif-vigne et trois verges d'un dessin de 1/4 pouce de large, 4 motifs de différentes grandeurs, dessin-couronne, 1/4, 1, 1 1/2 et 2 pouces de largeur.



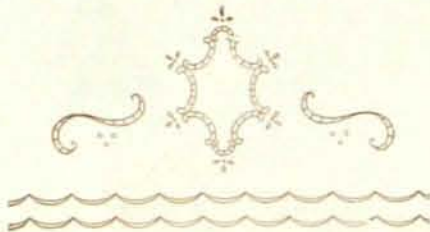
12222

Décalqué 12222, bleu seulement, 25 cents, contient dessin rose-sauvage et papillon, pour un drap et une paire de taies d'oreiller. Initiale 11998, 25 cents.



12222

On brode au point de tige, satin et plumetis. Initiale 11939, 25 cents.



12275

Décalqué 12275 bleu seulement, 15 cents, contient un joli dessin pour serviette de toilette ou une paire de taies d'oreiller de 22 pouces de large. Ces motifs se brodent au point de tige, feston, à l'anglais ou au plumetis. Blanc seulement.

Décalqué 12310, bleu seulement, 20 cents. Contient deux différents dessins pour serviettes de 22 pouces de large. Ils sont arrangés de sorte qu'on y peut broder un initial ou un monogramme dans le centre de chacun de ces motifs.



11910

Décalqué 11910, bleu seulement, 20 cents, contient dessin pour serviette, chemin de table et dessus de toilette.



12255

Décalqué 12255, bleu seulement, 15 cents, contient un dessin pour une paire de taies d'oreiller ou serviettes de 22 pouces de large.



12020

Décalqué 12020, bleu seulement, 15 cents, contient trois décalquables pour serviettes de toilette. Se brode au point satin ou point de tige.

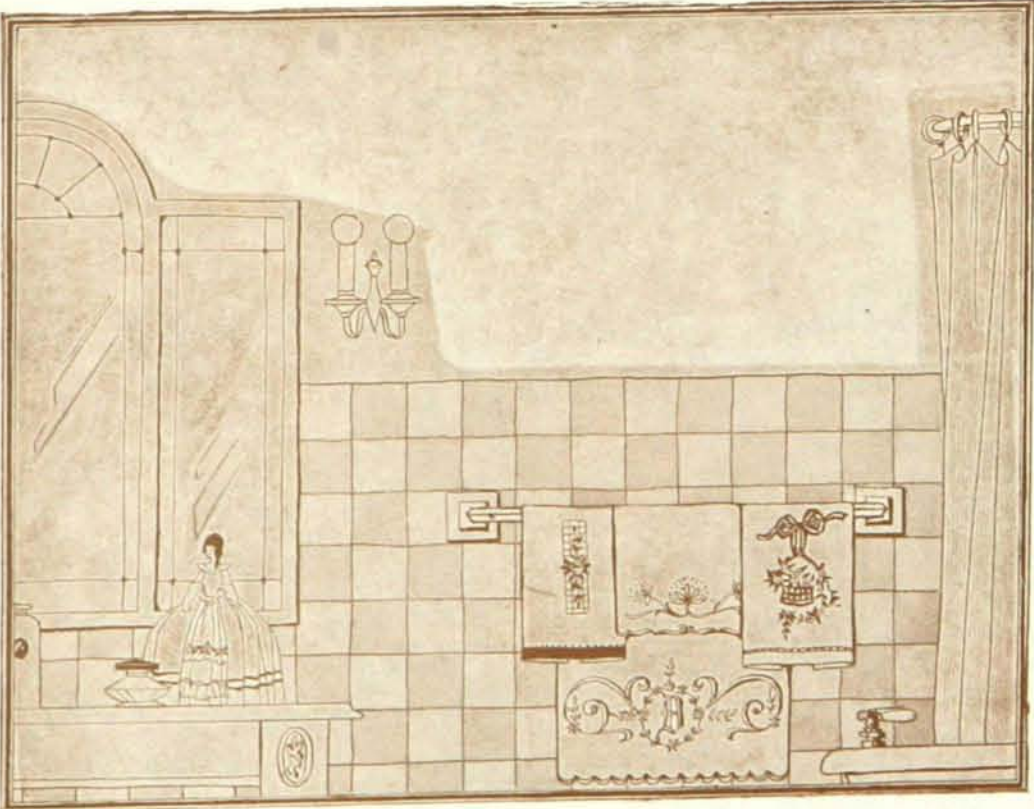


11673

Décalqué 11673, bleu seulement, 20 cents, contient dessin pour deux paires de taies d'oreiller ou serviettes. Se brodent à l'anglaise, feston à point de tige.



Décalqué 13003, bleu seulement, 20 cents, contient deux motifs spécialement dessinés pour garniture de sac de buanderie. Le patron du sac n'est pas fourni. L'original est fait en coton écriu ou mousseline, borné de biais lavende. Les cordons sont de teinte lavende.



"Petit poisson deviendra grand,
pourvu que Dieu lui prête vie."

LA BONNE CUISINE

Par PERRETTE BRIZARD

Le fruits succulents de l'automne

Servent à préparer une variété de mets délicieux

LA fin de l'été rappelle à la cuisinière qu'avec les beaux jours de la saison disparue s'en sont allés les délicieux fruits rouges qui, pendant les mois de juin, juillet et août jouèrent un rôle important dans la préparation des repas de la famille. Mais la saison qui s'en va se remplace par une autre dont les richesses ne sont pas moins abondantes — et nous avons les beaux fruits dorés de l'automne.

Aussi bien faut-il se rappeler qu'à l'instar des fruits d'été, les fruits de l'automne ne sont jamais plus attrayants que servis à l'état naturel. Cependant, l'appétit est si capricieux que pour le satisfaire il faut avoir recours à maintes recettes culinaires dont le principal mérite est d'offrir une constante variété.

On ne manque pas de mets délicieux dont la popularité est due au fait qu'ils ne sont pas autre chose que des fruits frais présentés sous une forme agréable. Nous avons choisi pour les lectrices de "Mon Magazine" quelques recettes typiques qui ne manqueront pas d'en suggérer d'autres à une ménagère dont l'esprit est éveillé. On sait que cette dernière n'est jamais en peine pour trouver quelque chose de nouveau pour les siens.

Ici nous ne faisons souvent qu'indiquer comment un beau fruit naturel peut tout simplement garnir avec avantage un met ordinaire. Dans ce cas le fruit devient partie intégrante du met lui-même. Dans d'autres circonstances, si le fruit est quelque peu cuit il ne doit tout de même l'être que très peu afin de conserver son arôme de fraîcheur.

Gâteau-Pêche

Faites une pâte ordinaire en mettant 2 fois plus de beurre. Faites cuire dans un four vif. Séparez le gâteau en deux parties égales et beurrez les dessus des deux parties. Mettez entre le gâteau un rang de pêches coupées et saupoudrez de sucre blanc. Vous pouvez mettre de la crème fouettée sur le rang de pêches, si vous aimez. Le gâteau peut être rond ou carré. Vous garnirez le dessus du gâteau avec des moitiés de pêches et de la crème fouettée, si possible.

Gâteau-éponge aux pêches

Il n'y a rien de plus délicieux que des petits gâteaux aux pêches. Voici une recette pour un gâteau-éponge :

- 4 oeufs.
- $\frac{3}{4}$ tasse de sucre granulé.
- 5 cuillerées à table de farine de pomme de terre.
- 3 cuillerées $\frac{1}{4}$ tasse de farine.
- 1 cuillerée à thé de poudre à pâtisserie.
- 1 cuillerée à thé d'essence.

Mélez ensemble le jaune des oeufs, $\frac{3}{4}$ tasse de sucre et l'essence jusqu'à ce que le sucre soit dissout. Fouettez le blanc des oeufs bien dur mais pas sec; versez dessus le reste du sucre ($\frac{1}{2}$ tasse) jusqu'à ce qu'il devienne velouté. Mélez ensemble les deux mélanges. Sassez ensemble la farine et la poudre à pâtisserie et ajoutez au mélange. Faites cuire dans une assiette allant au four, non graissée, dans un four à chaleur modérée environ 20 minutes, jusqu'à ce que le gâteau se détache de l'assiette.

Séparez le gâteau et remplissez de pêches coupées et sucrées. Montez le gâteau, lorsque l'autre partie aura été mise en place, sur le dessus de l'autre moitié, puis garnissez de crème fouettée.

Groseilles perlées

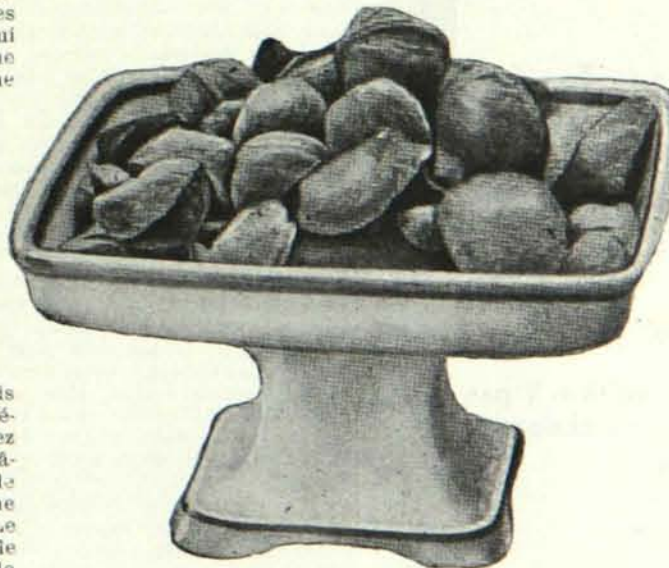
Ayez de belles grappes de groseilles rouges ou blanches, trempez-les dans l'eau puis saupoudrez-les de beaucoup de sucre en poudre. Dressez-les sur des compotiers. Cette manière de glacer des groseilles en fait un dessert charmant et peu coûteux; seulement il n'est pas nécessaire de le préparer trop d'avance parce que le sucre pourrait se fondre.

Tarte-pêche, à la crème

Faites le mélange suivant :

- 3 tasses de farine.
- $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel.
- $\frac{1}{2}$ tasse de graisse
- $\frac{1}{2}$ tasse de beurre.

Enlevez l'eau du beurre; sassez deux fois la farine et le sel, coupez le beurre dans la farine, avec un couteau, ajoutez graduellement l'eau, en délayant toujours avec un couteau. Quand le mélange est bien fait, mais non collant, étendez sur la planche à pâtisser une minute. Couvrez avec un linge et mettez dans une place froide et couvrez de beurre la moitié de la surface de la pâte, pliez en deux sur la partie non beurrée, puis pincez les bouts afin d'empêcher l'air et le beurre de passer; recouvrez le reste du beurre puis repliez de nou-



veau, pincez les bouts de la pâte et remettez au froid environ 5 minutes. Roulez 3 à 7 fois et finalement mettez la pâte à $\frac{1}{8}$ pouce d'épaisseur. Faites cuire dans un four très chaud les premières 5 minutes et diminuez la chaleur petit à petit jusqu'à four modéré.

Crème Bavaroise, aux pêches

Un moule de crème Bavaroise ou de blanc-manger est excellent servi avec des pêches fraîches.

- Pour la crème :
- 2 cuillerées de gélatine.
- $\frac{1}{2}$ tasse d'eau.
- $\frac{1}{2}$ tasse de sucre
- 1 chopine de bonne crème
- 6 pêches mûres.

Faites dissoudre la gélatine dans un peu d'eau, ajoutez dans une casserole le sucre et l'eau, puis les pêches coupées en petits carrés et laissez cuire jusqu'à point d'ébullition, ajoutez la gélatine et faites geler. Quand le mélange commence à épaissir ajoutez-y la crème qui aura été préalablement fouettée très dure. Versez dans un moule et mettez au froid. Au moment de servir renversez le moule dans une assiette plate et garnissez autour du moule avec des moitiés de pêches recouvertes de sucre à fruit et dans le centre de chaque pêche mettez une cuillerée à café de gelée rouge. Si vous aimez vous garnirez de crème fouettée le dessus de cette crème Bavaroise.

Soufflé aux pêches

Les pêches, les pommes et les poires s'emploient pour un soufflé; si on choisit les pommes ou les poires, il faudra premièrement enlever les coeurs et les pelures, puis les faire légèrement

cuire dans un sirop. Passez au tamis assez de fruits pour obtenir une $\frac{1}{2}$ tasse de jus, ajoutez 1 cuillerée à table de beurre et le jaune de 3 oeufs qui auront été préalablement battus jusqu'à ce qu'ils soient durs. Ajoutez 3 cuillerées de sucre, le jus d'un citron et en dernier lieu le blanc des 3 oeufs battus. Remplissez des petits moules et faites cuire dans un four à chaleur modérée. Servez immédiatement.

Pêche fouettée

Si vous aimez les crèmes fouettées vous apprécierez celle-ci qui est très facile à faire :

- 2 tasses de crème.
- 2 cuillerées à thé de sucre.
- 1 douzaine de guimauves.
- 3 pêches.

Coupez les pêches et les guimauves en petits morceaux carrés. Mélangez le sucre dans la crème et ajoutez les fruits et les guimauves. Servez dans des verres à patte.

Pouding aux pêches.

On peut employer encore des pêches, des poires ou des pommes.

- $\frac{1}{2}$ tasse de beurre.
- 1 tasse de sucre
- 2 oeufs.
- $\frac{1}{2}$ tasse de lait.
- $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de pâte à pâtisserie.

Mélangez le beurre et le sucre. Ajoutez les oeufs, le blanc et le jaune ayant été battus séparément. Sassez la farine et la poudre ensemble et ajoutez le lait peu à peu. Coupez les fruits en tranches et mettez dans le fond d'un plat allant au four, si vous employez des pêches, saupoudrez-les de sucre et de quelques gouttes de jus de citron. Si vous employez des poires ou des pommes, saupoudrez-les de muscade.

Recouvrez les fruits avec le mélange préparé et faites cuire dans un four à chaleur modérée.

Salade macédoine de fruits

La salade macédoine de fruits est préparée comme des fraises et des framboises. Pour la préparer, vous prenez un compotier, dans le milieu duquel vous mettez une certaine quantité de fraises seules ou mêlées avec des framboises, pour en faire un petit monticule; vous les sucrez avec du sucre en poudre, ensuite vous formez au-dessus une couche de tranches d'oranges, puis une seconde couronne de pommes; viennent ensuite les pêches, les poires, et au sommet un bouquet de fraises et de framboises. Saupoudrez cette ornementation de sucre fin et parfumez avec l'essence que vous aimez le mieux.

La macédoine de fruits ainsi présentée est un dessert bien accueilli, qui est relativement peu coûteux et facile à faire.

Compote de poires

Prenez des poires pas trop grosses, sucrées et fondantes, pelez-les avec goût, en ayant soin de ne couper les queues qu'à moitié, vous y ajoutez un peu de vin si vous le voulez, et vous parfumez les poires avec de la cannelle ou de la vanille. Mais il est utile de faire remarquer que toutes les espèces de poires sont bonnes pour faire la compote et que leur cuisson est plus ou moins prolongée, selon la nature des poires. Il est utile de rappeler que les fruits en compote ne doivent pas se faire cuire dans des casseroles en fer battu, parce que le fer noircit les fruits.



"Ma mère fait des
beignes épatantes"

LA POUDRE A PATE MAGIQUE

est celle qu'elle emploie toujours"

FABRIQUÉE EN CANADA
NE CONTIENT PAS D'ALUN

La Cie E. W. Gillett Ltée
TORONTO, CANADA

Succursales: VANCOUVER, WINNIPEG, OTTAWA, MONTREAL, QUEBEC



Ne voilà-t-il pas un
beau chapeau ?

Je crois qu'il est plus gentil
que tout. C'est un des plus
nouveaux modèles portés à
New York, et j'ai épargné de
l'argent en l'achetant chez
Hallam's par la poste parce
que les prix y sont plus bas
qu'ailleurs.

Tous mes amis me compli-
mentent sur mes habits et mes
chapeaux depuis que je porte
les vêtements de chez Hallam.

Vous devriez écrire au-
jourd'hui pour le

Hallam's

**FASHION
BOOK**

Il a 56 pages avec près de
300 illustrations montrant les
modèles populaires les plus
nouvelles de Paris, Londres et
New York en fait de

MANTEAUX — ROBES — CHAPEAUX
BONNETERIE — MANTEAUX DE
FOURRURE — TOURS DE COU

Tous offerts à des bas prix qui sont
rendus possibles par cette méthode de
vente directe par la poste à l'ache-
teur.

CE
LIVRE
EST

GRATUIT

Etablie depuis plus d'un tiers
de siècle

Hallam Mail Order Corp., Ltd
466 HALLAM BUILDING, TORONTO

Garçons et Filles **\$2.00** Données Pas de Travail Rien que du plaisir

Vendez simplement 50 séries de nos fameux Cachets St-Nicolas pour la
Noël au prix de 10 cents la série. Quand vous les aurez vendues envoyez-
nous \$3.00 et gardez \$2.00 pour votre prime. Nous vous faisons crédit
jusqu'à Noël. St. Nicholas Co. Dépt. 731MM. Brooklyn, N. Y.

Pickles et plats du jours

LA fabrication des pickles et des
mets épicés est réellement
moins difficile que celle de la
mise en conserve des fruits à
froid et la fabrication des gelées qui
ont occupé la ménagère pendant tous
les mois d'été. Un généreux emploi de
sel et de vinaigre, tous deux excel-
lents pré-ervatifs, seront une aide con-
sidérable dans la solution du grand
problème domestique: celui de faire
des choses qui se conservent.

La meilleure qualité de vinaigre de
cidre est la qualité ordinairement choi-
sie par le fabricant de pickles expéri-
menté. Un vinaigre bon marché et pau-
vre ne fait jamais de bons pickles.
Presque tous les légumes sont trem-
pés dans la saumure. C'est là la 1ère
étape de l'opération; elle a lieu à la
fois pour donner le degré de salinité
nécessaire et pour former un préserva-
tif. La plupart des recettes indiquent
le temps pendant lequel les légumes
doivent rester dans la saumure mais
s'il n'est pas facile de suivre la recet-
te très exactement, il est possible de
s'en dispenser. Si vous laissez les lé-
gumes tremper dans la saumure plus
longtemps; rafraichissez-les donc en-
suite en les jetant dans de l'eau fraî-
che et en renouvelant l'eau plusieurs
fois jusqu'à ce qu'assez de sel ait été
extrait des légumes. Si d'autre part
vous désirez activer cette étape de la
salaision, faites bouillir les légumes
dans la saumure et le résultat sera le
même qu'une longue trempe dans le
liquide. Placez les pickles dans un li-
quide salé très concentré, amenez à
l'ébullition, écumez de trois à cinq
minutes ou jusqu'à ce que les pickles
soient crépés et froids. Finissez par
du vinaigre et des épices comme d'or-
dinaire.

Pour essayer la saumure, plongez-y
un oeuf frais, il devra flotter. S'il va
au fond du liquide, ajoutez suffisam-
ment de sel jusqu'à ce qu'il vienne à
la surface. Il devra toujours y avoir
suffisamment de saumure pour recou-
verture des pickles. L'emploi d'un usten-
sile de second choix, soit un récép-
ient, soit une cuillère pour agiter le
mélange donnerait un goût désagréa-
ble et abîmerait réellement la conser-
ve.

second choix, soit un récipient, soit
une cuillère pour agiter le mélange
donnerait un goût désagréable et abî-
merait réellement la conserve.

Stérilisez bouteilles et bouchons et
scellez-les avec de la paraffine fondue.
Il est très commode d'avoir toute
prête sous la main une conserve de
pickles.

3 quarts de vinaigre,
2 onces de gingembre,
2 grandes cuillérées de muscade,
2 grandes cuillérées de graine de
moutarde,

3 grandes cuillérées de racine de
curcuma,
1/2 grande cuillérée de poivre de ca-
yenne,

2 onces de jeunes oignons ou d'écha-
lottes.
Mélangez les épices et mouillez-les
d'un peu de vinaigre. Faites bouillir
le reste du vinaigre et versez-y les é-
pices et la pulpe d'oignons humides.
Ecumez vingt minutes.

Si, comme tel est très souvent le
cas, ce mélange de pickles est destiné
à être consommé avec des légumes qui
n'ont pas été passés à la saumure a-
joutez huit onces de sel au vinaigre
avant qu'il bouille.

Lorsqu'il y a dans le récipient une
forte quantité de légumes amenez-les
à l'ébullition. Passez-les et placez-les
dans des vases stérilisés que vous rem-
plirez de vinaigre et scellerez suivant
le procédé habituel.

Moutarde en Pickle.

1 gallon de vinaigre; 2 onces de ra-
cine de curcuma; 6 tasses de sucre
brun; 2 onces de poudre de curry; 3

tasses de farine; Haricots; 2 onces de
moutarde; choux-fleurs; cornichons.

Préparez haricots, choux-fleurs, cor-
nichons ou autres combinaisons si
vous le désirez et faites tremper de 24
à 48 heures dans la saumure. Echau-
dez le vinaigre et faites refroidir. Mé-
langez sucre, farine, moutarde, curcu-
ma et poudre de curry. Mélangez
dans le vinaigre et agitez jusqu'à é-
bullition. Faites bouillir pendant 10
minutes et faites refroidir. Retirez les
légumes de la saumure et rincez-les
bien. Plongez-les dans la sauce et em-
plissez les pots en bien tassant.

Chutney aux Pommes.

2 livres de pommes,
6 onces de sucre brun,
2 onces de sel,
4 onces d'oignons coupés,
1/2 once de graines de moutarde.
3 onces de raisins dénoyautés,
1/4 d'once de gingembre moulu.
1/4 de cuillérée à thé de poivre de
cayenne,
4 poivres rouges.

Mettez les pommes dénoyées et
découpées en quarts, les oignons et le
vinaigre dans une terrine en grès ou
en granite et faites cuire jusqu'à ce
que pommes et oignons soient tendres.
Passez à travers un tamis. Faites un
sirop en faisant bouillir le sucre avec
une demi-tasse d'eau puis versez-le
dans les pommes. Mélangez le tout
jusqu'à refroidissement. Mettez-le de
côté, puis, pendant une semaine re-
muez chaque jour le mélange et met-
tez-le ensuite en bouteille.

Pruneaux aux pickles

1 livre de pruneaux; 10 clous de gi-
rofle, 1 cuillérée à thé de cannelle;
1/2 livre de sucre.

Lavez les pruneaux et faites les
tremper dans de l'eau froide. Frottez
la peau de chaque pruneau. Faites
bouillir ensemble la cannelle, les clous
de girofle, le sucre et le vinaigre et re-
couvrez de ce mélange les pruneaux
que vous aurez préalablement séchés.
Laissez reposer toute une nuit, écu-
mez doucement jusqu'à ce que les
peaux des pruneaux soient légèrement
fendues.

Graines de Cresson en pickles

Graines de cresson; Epice; Vina-
gre; Saumure.

Les graines de cresson en pickles
sont les excellents substituts des ca-
pres français. Cueillez les graines de
cresson lorsqu'elles sont encore ver-
tes et recouvrez-les de saumure bouil-
lante. Laissez reposer 24 heures. Ta-
misez, faites bouillir une quantité de
vinaigre suffisante pour recouvrir les
graines avec un peu de mélange d'épi-
ces de toutes sortes attachées dans
une mousseline. Faites refroidir et ver-
sez le vinaigre assaisonné sur les grai-
nes qui ont été placées dans de petites
bouteilles à large encolure. Bouchez et
scellez.

Sucre brun

Epluchez les poires, coupez-les en
quarts en enlevant les pépins. Faites
passer le fruit dans le moulin à vian-
de en employant le couteau le moins
tranchant que vous ayez. Ajoutez le
vinaigre, le sel et les épices qui auront
été attachées dans une mousseline.
Faites cuire jusqu'à ce que les poires
soient tendres; sucrez à votre goût et
faites bouillir quelques minutes de
plus. Mettez en bouteilles.

Sauce aux poires

11 quarts de poires; 1 grande cuil-
lérée de sel; 1 quart de vinaigre; 1/2
tasse d'épices mélangées.

CONSUMMONS DU LAIT

L'aliment le meilleur marché, le plus sûr et le meilleur pour les enfants

Par Hélène Campbell

LAIT SUR

NE jetez pas le lait sur. Le lait ne perd pas sa valeur alimentaire en surissant. C'est une source bon marché et importante de protéine, ce que l'on peut employer pour faire bien des plats délicieux comme le fromage cottage dont une livre contient autant de protéine qu'une livre de viande. Qui n'aime pas les biscuits et les crêpes au lait sur?

BISCUITS AU LAIT SUR

2 t. de farine; 2e c. to. de beurre; 1/2 c. th. de soda; 1/2 c. th. de sel; 1 c. th. de sucre; lait sur pour humecter; (Environ 3/4 de tasse.)

Tamiser les ingrédients secs. Couper le beurre également. Ajouter le lait pour faire une pâte ferme. Rouler et faire cuire dans un four chaud pendant environ quinze minutes.

La pâte doit être manipulée aussi rapidement que possible, et juste assez longtemps pour bien mélanger les ingrédients.

PAIN D'ÉPICES MOU

4 c. to. de beurre; 1/2 t. de sucre; 1 oeuf; 1/2 t. de mélasse; 2 c. th. de cacao; 1/2 t. de lait sur; 1 3/4 t. de farine; 3/4 c. th. de soda; 1 c. th. de gingembre; 1/4 c. th. cannelle; 3/4 c. th. de sel 1 c. th. d'épices mêlées.

Écremer le beurre. Ajouter le sucre, un oeuf battu, de la mélasse et du lait. Tamiser ensemble les ingrédients secs combiner les mélanges. Battre et faire cuire dans un four modéré pendant environ 30 minutes.

CRÊPES AU LAIT SUR

2 1/2 t. de farine; 1/2 c. th. de sel; 2 t. de lait sur; 1 3/4 c. th. de soda; 1 oeuf; 2 c. ta. de beurre fondu.

Mélanger et tamiser les ingrédients secs. Ajouter le lait sur, du beurre fondu et un oeuf bien battu. Battre parfaitement et laisser tomber par cuillerées sur une poêle chaude graissée. Une fois que la pâte est bien gonflée et cuite sur les bords, retourner avec soin et faire cuire de l'autre côté.

Ne retournez jamais une crêpe deux fois, sinon elle serait lourde.

GAUFRES

1/2 t. de lait; 1 t. de lait sur ou lait de beurre; 1 3/4 t. de farine; 2 1/2 c. th. de poudre à pâte; 1/3 c. th. de soda; sel; 1 jaune d'oeuf; 1 blanc d'oeuf; 2 c. ta. de beurre fondu.

Tamiser ensemble la farine, la poudre à pâte, le sel et le soda. Combiner le lait sur et le lait doux. Ajouter le jaune d'oeuf non battu, et les ingrédients secs, tamisés, puis ajouter le beurre fondu et battre parfaitement. Ajouter le blanc d'oeuf battu en neige ferme et faire cuire sur une tôle à gaufre, chaude et graissée. Servir avec du sirop de citron ou du sirop d'érable.

POUDRE DE LAIT

Presque toutes les poudres de lait sont faites avec du lait écrémé mais on a employé aussi dernièrement un peu de lait entier dans leur fabrication. On enlève toute l'eau ou presque toute l'eau et on ne laisse que les solides du lait. La poudre de lait est commode et celle du lait écrémé se garde longtemps en bon état.

Les poudres faites de lait entier ne se conservent pas bien car il est difficile d'empêcher le gras de beurre de rancir. Lorsqu'elles sont employées fraîches on peut les diluer à tel point qu'elles ressemblent presque au lait original.

LAIT CONDENSE

Le lait condensé est du lait entier d'où l'on a évaporé une bonne partie de l'eau et auquel on a ajouté une certaine quantité de sucre. C'est un produit commode, spécialement utile lorsque l'on n'a pas de lait frais. Il n'est pas volumineux, se porte facilement, se conserve fort bien, surtout à cause du surplus de sucre qu'on y a ajouté. Le lait condensé peut s'acheter en boîtes ou bidons de différentes grosseurs et peut être employé après avoir été dilué dans l'eau à peu près de la même manière que le lait entier. Le haut pourcentage de sucre qu'il renferme fait qu'il ne convient pas comme aliment régulier pour les bébés.

LAIT ÉVAPORÉ

Le lait évaporé est du lait entier dont on a enlevé à peu près la moitié de l'eau et auquel on n'a pas ajouté de sucre. Il se garde indéfiniment, tant que la bouteille n'est pas ouverte. Mais dès qu'il est exposé à l'air il doit être traité comme du lait frais.

Si ce sont là les seules formes de lait que l'on donne aux enfants pendant quelque temps, il est important d'ajouter des jus de fruits frais à la nourriture, car ceux-ci contiennent la vitamine C soluble à l'eau, qui est sans doute détruite au cours du procédé d'évaporation de l'eau du lait, dans la fabrication de la poudre de lait, du lait condensé et du lait évaporé.

LAIT POUR LES INVALIDES.

Si la question du régime est très importante pour les personnes en bonne santé, elle l'est encore beaucoup plus pour les malades et les convalescents. La quantité de nourriture, la forme sous laquelle cette nourriture est servie, jouent un très grand rôle dans le rétablissement des forces du patient.

Le lait a une valeur inestimable pour les malades. En général c'est l'aliment principal. On peut toujours ou presque toujours se procurer du lait. Il ne coûte pas cher, il est nourrissant facile à digérer et comme il peut s'apprêter d'un grand nombre de manières, les patients ne s'en fatiguent pas.

Lorsque le médecin ne permet qu'un régime liquide, le lait doit être l'aliment principal, servi en nature ou sous forme de gruau mince, de soupes claires, de lait aux oeufs, de fromage et de crème gelée et de crème à la glace. Ces trois dernières formes plaisent souvent beaucoup à l'appétit capricieux du malade, surtout si c'est un enfant. Le lait de beurre, le koumiss et le lait peptonisé ont souvent dans certains cas une valeur spéciale.

Si le médecin permet un régime plus varié, on peut ajouter d'autres aliments, mais le lait doit toujours occuper la place principale. La guérison de la tuberculose et de beaucoup d'autres maladies est grandement facilitée par l'emploi d'une quantité généreuse de lait riche et pur et d'oeufs.

À l'exception du fromage, le lait et le laitage sont les aliments les plus importants dans le régime d'un invalide, rappelez-vous que la nourriture bien préparée et servie sous une forme attrayante aide beaucoup au rétablissement des forces.

Exigez de votre Épicier
le **CAFÉ SEAL BRAND** FIN MOULU
CHASE & SANBORN

Tout spécialement approprié
pour l'usage du percolateur.

Vous apprécierez sa
force additionnelle
et son économie.



"Le Roi des Cafés"



Ajoute des Merveilles au livre de Recettes

Pour donner à un plat cette succulence qui en fait un mets réussi, employez du Lait St. Charles au lieu du lait en bouteilles. C'est ce lait, riche et crémeux, qui améliore tant votre cuisine. Le Lait St. Charles est doublement riche. Il se compose de lait frais, pur, dont l'eau a été presque entièrement évaporée. D'où sa richesse crémeuse. Essayez-le dans les soupes, les sauces, le pain, les gâteaux et les desserts. Demandez la boîte haute.

GRATIS—Livre de cuisine St. Charles, magnifiquement illustré.

Ecrivez à The Borden Co. Limited • Montreal.

**LAIT
ST. CHARLES**
de Borden.



1327

**Gin Canadien
Melchers
Croix d'or**

LA BOISSON LA PLUS SAINE

(Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.)

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL



DAWES BLACK HORSE



*La plus pure
et la
meilleure*

**PLUS DE 100 ANS D'EXPERIENCE
DANS CHAQUE BOUTEILLE**



L'aveugle et le défiguré

(Suite de la page 12)



—Que veux-tu dire? clama-t-il, je ne comprends rien à ton langage! Explique-toi! Mais non, c'est folie, tu déraisonnes, mon pauvre ami; tu déraisonnes: Angèle heureuse, le deuil, les larmes oubliés? Non ce n'est pas possible, tu le sais bien; c'est faux! c'est faux! mais dis-le donc que c'est faux!

Des larmes dans la voix, affolé, il bredouillait.

Il prit le bras de l'aveugle, l'invitant à se lever, en parlant sans arrêt, comme s'il craignait désormais que Daniel n'ajoutât un seul mot en présence du mutilé:

—Et puis on étouffe ici, c'est insupportable; pourquoi sommes-nous rentrés? retournons dans le jardin.

L'aveugle doucement résista:

—Mais non, mais non, restons ici, nous sommes très bien; qu'avez-vous donc?

Pendant ce bref débat les yeux d'Albert Mussy ayant rencontré le regard aigu, dominateur d'Olivier, on eût dit que ce regard le médusait et, soudain sans volonté, résigné à tout, il retomba plutôt qu'il ne s'assit dans son fauteuil.

Alors, dans cette atmosphère de drame, l'aveugle seul continua de parler posément:

—Qu'avez-vous donc? Vous m'effrayez... Ah! sans doute j'ai eu tort de vous apprendre cela sans préparation. Je vous révèle une chose si imprévue... Certes il y a de quoi vous bouleverser. Mais je ne me trompe pas, au moins, votre émotion est bien joyeuse et si vous vous refusez à me croire c'est parce que cette joie est trop inopinée?

—Mais oui! murmura faiblement le vieillard.

—Notre bonheur ne serait pas parfait s'il ne devait être partagé par vous. Mais ce sera, et ce n'est pas moi qui pourrais en douter, vous ayant vu prendre jadis une si grande part à mon chagrin et souffrir autant que nous-mêmes du malheur de votre fille... Maintenant que le bonheur est venu parmi nous, il y restera, soyez-en sûr. Nous l'avons acquis après de si longues années d'épreuves qu'il est bien notre chose, notre lot légitime. Nous saurons le garder et vous aurez le loisir de vous habituer à lui, mon cher Père!

Et cela était dit gaîment par Daniel qui avait cherché la main d'Albert Mussy.

—Le bonheur est fantasque: on l'a dit bien souvent; il fuit quand nous le recherchons et nous surprend à l'heure où l'on ne l'attend plus. Je m'étais fait à l'idée de n'être jamais auprès d'Angèle qu'un ami, ou plutôt un grand enfant qui se laisse soigner et gâter par une soeur affectueuse, au dévouement infatigable. J'aimais presque le fils d'Olivier comme j'eusse aimé un propre fils. Je m'habituais peu à peu, à sentir Angèle vivre dans le culte du disparu et ce n'était plus qu'à de longs intervalles que j'étais jaloux de la mémoire de ce dernier.

—Un jour, que mes sentiments étaient moins assoupis, j'étais seul dans cette pièce où j'aimais à me recueillir et travailler avant la guerre. Depuis que j'étais aveugle personne n'avait ouvert le tiroir de ce bureau où je savais enfermés de vieux souvenirs. J'étais bien seul. J'eus le désir de remuer ces vestiges du passé que je ne pouvais plus voir. Bizarre et triste et douce évocation. Aux formats des papiers, au contour des menues choses je parvenais à en identifier. Ici des cartes banales d'Angèle toute jeune fille; là c'était un noeud de ruban qu'en visite elle avait perdu; des fleurs fanées dont elle avait respiré le parfum; mille riens analogues auxquels l'amour seul donnait une valeur inestimable et qu'elle avait égarés

sans se douter que, dans l'ombre, une main les recueillerait et les conserverait dévotement...

—Plus loin des cahiers contenant le journal intime qu'autrefois je tenais avec rigueur. Je feuilletais les pages que je ne pouvais plus relire; mais, en les tournant, je me rappelais ce qu'elles contenaient: les premières relations telles choses, et, plus loin, celles-là telles autres, et les souvenirs affluaient en foule à ma mémoire.

—J'entendis quelque bruit. Angèle venait de rentrer d'une visite. Je ramassais précipitamment les choses éparses sur mon bureau et les remis tant bien que mal, dans le tiroir. Pas assez vite, pourtant, car Angèle entra avant que j'eusse terminé. Le soir même, et le lendemain davantage encore, elle insista pour savoir ce qu'étaient ces papiers que j'avais voulu remuer seul. Son insistance m'étonna, tant elle était contraire à sa discrétion coutumière. La chère enfant me dit enfin, avec une tendresse que je ne lui connaissais pas: "Pourquoi ne pas me montrer ces papiers et ces souvenirs... puisqu'il me concernent?"

—Comment le savait-elle? C'est que, sans m'en douter, j'avais laissé sur mon bureau des papiers que j'avais feuilletés et quelques humbles souvenirs; intriguée par mon rangement, Angèle avait regardé ce que par mégarde, je n'avais pas renfermé dans le tiroir, et ce qu'elle avait lu ou vu avait suffi à l'instruire sur mes sentiments de toujours qu'elle eût, sans cela, continué d'ignorer comme j'en avais fait serment.

—Nous étions désormais sur le chemin de l'amour. Pouvais-je repousser sa tendresse que je sentais sincère. Qu'il eût été d'ancienne ou de récente date, pouvais-je refuser son amour vrai? Pour moi, jusqu'alors, elle avait éprouvé une très grande estime, une affection profonde; elle sentait que nous avions de majeures affinités d'esprit. La révélation fortuite de mon amour l'avait éclairée, me dit-elle, sur la nature exacte de ses sentiments à mon égard.

A leurs places respectives, Olivier Caurel et Albert Mussy écoutaient, dans le plus grand silence. Des gestes courts, brefs, un tremblement machinal des mains trahissaient seulement les affres par lesquelles passait le mutilé. Il faisait effort pour se maîtriser. Il voulait demeurer calme pour continuer d'entendre les confidences de Daniel à son beau-père. Pour savoir, il boirait son calice jusqu'à la lie. Et pourtant chaque parole de l'aveugle le déchirait... Il aurait voulu pouvoir crier, clamer sa passion. Il se prenait à haïr Daniel; des idées féroces lui venaient par instants, en coups de sang.

L'ancien notaire, l'esprit égaré, avait peine à suivre le monologue de son gendre. Ses oreilles bourdonnaient, ses tempes battaient. Il ne saisissait que des lambeaux de phrases, mais comme il eût voulu pouvoir en épargner la cruauté au mutilé. Il n'était plus capable d'analyser, mais il sentait toute l'horreur de la situation.

Il fit un effort pour articuler:

—Tant mieux, tant mieux, je suis heureux, très heureux pour toi... mais je t'en supplie, sortons; il fait trop chaud ici...

Et comme, ce disant, il regardait Olivier, celui-ci d'un hochement de tête énergique, lui fit comprendre qu'il ne voulait pas que les deux hommes sortissent.

Mais Daniel répondait:

—Oui, si vous y tenez, allons dans le jardin.

Dehors la pluie s'était mise à tomber, et Daniel ayant entendu des gouttes d'eau marteler la terrasse, dit:

—Mais écoutez; il pleut!

—C'est vrai opina le vieillard, toujours sous le regard d'Olivier; restons...

Après un temps, Daniel Santenay poursuivait.

—Le destin seul a fait les choses, mais je regrette presque de ne pas l'avoir devancé quand j'évalue le bonheur dont mon silence nous a longtemps privés. C'est moins pour moi-même que pour ma chère Angèle que je regrette ces années perdues. Dans notre amour d'ailleurs, c'est toujours son bonheur qui m'importe avant tout; c'est dans la certitude du sien que réside le mien. Qu'Angèle fût heureuse, et heureuse par moi, c'était l'unique vœu, l'ambition trop tôt abandonnée de ma jeunesse. Le bonheur d'Angèle? mais c'est tout mon bonheur!

Tristement, il ajouta:

—Au reste, si je ne considérais que moi-même, ma vie présente ne serait pas tellement enchantée. Au creuset de l'amour consommé, ma jalousie s'est ranimée, et, à sa flamme ardente, mes plus belles joies se ternissent ou se consomment, et mon plaisir prend le goût âcre de la cendre.

Il haussait le ton et s'échauffait:

—Toujours m'obsède la vision de l'homme qu'elle aime, Olivier! Olivier... Son image est ici, derrière mon front, dès que nos lèvres s'unissent. Vraiment, on dirait que le bruit discret des baisers à le don d'éveiller ce fantôme!... Ah! si du moins j'avais la certitude d'être seul à l'évoquer!... Non, toujours je pense qu'Angèle sent son immatérielle présence entre nous, et, dans ma cécité, je la vois le voyant et le mêlant à nos étreintes.

—J'ai parfois la folie de supposer que l'amour que ma pauvre chérie me témoigne est insincère et qu'elle ne cherche dans mes caresses qu'une illusion, — le prolongement du premier don magnifique de son être!...

Olivier, haletant, s'était redressé comme sous un coup de fouet. Il ne se contenait qu'à peine; sur sa bouche laide, il tenait un poing qu'il levait mordre, comme pour empêcher un cri de s'échapper... Car il voulait écouter encore... Ses yeux fous ne quittaient pas les lèvres de l'aveugle, prêts à saisir les mots, sitôt formés.

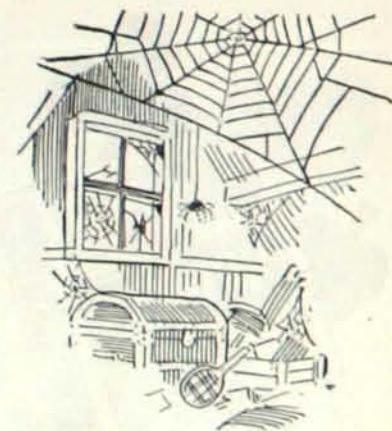
Albert Mussy dont il ne se souciait pas, et qui pressentait une tragédie, regardait avec terreur le mutilé. Il joignait les mains, dans un geste de supplication.

Et la voix de Daniel, calme à présent, mais qui allait peu à peu devenir ardente, troublait seule le silence de l'effroyable scène:

—Mais ce sont des idées folles sans fondements, qui proviennent de mon infirmité. Ne pas voir! Ne pouvoir lire sur un visage aimé l'expression d'un sincère et total abandon. Ne pas voir! C'est bien dans cette infirmité que réside la source de mes divagations maladroites!

—Mais, au fond, je sais, je sens qu'Angèle est parfaitement heureuse et que c'est moi seul qu'elle aime et non l'évocation d'un spectre périmé. Il est des élans qui hurlent la sincérité et identifient, sans conteste possible, l'amour qui les engendre, et je peux affirmer que, pour Angèle, le passé est bien mort et le mort presque oublié. Une vie nouvelle a commencé où la place de ce dernier n'est point marquée. Le temps détruira tout à fait sa mémoire; pour le bonheur de ma femme bien-aimée, c'est à cela que j'emploierai tous mes efforts.

—Je la ferai toute mienne. Nous nous aimerons tant et tant, notre amour (Voir la suite à la page 33)



Les recoins des dents—

sources de danger!

Avez-vous déjà remarqué comme les gâtes et les recoins isolés des maisons s'encombrent graduellement de toutes sortes de saletés? Il en est de même des espaces interdentaires si vous n'avez pas soin de les nettoyer régulièrement.

Des parcelles d'aliments s'y accumulent et constituent des foyers favorables au développement de germes qui provoquent ensuite la carie des dents.

Il n'y a que la Brosse à Dents Pro-phy-lac-tic pour nettoyer convenablement les dents. Elle possède, à son extrémité, une touffe protubérante qui se glisse partout et réussit à déloger tout ce qui peut mettre en danger la sécurité des dents. Sa poignée courbée vous permet d'atteindre les dents du fond et la forme concave des poils s'adapte parfaitement à celle des gencives.

50c

pour

le modèle d'adulte

Petite 40c

Bébé 25c

FABRIQUEE
AU
CANADA

Pro-phy-lac-tic
Brosse à Dents

Toujours vendue dans la boîte jaune.

Pro-phy-lac-tic Brush Co. (Canada)
Limited

201, RUE INSPECTEUR, MONTREAL
Veuillez m'envoyer votre intéressante brochure traitant du soin et de la conservation des dents.

NOM.....

ADRESSE.....



Faciles à lire

Elles empêchent les erreurs embarrassantes et ne fatiguent pas les yeux.

SPORTS
PLAYING CARDS

A Product of
CANADIAN PLAYING CARD
COMPANY, Limited
MONTREAL

Son arôme exquis et sa pureté sans parallèle l'ont fait choisir par les femmes judicieuses depuis plus de 160 ans.

\$2.50

la bouteille

**HILLS &
UNDERWOOD**
London Dry Gin



Lait riche — Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlicks" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.

L'aveugle et le défiguré

(Suite de la page 31)

touchera si bien le fond ultime de la passion humaine qu'à travers le prisme des extases nouvelles elle ne parviendra pas, en fouillant les années révolues, à retrouver la trace d'un baiser qui ne soit pas le mien..."

Alors, Olivier bondit au paroxysme de la colère. Une sorte de folie de destruction le possédait tout entier. Dans ses yeux fixes, une lueur sanglante avait passé. Il se jeta sur l'aveugle et clama, le saisissant des deux mains au collet :

— Ah! taisez-vous! mais taisez-vous donc!... Ah! vous voulez détruire ma mémoire après m'avoir volé mon amour, la femme qui m'attendait, mon enfant? Ah! non, je suis là à présent et l'on va voir si vous n'avez pas trop tôt clamé victoire!

Avec un rire infernal, il enserrait la gorge de Daniel Santenay, et celui-ci, qui s'était brusquement levé, aux premiers mots du mutilé, se débattait faiblement après avoir poussé un cri sourd :

— Olivier?!... Non, ce n'est pas possible, ma raison s'égare!

— Allez! chantez votre bonheur! continuait Olivier, les mâchoires serrées en rétrécissant son êtreinte.

Mais Albert Mussy s'était élancé entre les deux jeunes hommes. Tout son corps tremblait. De ses lèvres sèches s'échappaient des sons inarticulés. Puis il supplia :

— Olivier! va-t'en va-t'en! Ah! quel drame ai-je fait?

Brusquement, tel un homme qui se dégrise, le mutilé se rejeta en arrière. Comme frappé de stupeur, parce qu'une réaction s'opérait en lui après cet excès de violence, il s'éloigna à reculons et s'adossa contre un mur, le regard perdu.

D'une voix rauque, Daniel, dont les dents claquaient et dont les poings serrés étaient agités d'un tremblement nerveux, balbutia :

— Mais c'est un guet-apens!... Olivier? Ah! je suis fou, tout cela est irréal... Ah! je veux le toucher, ce fantôme!...

Et il étendait les bras dans l'espace, cherchant à tâtons, écartant son beau-père qui s'accrochait à lui et disait, la voix chargée de larmes :

— Daniel, calme-toi. Je vais tout t'expliquer. Tu verras que nous ne voulons rien faire contre toi... Hélas! j'ai voulu la paix dans tous les coeurs que j'aime et je n'ai su créer que douleur.

— Mais enfin, coupa l'aveugle avec exaltation, Olivier est vivant, il est là; c'est bien vous, Olivier? D'où venez-vous, d'où sortez-vous pour détruire mon foyer et quel rôle odieux venez-vous jouer ici traîtreusement.

Avec une maîtrise de soi que dans un tel moment on n'aurait pas attendu et qui allait rendre ces paroles, qui frappaient métalliquement, plus dramatiques, Olivier répondit :

— D'où je suis venu et quoi faire, vous allez le savoir. Je satisferai complètement votre légitime curiosité. Mais avant tout, retrouvez ce calme que j'ai moi-même reconquis. Nous venons de vivre tous deux, peut-être, les minutes les plus pénibles de notre existence. Vous, en apprenant ma présence; moi, en vous entendant parler d'Angèle et de votre amour. Ah! si vous souffrez, vous n'êtes pas plus torturé que moi-même, mais nous ne sortirons pas de cette situation sans exemple par la violence.

— Allons donc! interjeta l'aveugle, la violence ne serait-elle pas permise quand vous surgissez ainsi du néant pour dérober mon bonheur et briser celui de ma femme... oui, de ma femme, entendez-vous? La violence ne serait-elle pas permise quand de complicité avec mon beau-père vous vous introduisez sournoisement et surprenez le secret de ma vie intime!... Et dans quel but, mon Dieu? Ah! je suis aveugle et sur cette infirmité, sans

doute, vous n'avez pas craint d'échafauder de beaux projets d'anéantissement de mon ménage. Eh! bien, ce ne sera pas, entendez-vous! Vous ne me prendrez pas Angèle et je défendrai notre bonheur jusqu'à mon dernier souffle!

Mais, épuisé par les émotions brutales qu'il venait d'éprouver, il se laissa choir sur un siège. Ses joues étaient blêmes.

— Calmez-vous, reprit Olivier, croyez-vous donc que je ne doive pas moi-même faire appel à toute ma volonté pour dominer mes sentiments? Croyez-vous donc que la folie du crime ne m'a pas hanté plusieurs fois, en présence de vous qui m'avez pris à jamais — je dis bien à jamais — l'amour qui devait être mon lot incomparable?... Ecoutez-moi, et vous comprendrez pourquoi je suis ici et vous serez, hélas! assuré de la sécurité de votre bonheur...

Daniel, en proie à la plus profonde douleur, écoutait avec attention. Albert Mussy, la tête dans ses mains et des larmes perlant sans cesse à ses paupières, mesurait la profondeur de l'abîme qu'il avait ouvert sous les pas des deux jeunes hommes.

Avec un sang-froid qu'on ne rencontre que chez les êtres qui ont exploré le fond de la souffrance humaine, Olivier fit à l'aveugle le récit de ses aventures. Il lui décela le but véritable de sa visite de ce jour-là et ses projets arrêtés d'éloignement définitif. Puis d'une voix brisée qui témoignait d'une désolation que personne n'eût pu, un instant, supposer feinte, il ajouta :

— Ah! je conçois les sentiments que la soudaine révélation de ma présence, alors que vous me croyez au nombre des morts, a pu faire naître en vous, mais votre douleur ne saurait être égale à la mienne. Vous me savez vivant, ce peut être une hantise, mais vous savez aussi que je me retire volontairement de la vie de ceux que j'aime, et qu'Angèle, si elle se souvient de moi, évoquera la mémoire d'un mort. Sincère, j'avoue que mon amour pour elle est si puissant encore que je maudis aujourd'hui plus que jamais, après vos paroles qui ont porté ma jalousie à son comble, la blessure qui m'a défiguré, et que, si je ne faisais pas horreur, si je pouvais montrer à Angèle le visage qu'elle m'a connu, je vous considérerais comme un ennemi qu'il faut que j'écarte à tout prix de la route de mon bonheur, et nous verrions alors si Angèle demeurerait vôtre, et mon enfant... votre fils.

— Mais poursuivit-il avec accablement, soyez tranquille; je ne veux pas toucher à la paix de votre foyer, — ce foyer qui devait être mien. J'y apporterais sans profit le ravage. Angèle, si elle peut conserver un souvenir attendri à celui qu'elle croit mort, ne saurait en me voyant, recommencer de m'aimer. Mon enfant lui-même ne s'attacherait pas au père dont il ne pourrait supporter la vue sans dégoût.

— Votre bonheur, je vous le laisse. Peut-être, à présent, sera-t-il mêlé de quelque amertume... Quand on souffre, il faut toujours chercher qui souffre plus : vous penserez à moi et vous trouverez magnifique la vie que le destin vous a faite!... Gardez votre bonheur. Qu'Angèle ignore mon existence et vive en paix. Que mon fils soit heureux, moi, je tâcherai à doubler les étapes pour parvenir à la mort.

— J'avais espéré apercevoir une dernière fois Angèle, qui ne m'aurait pas reconnu, et mon enfant : je renonce à cette joie suprême et je vous dis loyalement adieu...

Il avait fait un pas vers la porte, mais Daniel, qui ne l'avait pas inter-

rompu, articula d'un ton las :

— Ah! je voudrais vous croire!... je ne le peux pas. Vous avez tous deux abusé de mon état d'aveugle... Quoi prouve que vous ne le faites pas encore? Je connais votre caractère. Je peux croire véridique le motif que vous m'avez donné de votre visite. Je peux croire que vous n'avez pas l'intention de troubler ma vie, mais il est possible que vous vous disiez défiguré et sujet de répulsion pour réparer le mal que vous m'avez fait, pour me rendre la quiétude, pour apaiser les justes craintes que me cause votre retour. Que vous soyez méconnaissable, hélas! je ne peux pas le voir... Que vous ne repreniez pas Angèle quelque jour, je ne peux en avoir la certitude!...

Albert Mussy intervint :

— Daniel, je jure...

— Vous vous êtes joués de moi, — je ne peux plus vous croire... je ne crois plus... Jamais plus je ne croirai... Je ne retrouverai plus la paix du coeur... Peut-être un soir, quand je croirais mon foyer sûr, l'orage le détruirait-il!...

Et le doute de cet homme était une chose atroce.

Alors, Olivier avec amertume et violence contenues tout ensemble :

— Ah! s'il ne vous faut que la certitude de ma blessure affreuse, de ma laideur, cette certitude, je vais vous la donner; sous mon masque, vous promèneriez vos mains à loisir; vous sentiriez les cordes de mes cicatrices et la place d'os enlevés...

Daniel, comme pour lui-même, murmurait :

— "Est-ce possible?"

Et Olivier, debout devant une grande glace au centre d'un panneau de la pièce, commençait de découvrir son visage...

Albert Mussy, qui n'avait jamais vu ce visage horrible, avait eu un haut-le-corps. Le regard plein d'angoisse, il semblait attendre une vision d'épouvante.

Lentement, Olivier démasquait le bas de sa figure...

A ce moment, on entendit des bruits de pas sur le perron de la façade principale de la villa, puis dans le vestibule. Les échos de la maison vibrèrent au son de jeunes voix.

Les trois hommes avaient tressailli. Olivier avait reconnu le timbre cristallin, inoublié, d'Angèle, mêlé aux rires d'un enfant. Ses mains cessèrent leur ouvrage... elles tremblaient.

Albert Mussy dit tout bas :

— C'est Angèle; partons sans nous montrer.

Sarcastique, Daniel rétorqua :

— Pourquoi?... si Olivier est méconnaissable?...

— C'est juste.

— Restez ici tous deux, ajouta l'aveugle. Je vais auprès de ma femme. Ne bougez pas jusqu'à mon retour, et peut-être, Olivier, serez-vous complètement satisfait et verrez-vous Angèle et votre enfant.

Ce disant, il sortit et, derrière lui, referma la porte.

VI

Questions

Les heures avaient passé sans que les trois hommes s'en rendissent compte, et c'est ainsi qu'Angèle rentra à la maison, à l'heure convenue, eux encore présents.

Daniel Santenay, en accueillant sa femme dans le vestibule, ne lui avait pas fait part de la présence de son père, qu'elle ignorait, n'ayant pas rencontré le père Jean dans le jardin.

Après quelques effusions, parmi les rires du gamin bavard, tout heureux des jouets qu'il rapportait, Angèle était montée au premier étage dans sa chambre. Son mari l'avait suivie.

(Voir la suite à la page 34)

*Justement
ce qu'il
me faut!*

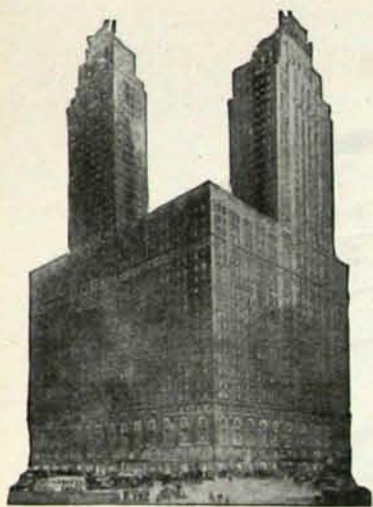
Dow

Old Stock Ale

Mûrie à point



Prime par la Force et par la Qualité



LE NOUVEL HOTEL Morrison DE CHICAGO

Angle Madison et Clark
Le plus haut du monde
Le plus près, en ville, des bureaux, théâtres, magasins et gares de chemins de fer

1,944 Chambres
\$2.50 et plus

toutes donnant sur l'extérieur, chacune avec bain, eau glacée courante, et Servidor, ce qui garantit une solitude absolue. Ménagère pour chaque palier. Service de garage pour tous les clients.

Réservez
par lettre ou télégramme.

Une nouvelle Chevelure Grâce au KOTALKO



"Depuis longtemps je perdais graduellement mes cheveux. Je devins presque complètement chauve n'ayant plus que quelques rares cheveux."

"La petite photographie a été découpée d'un groupe de joueurs de ballon, et un grand nombre de personnes peuvent vous affirmer que c'est bien moi quand j'étais chauve. La plus grande a été prise après que j'eus employé trois boîtes de Kotalko. Remarquez la différence."

Telle est la déclaration certifiée de Jack Evans, l'athlète bien connu. Ce n'est qu'une personne entre des milliers qui ont fait usage de Kotalko et qui déclarent hautement, sans sollicitation, qu'il a arrêté la chute des cheveux, fait disparaître les pellicules ou fait croître une nouvelle et abondante chevelure. Vous pouvez vous procurer le véritable Kotalko dans n'importe quelle bonne pharmacie, ou écrivez et demandez-en une

BOITE D'ESSAI GRATUITE

Afin de prouver l'efficacité de Kotalko sur la chevelure des hommes et des femmes, les manufacturiers sont prêts à en envoyer une boîte gratuite à l'essai à quiconque en fera la demande. Pas de frais de douane à payer. Ecrivez à la KOTALCO CO., A-402, Station L., New-York

UN NEZ PARFAIT S'OBTIENT FACILEMENT



Le Modèle Trados No. 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins. Modèle 25 Jr., enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment vous en servir.

M. TRILETY, expert en redressement du nez
Dépt. 2896 Binghamton, N.-Y.



L'aveugle et le défiguré

(Suite de la page 32)



Enjouée, elle lui conta les moindres incidents de son voyage, et lui ne coupa son charmant babillage que de brèves réparties empreintes d'une douceur affectueuse, l'encourageant à parler.

—Et toi, dit-elle, ayant épuisé le récit de ses courses et s'approchant tendrement de lui, qu'as-tu fait? Tu n'as pas été triste en notre absence, au moins?

—Non, ma chérie, dit-il en l'enlaçant. Je ne suis jamais triste maintenant. Je te sens heureuse, heureuse par moi; tu es toujours gaie, insoucieuse. Comment pourrais-je, même quand tu t'absentes quelques heures, être triste. Car, n'est-ce pas, tu es vraiment heureuse?

—Quelle vilaine question!

—Oui, je connais ta réponse. C'est que, lorsque je suis seul, mon imagination vagabonde davantage. Je pense que je suis peut-être ici le jouet d'une illusion et que tu me donnes l'assurance de ton bonheur pour réaliser le mien. Je doute du tien. Je pense que, peut-être comme autrefois, tu conserves de noirs souvenirs que tu me cèles...

Alors elle tristement :

—Pourquoi revenir sans cesse sur le passé? Le passé est mort; il n'y faut plus songer...

—Oui, tu n'y penses pas sans souffrir?

—Non pas comme tu veux le dire mais, mon chéri, il est permis, lorsqu'on parle de ceux qu'on a connus et qui ne sont plus, d'évoquer leur mémoire avec un sentiment pieux. Je n'ai jamais fait davantage, je te l'affirme, et même, c'est ta faute, Daniel, car il n'y a que toi qui parles ici du passé et qui attristes ainsi notre amour.

—Un sentiment pieux! — dit-il comme en a parte, en desserrant machinalement son étreinte, sans qu'Angèle saisisse exactement le sens de ses paroles. — Oui tu as raison...

—Allons, coupa-t-elle, qu'as-tu? Ah! grand enfant, je ne peux pas te laisser seul...

Alors lui, après quelques secondes de silence :

—Mais je n'étais pas seul, ton père est ici.

—Et tu ne le disais pas?

—Ma foi, tu m'as conté ta sortie, je t'ai laissé parler, j'aime tant t'entendre conter galement ces petites choses, puis j'attendais que tu fusses déshabillée pour que nous allussions le rejoindre.

Après qu'Angèle eut rétabli l'harmonie de sa jolie chevelure, ils descendirent.

VII

L'épreuve

Aucun des bouleversements qu'avait subis Olivier ce jour-là n'avait égalé celui qu'il avait ressenti en entendant, dans les minutes tragiques qu'il vivait, la voix d'Angèle, — cette voix qu'il avait évoquée pendant cinq ans, dans l'attente du jour où, berçant ses souffrances, elle en endormirait le pénible souvenir; cette présence toute proche, là, derrière une porte seulement, et de savoir que son mari allait l'accueillir d'un baiser, tout cela la torturait son âme, assaillie par des sentiments divers, que dominait le désespoir. C'était l'écroulement d'un beau rêve à l'heure même où tout courrait à rendre sensible ce qu'aurait pu être sa réalisation. Les desirs éperdus de son cœur s'exacerbaient au moment où il avait la sensation, jamais aussi nettement éprouvée, que son bonheur était mort. Il lui semblait que jusqu'ici il n'avait qu'assisté à son agonie.

Une rage nouvelle le saisit. Devant la glace, tandis qu'Albert Mussy, seul,

avec lui maintenant dans la pièce, le regardait atterré, le mutilé arracha violemment son masque.

Atroce vision!

Sur sa face informe il passait ses doigts :

—Regardez, regardez cette figure monstrueuse?

Et dans un rire s'égrenant comme les battements d'une cloche fêlée :

—Ah! pourquoi, mon Dieu, faut-il que ce supplice existe, que mon cœur palpite encore, que ma raison demeure et que des aspirations anciennes subsistent en moi qui ne suis plus qu'un objet d'horreur?

—Regardez cette bouche affreuse, et dites s'il est concevable que l'esprit puisse y faire fleurir des mots qui expriment de la beauté morale, des sentiments de tendresse. Tout doit mourir en moi — mes blessures ont ouvert le cercueil où doivent s'endormir les élans de mon âme.

Il passait ses doigts furieusement, griffant les cicatrices sur quoi coulaient des larmes — car il pleurait, ce héros si fort et il avait des plaintes de sourde colère.

Albert Mussy avait détourné les yeux; il supplia le mutilé de se ressaisir...

Mais la porte s'ouvrit devant Angèle et Daniel.

La jeune femme, au spectacle inattendu qui s'offrait à sa vue : ce soldat inconnu au visage repoussant qu'il griffait devant ce miroir, eut un grand cri d'épouvante et chancela.

A son cri, Daniel — qui avait voulu tenter l'épreuve — eut un sursaut violent et s'exclama :

—Ah! elle a reconnu Olivier! elle l'a reconnu!

Et, tandis que la jeune femme tombait sans connaissance, l'aveugle ajouta, vibrant de colère :

—Ah! les misérables! les misérables! Ils m'ont joué jusqu'au bout! Sortez! sortez! allez-vous-en! mais sortez donc!

Et il avança à tâtons, menaçant, vers le vieillard et Olivier :

—Allez-vous-en... Vous ne me prendrez pas Angèle! vous ne me la prendrez pas!

Alors le père, comprenant que le drame s'amplifierait encore s'ils restaient tous deux une minute de plus, retrouva son esprit de décision, et renonçant à convaincre sur le champ l'aveugle, il dit à Olivier d'un ton impératif :

—Partons! Allons! tout de suite; il le faut! et tais-toi : si elle ne sait pas qui tu es, il faut qu'elle continue de l'ignorer.

Et les deux hommes s'éloignèrent, tandis que Daniel faisait encore entendre des imprécations, et que, dans un sanglot, Olivier murmurait en regardant hâtivement Angèle, étendue à terre, la gorge haletante et les yeux vagues :

—Elle a eu peur... je lui fais horreur!... Je lui fais horreur!...

VIII

Après la tempête

Trois semaines avaient passé depuis la dramatique journée qui avait mis en présence Daniel et le mutilé.

Après le départ brusqué d'Albert Mussy et d'Olivier, une femme de chambre avait prodigué à Angèle les soins que nécessitait son état. Quand elle eut recouvré ses sens, elle se retrouva seule avec son mari, l'esprit lourd encore, ne se remémorant qu'à travers un brouillard ce qui avait précédé sa syncope. Elle avait entendu, comme dans un rêve Daniel prononcer le nom d'Olivier. Elle était incapable de se rappeler si ce nom avait été prononcé ou si elle avait été la proie de quelque cauchemar. Daniel eût pu, s'il l'eût voulu, lui faire admettre aisément

qu'elle avait été victime de son imagination surexcitée par la vue des blessures d'un soldat, protégé de son père, puisque c'était ce qu'elle-même avait pensé, sans avoir le moindre doute contraire, en revenant à elle.

Mais son mari n'eut pas un seul instant l'idée de lui donner le change, certain, d'ailleurs, qu'elle avait reconnu le mutilé et qu'elle avait défailli à cause de cela. Il étendit ainsi le drame en demandant pardon à Angèle de l'avoir mise en présence d'Olivier, sans préparation, lui expliquant, en quelques mots rapides la visite des deux hommes et ses circonstances, et son doute de la défiguration d'Olivier, et le moyen qu'il avait imaginé, tout à coup, de connaître la vérité.

Le choc provoqué par la brutale révélation de Daniel avait été terrible. Il avait semblé à Angèle que la vie se retirait d'elle. Elle n'avait pas prononcé une parole. Elle avait été plongée dans une sorte de stupeur dont elle ne sortit pendant plusieurs jours. Elle délira. Le médecin qui la soignait pensa qu'une fièvre grave se déclarerait; il n'en fut rien. Après quelque temps, elle parut mieux, plus calme, mais elle ne parlait pas. Les yeux hagards, elle semblait ne pas entendre ce qu'on disait auprès d'elle. Le médecin craignit pour sa raison.

Le jour où elle parla, ce fut pour demander son enfant. Elle l'attira près d'elle, embrassa le bambin qui, tout triste, répondit à ses baisers, la serrant dans ses petits bras en murmurant :

—Ma petite maman! Ma petite maman! je ne veux plus que tu sois malade...

Elle le regarda fixement pendant quelques instants; tout à coup des larmes silencieuses glissèrent de ses beaux yeux agrandis par la fièvre, puis un sanglot déchira sa poitrine et longuement, longuement, elle pleura.

Elle était sauvée.

Mais elle avait la faiblesse d'une femme relevant d'une maladie grave. On eût dit qu'elle-même sentait que son cerveau était incapable de supporter la fatigue, car elle ne parla pas, tout d'abord, des événements tragiques dont la révélation l'avait terrassée.

Enfin, un jour que tout son calme était revenu, elle demanda à Daniel de les lui conter en détail.

Quand il lui dit qu'il avait la conviction qu'Olivier n'était pas méconnaissable et que son beau-père et lui avaient avancé cela pour calmer les craintes que provoquaient chez lui le retour de l'ancien fiancé d'Angèle, celle-ci répondit simplement :

—Mon pauvre Daniel! il est horriblement mutilé... J'aurais pu le voir souvent, que jamais le doute de sa véritable personnalité ne me serait venu... Et c'est toi qui m'as appris la vérité.

Alors lui, l'enlaçant :

—Ah! si tu es sincère en le disant, je ne me le reprocherai jamais assez. Mais comprends-tu, ils ont mis le doute en moi, qui ne peux voir et qui ne peux savoir que par ce qu'on me dit... et, maintenant, je ne suis pas certain que, toi-même, tu ne parles ainsi que pour apaiser mes craintes.

IX

Confidences

Le lendemain de sa visite en compagnie d'Olivier, dès le matin, Albert Mussy était revenu chez ses enfants. En arrivant à la porte de la villa, il avait trouvé le père Jean, qui l'avait mis au courant de l'état de santé de sa fille et lui avait déclaré :

—"On m'a dit que Madame est comme cela depuis qu'elle a vu le soldat que vous avez amené et qui est défiguré. Tout ce que je sais pertinemment

c'est que Monsieur, depuis hier soir, est dans un état de surexcitation extraordinaire. Aussitôt après votre départ — je suis bien contrarié d'avoir à vous rapporter cela, M. Mussy — il est venu me dire qu'il ne voulait plus vous recevoir sous aucun prétexte et que je vous interdise l'entrée. Je n'ai pas compris pourquoi; je me suis dit qu'il était en colère rapport au malaise de Madame, à cause de ce soldat mais que la colère passerait et qu'il changerait d'avis. Pas du tout! Il y a quelques minutes, il m'a fait appeler et m'a réitéré ses instructions d'hier, et il paraissait si décidé que vraiment je n'ose pas aller, maintenant, lui dire que vous êtes là.

Le cœur déchiré, le vieillard, sans insister, était rentré chez lui, où il avait retrouvé Olivier.

Mais, dès qu'Angèle rétablie, avait obtenu de Daniel le récit de la visite des deux hommes, elle n'avait eu qu'une idée: voir son père. Elle en avait exprimé le désir à son mari, et celui-ci y avait aussitôt accédé.

L'aveugle avait trop de respect et d'affection pour son beau-père pour ne pas déplorer son emportement bien excusable; puis il se débattait dans un tel chaos d'idées qu'il lui était impossible de juger s'il était légitime qu'il tint rigueur au vieillard de ses actes.

L'ancien notaire était venu. Sa première entrevue avec sa fille avait été des plus émouvantes; elle l'avait questionnée; il lui avait fait connaître toute la vérité, sans la farder. Depuis lors, il était revenu presque quotidiennement et s'était efforcé de ramener le calme dans l'esprit d'Angèle, et aussi dans celui de Daniel, qu'il sentait néanmoins, toujours en proie au doute.

Un jour qu'il était venu ainsi, trois semaines après la fatale visite du mutilé, la jeune femme était étendue sur une chaise longue, dans le jardin de la villa, et lui assis à ses côtés, tandis que l'aveugle était sorti seul, dans la campagne proche, dont il connaissait tous les chemins et leurs détours.

Alors, sans contrainte, Angèle se confia à son père qui l'y aida.

Par cette tiède après-midi de printemps le bosquet ombreux où ils se trouvaient était embaumé de parfums de fleurs et de jeunes pousses. A leurs pieds courait un clair ruisseau qu'enclavait, sur une partie de son cours, un mur de la propriété. Les oiseaux gazouillaient. On eût dit qu'il y avait du bonheur dans l'air...

La nature, qui contrastait avec l'état d'âme d'Albert Mussy et de sa fille, semblait pleine des promesses joyeuses du renouveau.

Lentement, posément, avec le calme qu'ont les êtres forts dans l'adversité, la jeune femme, dont le visage portait les stigmates des tortures morales qu'elle avait subies, parla:

— Je me sens dans une situation insupportable et pourtant sans issue. Savoir Olivier vivant, l'avoir entrevu à tel point défiguré; imaginer sa détresse morale, contre laquelle je suis impuissante, suffirait à ma capacité de souffrances. Mais celle-ci s'amplifie au spectacle constant de la douleur de Daniel, qui égale, j'en suis sûre, la mienne et celle d'Olivier. Le doute est en lui. Sa jalousie latente s'est réveillée — cette jalousie que j'avais eue tant de peine à réduire alors qu'il ne pouvait être blessé que par le souvenir que j'eusse conservé à un disparu. Aujourd'hui il redoute l'avenir. En dépit de mes efforts coûteux, il craint que mon cœur ne soit pas ou ne soit plus entièrement à lui. En partageant sa vie, j'ai contracté des devoirs que j'ai remplis jusqu'ici au delà de mes propres prévisions.

— Je lui avais donné la certitude que je partageais son amour. Oui, je lui avais donné l'illusion de l'amour le plus profond, alors que je n'éprouvais pour lui qu'une tendresse fraternelle, développée par l'évidence de sa propre passion.

— Je lui avais donné confiance; il ne doutait pas de la sincérité de mes élan de tendresse, de ma gaieté, de mon bonheur. Il ne croyait plus au culte que je conservais en mon âme

et ne se doutait pas que mon rire nerveux qu'il aimait, qu'il trouvait jeune, frais, insouciant, naissait pour lui souvent, après des larmes versées sur Olivier, sur mon bonheur perdu.

— Ah! j'ai bien su jouer mon rôle et personne n'aurait pu connaître mon véritable état d'âme. Non personne... aurais-je eu le courage d'ainsi faire, avec tant de continuité dans l'effort sans mon enfant, sans le réseau serré des devoirs que je m'étais imposés pour lui, et si Daniel n'avait été si bon, si tendre, si délicat? Je ne le crois pas... mais j'ai bien souffert, en secret...

— Certain soir, j'étais dans ma chambre, j'avais sorti d'un coffret, où étaient enclousées des reliques, un portrait d'Olivier et je le contemplais longuement, le cœur serré, en cherchant dans ses traits, des traits de notre enfant. Daniel entra, gai, tendre... Jamais je n'ai souffert davantage de me livrer à ses baisers. J'aurais voulu pouvoir lui crier: "Oui je t'aime, mais je t'aime comme un frère; prends-moi dans tes bras, sois mon appui, mon soutien, console-moi bien et partage ma détresse, ne sois pour moi qu'un frère très aimant".

Elle se tut. Albert Mussy d'un bras passé derrière sa tête, qu'elle renversait sur son épaule, la soutint, comme le jour où elle lui avait confessé qu'elle allait être mère.

Elle poursuivait:

— J'essaie maintenant de détruire ses doutes, mais je n'aurai plus la force de continuer de jouer mon rôle à l'avenir, sachant Olivier vivant et connaissant la détresse de son existence. Non, je ne le pourrais plus! Alors je n'aperçois aucune issue. Je devrais vivre pour mon enfant, et partager comme autrefois l'existence de Daniel, en subissant le plus pénible martyre et impuissante à adoucir sa propre douleur. Qu'advient-il de tant de misère morale?

— Ah! je subis l'expiation de la faute que j'ai commise, incapable que j'étais de dominer ma faiblesse au départ d'Olivier pour la guerre. Nous aurions vécu dans la peine, toi et moi jusqu'à son retour inespéré: qu'eût importé qu'il fût défiguré? Je me serais habituée à sa vue, si pénible que c'eût pu être, et, du moins, j'aurais consacré ma vie à rendre heureux celui à qui j'avais fait, une fois pour toutes, le don de mon cœur. Le rendre heureux, — quel plus grand bonheur ai-je jamais rêvé?

— Si ma détresse actuelle est vraiment la punition de ma faute, oh! ne crois-tu pas, père, que le Destin m'ait réservé une pénitence trop cruelle et disproportionnée à une faiblesse que la cruauté d'une tragique séparation avait si bien préparée?

Alors donnant libre cours aux larmes qui lui serraient la gorge, très ému, Albert Mussy s'efforça de la bercer par des paroles dont il sentait trop, hélas, l'inefficacité actuelle:

— Mon enfant! Ma pauvre enfant! Ah! je comprends ton désespoir dans le moment présent, mais les événements de ces jours-ci ont ébranlé tes nerfs et te font douter de ta force de caractère et du secours possible de la Providence, qui te sera certainement acquis, parce que tu auras beaucoup souffert. Mais un peu plus tard, avec le recul des jours, la vie, qui ne comporte pas de douleurs inapaisables, atténuera la rigueur de ses circonstances et deviendra supportable. Tu es mère; tu es épouse. Tu as assumé deux grands devoirs auxquels tu ne saurais te dérober, et l'accomplissement des devoirs que la conscience ou la religion nous impose est le seul viatique puissant qui rende moins malaisé le chemin aride et désolé qui conduit à la mort. Crois-moi, tu pourras vivre sans passion, dans l'affection de ton mari et de ton fils et parmi leur tendresse illimitée. Tu t'habitueras à cette idée qu'Olivier est vivant en pensant que son existence ne serait pas meilleure si tu étais à ses côtés, et qu'il n'est pas jaloux du bonheur que tu peux réserver à un autre, puisque tu ne saurais le lui donner, même, si pour le faire, tu t'avillais.

(Voir la suite à la page 36)

Cléopâtre la possédait

— fascination irrésistible. Une peau et un teint dont l'attrait mystique excite l'admiration de tous. Le charme subtil et séducteur de la beauté orientale commande l'hommage du monde entier; les empereurs ont déposé leurs couronnes à ses pieds; l'histoire s'est vue changée par un seul de ses regards. Vous aussi, pouvez connaître la joie que donne une telle apparence.

Les imperfections ou défauts des traits sont éclipsés sous le charme d'un teint éclatant. Faites usage de la

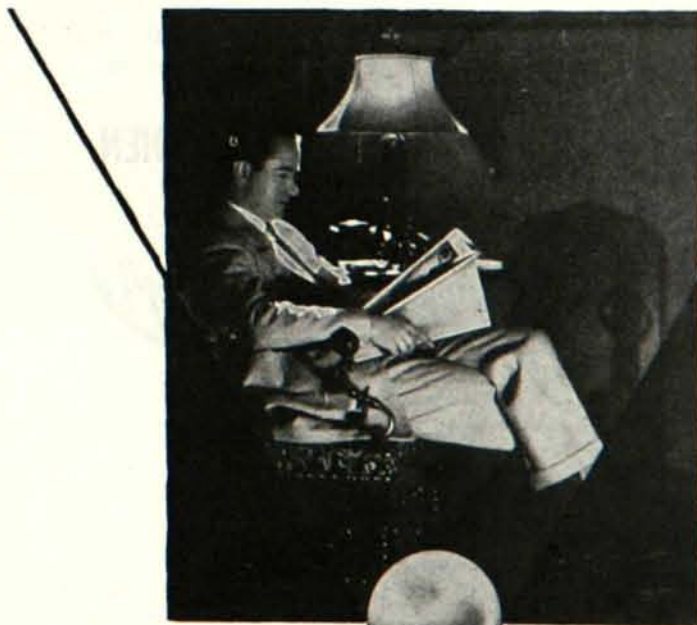
CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

qui communiquera à votre épiderme cet attrait subtil et plein de fascination de l'Orient. Cette apparence ne peut disparaître même par le frottement. Ne montrera pas les effets de la transpiration, ni ne formera de sillons. Est exceptionnellement efficace, employée le soir sur les bras, cou, épaules et mains.

Echantillon contre remboursement de 10c

FERD. T. HOPKINS & SON, 35 St-François-Xavier, Montréal

Éclairez... pour votre confort



ECLAIREZ pour votre confort avec les nouvelles Edison Mazda Lamps. A travers le dépolissage intérieur vous obtenez une lumière égale et veloutée — en aussi grande quantité qu'avec les lampes en verre poli, et sans le trop vif rayonnement.

A part qu'elles reposent les yeux les Edison Mazda Lamps répandent une agréable chaleur et leur couleur gris-bleu répandent autour d'elles des teintes délicates.

Achetez les Edison Mazda Lamps en carton de six, et ayez-en toujours un approvisionnement à la maison.

EDISON MAZDA LAMPS

Un produit de la Canadian General Electric

La Forêt vous Appelle

Les districts accidentés et giboyeux des Laurentides, des Cantons de l'Est, du Nouveau-Brunswick et du nord de l'Ontario vous invitent à venir inaugurer la saison de la chasse dans leurs forêts majestueuses.

Amateurs et "recordmen", ne retardez pas—les plus belles pièces seront abattues de bonne heure. Faites la revue de vos engins, préparez vos armes, et en route pour la région préférée.—

Par le

PACIFIQUE CANADIEN

dont les lignes desservent les plus beaux districts sportifs. Il y a dans l'atmosphère automnale une ambiance vivifiante au sujet de laquelle il est impossible de se tromper. C'est la Nature qui vous invite à prendre contact avec elle. Ne résistez pas à la tentation.

La forêt est plus attrayante que jamais cette année.

Pour billets, renseignements, plaquettes, voyez les agents du

PACIFIQUE CANADIEN



L'aveugle et le défiguré

(Suite de la page 35)

XI

Les deux visages

Doutes-tu qu'il n'ait d'autres pensées, d'autres désirs secrets? Eh bien! il m'a chargé pour le cas où ce serait nécessaire, de t'assurer, en son nom, que les idées que je viens d'émettre, sont les siennes, qu'il est persuadé que, même si tu avais été libre, vous n'auriez pas, à cause de son état physique, uni vos existences sans abîmer votre amour. Il veut lorsque tu songeras à lui que ce soit toujours avec la douceur et le calme avec lesquels on évoque la mémoire des morts aimés. Il veut que tu vives dans l'amour de votre enfant et dans l'accomplissement de tes devoirs sacrés envers lui et ton mari.

—Non, non, je ne pourrais pas! je ne pourrais pas!... Ce serait surhumain!

X

L'eau chantante...

S'ils avaient été moins absorbés par leurs propos, le vieillard et la jeune femme auraient pu percevoir un léger bruissement de feuillage provenant de l'autre côté du mur. Un homme longéait, avec précaution, la clôture de la propriété, s'éloignant de l'endroit proche du bosquet où se tenaient le père et la fille, dont il avait entendu toute la conversation.

C'était Daniel Santenay.

Se guidant à l'aide d'une canne, il atteignit bientôt l'extrémité du mur, au point où le ruisseau pénétrait dans le jardin. Il suivit en amont le bord de l'eau qui clapotait contre des cailloux. La tête inclinée, les épaules voûtées, le visage livide, il paraissait accablé. Il marcha doucement, pendant un quart d'heure environ, comptant ses pas. Il parvint à un coude où le ruisseau était plus large. Bientôt, il heurta de sa canne l'extrémité d'une passerelle rustique qui, au bout d'un chemin de champs, reliait les deux rives. Il s'assit avec précaution, puis s'étendit sur l'herbe, un bras replié et la tête reposant sur la main.

Longtemps il songea. Il était venu là, jeune homme, rêver par de beaux soirs d'été, alors qu'il aimait déjà Angèle. Plus tard, il y était encore venu, quand ils avaient été mari et femme, aux premiers jours de la belle et grande illusion d'amour qu'elle lui avait donnée, — il savait à présent que ce n'était qu'un mirage...

Parfois, des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres :

—Défiguré... C'était donc vrai!... Tout est relatif : il n'est peut-être pas très laid, effrayant à voir?... Défiguré! Je suis bien aveugle moi; mes orbites ne doivent pas être belles, et la pauvre enfant a vécu à mes côtés, et, sans éprouver d'amour véritable, a su m'en donner l'impression... Elle s'y fera très vite...

"C'est très profond là. Il y a un trou dans le lit du ruisseau. Des gens s'y sont noyés. La dernière fois, c'était un paysan qui avait emprunté la passerelle le soir... D'un côté il n'y a pas de main-courante... Tout le monde admettra l'hypothèse d'un accident... Ils se marieront..."

"Pourquoi n'ai-je pas été tué à la guerre?... Le destin m'avait donc assigné le seul rôle de donner un nom à leur enfant?..."

"Qui me regrettera?... Est-ce qu'ils me pleureront quelquefois?... L'enfant paraîtrait bien m'aimer... Mais mes yeux lui faisaient peur. Son père aussi lui fera peur... Pauvre bébé!..."

Là-bas, à l'horizon, le soleil descendait. Les nuages étaient en feu. Il y avait jusque sur la campagne, des reflets de sang.

Alors Daniel se leva. Il monta lentement sur la passerelle, s'approcha du bord, et l'eau chantante lui fit un lin-céul.

Des semaines avaient passé depuis "l'accident" dont Daniel avait été victime. Car, pour tout le monde, il s'agissait d'un accident. C'était d'ailleurs ce à quoi l'enquête de la gendarmerie avait conclu, après qu'on eut découvert le corps, grâce au chapeau retrouvé, flottant, accroché par des herbes, près d'une berge. Seuls, Angèle, son père et Olivier avaient deviné qu'il s'agissait d'un suicide. Mais, par une sorte de pudeur morale, et dans l'espoir peut-être d'épargner aux deux autres sa propre conviction, aucun n'en avait parlé.

Ils avaient vécu des heures trop tragiques; leurs nefs avaient été soumis à de trop rudes épreuves pour que cet événement pût réduire la force de résistance de l'un ou des autres. Angèle, accablée, avait continué de souffrir. Elle n'eût su définir si sa détresse avait été plus grande en apprenant la mort de Daniel que lorsqu'elle avait connu le retour d'Olivier horriblement mutilé et séparé d'elle à jamais.

Elle avait pleuré son mari sincèrement. Mais, par moments, en s'analysant, elle était tentée de penser, sans honte, que sa disparition avait été un secours de la Providence et qu'elle devait y voir l'accomplissement d'un de ses décrets de salut.

Elle avait pensé qu'il serait possible qu'une vie nouvelle d'amour absolu et de dévouement plein d'allégresse s'ouvrit devant elle. Et elle s'était avoué cela sans remords, — non qu'elle fût égoïste ni pervers, mais, au contraire, parce que, droite, elle n'avait jamais oublié son unique amour et qu'elle se disait qu'il ne pouvait être mal qu'elle en laissât planer toujours le rêve sur son âme désolée.

Elle était allée s'installer avec son enfant chez son père, car il lui était impossible de demeurer dans la villa de son mari, où étaient enclos tant de pénibles souvenirs.

Elle avait revu Olivier, et, dans leur premier entretien, ils n'avaient pas osé échanger toutes les pensées qui étaient en eux. Le mutilé n'avait pas voulu rencontrer fréquemment la jeune femme, dont il respectait le deuil. Les jours derniers, pourtant ils s'étaient vus presque quotidiennement.

Leurs cœurs s'étaient cherchés. Très vite les jeunes gens avaient mis leurs âmes à nu. Angèle avait laissé percer qu'elle n'envisageait l'avenir que dans une vie commune, scellée par le mariage. Elle voyait là, pour tous deux, un grand bonheur possible, malgré l'ombre dont l'avait pour toujours enveloppée la fin dramatique de Daniel. Mais Olivier avait tout de suite protesté, — doucement, mais fermement.

Il avait montré à la jeune femme l'impossibilité pour elle de vivre avec lui méconnaissable. Elle avait rétorqué que c'était son âme seule qui l'avait captivée et qu'elle s'habituerait.

Il ne s'était pas laissé convaincre. Il avait dit que son âme pourrait être déchue quelque jour aux yeux d'Angèle pour avoir habité une enveloppe que la jeune femme ne saurait voir sans horreur.

Et il lui avait exposé, avec l'éloquence prenante par quoi jadis il l'avait conquise, quel avenir il voyait seul possible à présent, — un avenir que le soleil d'un amour idéaliste inonderait de sa clarté très pure.

Angèle libre, il ne renonçait pas à son idée d'expatriation. Il partirait comme il l'avait, dès son retour, résolu, de l'autre côté de la Méditerranée. Leurs âmes ne seraient point séparées. Elles vivraient au contraire, toujours proches, étroitement unies par le prolongement de leur amour spiritualisé, qui ne connaîtrait point

la déchéance qu'eût engendrée fatalement une vie commune. Ils s'écriaient chaque jour, reliant intimement leur esprit, partageant les mêmes idées, et l'un se mêlant en pensée constamment à la vie de l'autre... Il serait son guide lointain, son soutien moral et un peu sa conscience, comme elle-même serait sa conscience à lui.

—La possession serait pour nous pleine d'amertume, disait-il. En moi, ce n'est plus que l'esprit que vous pourriez aimer. Et votre esprit, s'il se faisait un moment illusion, serait tôt ou tard vaincu par l'instinct naturel qui vous éloignerait de moi... C'est fatal... Epargnons-nous ces déceptions, et gravissons les sommets, pour ne pas, en voulant demeurer dans une plaine fleurie, choir quelques jours au fond d'un gouffre.

Angèle, bien que sa sensibilité féminine eût été tout d'abord séduite par cette perspective idéaliste, refusait de se ranger à l'opinion du mutilé.

—Soit, notre amour ne périra pas, mais quelle sera votre vie là-bas? Croyez-vous que notre rêve sentimental suffira à combler le grand vide de votre existence?

—Je la partagerais entre le culte de vous et une activité féconde. J'irais aux confins du Maroc fertile, vers le Sud, loin de notre civilisation. J'emploierais la moitié de ma fortune à une exploitation agricole, l'autre moitié devant, selon mon désir, être administrée par votre père au mieux des intérêts de... notre fils.

J'apporterais aux indigènes des méthodes nouvelles de culture et d'organisation et un peu de bien-être. J'aurais la joie supérieure de produire, de créer, d'être l'un des nombreux pionniers de notre race.

—Satisfaire le besoin d'activité, d'utilité que la guerre a développé en nous, les combattants; vous élever avec moi vers les cimes du sentiment, jamais atteintes par les hommes; quelle voie plus lumineuse et plus large peut s'ouvrir à mon ambition. La guerre a fait de moi un vivant témoignage de sa sauvagerie destructrice, un déchet humain, et de cette misère, je fais naître une force créatrice de beauté et de vie.

Angèle, bien qu'exaltée par les nobles idées d'Olivier, ne voulait pas se laisser entraîner dans sa rêverie magnétique :

—Eh bien, cette vie active et féconde, ne pouvons-nous la réaliser tous les deux? mettre, avec nos sentiments, nos énergies en commun?...

D'une voix où il y avait de la désespérance et du fatalisme, avec, dans ses pauvres yeux, une lueur qui eût dû être accompagnée sur des traits normaux d'un sourire un peu triste, il dit :

—Non, Angèle, ce serait de l'enfantillage. Je vous jure que la raison et le souci de faire le bonheur de notre enfant, aussi bien que de nous épargner la plus décevante expérience, nous commandent de nous séparer... Vous reconnaîtrez plus tard que j'ai eu raison de le vouloir.

La jeune femme entrevit pour elle une existence solitaire où les souvenirs désolants tiendraient la plus grande place. Elle contempla longuement le mutilé, — son masque. Elle compara les deux éventualités... Elle consulta son cœur...

Alors, elle eut un élan. Les paroles qu'elle avaient contenues jusque-là montèrent à ses lèvres sans qu'elle eût la force de résister à leur poussée triomphante, — elles dirent toute sa tendresse ancienne, son admiration accrue, sa pitié nouvelle :

—Ne vous éloignez plus! Ne nous séparons pas!

Bercé par la chanson des mots, enivré par la caresse des yeux, il s'était approché d'elle et ses bras l'avaient enlacée. Il oublia la réalité — comme autrefois à son départ pour la guerre — et son masque frôla le visage d'Angèle, pour un baiser...

Elle eut un sursaut : le charme était rompu. Olivier se ressaisit et s'éloigna.

Alors elle revint vers lui, s'excusa. Elle tenta vainement d'attribuer à son

attitude un mobile différent de sa cause réelle; impuissante à effacer l'impression désolante produite sur Olivier par son instinctif recul, elle chercha un instant que faire; et elle trouva cette chose courageuse : offrir ses lèvres fraîches, ses lèvres pures, aux lèvres horribles du mutilé...

Doucement, doucement, il refusa le don magnifique... Il la repoussa... doucement, doucement.

—Mais non, vous voyez, dit-il avec simplicité, je vous épouvante!

Comme elle était éperdue à l'idée qu'elle venait d'anéantir son espoir d'union, elle supplia :

—Olivier je jure que vous vous êtes mépris... Imaginez une épreuve, tentez là, et vous verrez... Ah! je vous en supplie.

Au mur, au-dessus d'eux, il y avait un portrait d'Olivier jeune homme. Il le montra à Angèle et dit d'une voix sourde, brève, qui témoignait d'une émotion intense :

—Vous demandez une épreuve. Soit! je ne voulais pas en tenter. J'avais hésité. Tant pis; nous n'aurons pas ainsi de vains regrets. Regardez mon visage d'autrefois, — alors que vous aviez commencé de m'aimer... Contemplez-le bien... longuement... j'étais ainsi quand tout votre être est venu d'un élan vers moi... Et maintenant.

D'un mouvement rapide, il ôta son masque.

—Regardez-moi, Angèle!

Alors, elle eut le même cri déchirant d'angoisse, le même geste spontané des mains devant les yeux que lorsqu'elle l'avait vu une première fois chez elle ignorant qui il était.

Le destin s'était fixé.

XII

En marge de la vie

X... (Maroc) ... 1921

Olivier Caurel à Angèle Sante

(fragment).

... Dans le silence immense de la nuit tiède, il y a des bruits à peine perceptibles de vols d'insectes. Parfois, s'élève, au loin, quelque aboiement de chacal. Par la baie de la grande salle de l'antique casbah que j'habite, pénètrent des reflets argentés de lune qui ont caressé, au passage, l'or éteint des moissons riches que j'ai fait surgir de ce sol. A l'horizon, la forêt des cèdres étend son ombre et son mystère.

—Depuis longtemps, longtemps déjà, chaque soir, parmi le sommeil des hommes et la vie plus sensible de la nature, dans le même décor, j'écris quelques feuillets de la lettre volumineuse que le courrier, trop rare en ces régions, doit emporter vers vous à son passage.

—C'est la halte nocturne, où le corps rompu s'oublie pour laisser l'âme intensément vivre. Ce soir, plus qu'aucun autre, elle est pleine de souvenirs, riche de sensations anciennes, si précises qu'elles semblent naître plutôt que se renouveler, et animée des passions qui la tourmentèrent il y a deux années.

—En cet anniversaire, pourquoi ne nous reporterions-nous pas aux heures, si pénibles qu'elles aient été, où se fixa le sort de notre amour? Après l'orage on aime à revenir à la croisée des chemins où la foudre est tombée, marquant la route par où l'on devait s'éloigner.

—Pourquoi hésiterais-je à évoquer devant vous le sommet du passé qui, ce soir, sert de guide à mon imagination?

—Je me rappelle l'élan de nos cœurs et l'épreuve pénible, mais nécessaire, qui affermit ma résolution.

—Depuis l'ombre des souvenirs tragiques s'est estompée. Une vie nouvelle a commencé, qui fut telle que, dans une vision intuitive, je l'avais imaginée et telle que je l'avais voulue. De cette vie nouvelle, vous m'avez dit déjà que j'avais eu raison de la vouloir. L'expérience de ces deux années a confirmé où était la vérité. Nos es-

(Voir la suite à la page 43)

LE THÉ "SALADA"

F24

est sans égal—essayez-le.

FATIGUÉE PAR LES SOINS DU MÉNAGE



Le travail domestique est monotone et fatigant. Répéter les mêmes besognes, toujours et tous les jours, est ce qui ruine le système nerveux.

Et puis le travail domestique est un travail dur. Prenez, par exemple, le repassage, travail qui prend seul une journée entière, sans parler du soin des enfants et des mille et une choses qui se présentent le long du jour.

A la longue, cette routine monotone affecte les nerfs. Vient alors les nuits sans sommeil, les maux de tête fréquents, l'indigestion, les sautes d'humeur et le découragement.

Dans de telles circonstances, il n'y a rien comme la Nourriture du Dr Chase pour les nerfs pour chasser les nuages en reconstruisant le système nerveux.

Il est merveilleux de constater comme l'espoir et le courage reviennent quand ce traitement reconstructeur est à l'oeuvre. Vous ne pouvez vous rétablir en une journée, mais le progrès réalisé est tel qu'il vous engage à le continuer jusqu'à restauration entière et complète.

Dr. Chase's Nerve Food

60 cts la boîte, chez tous les fournisseurs ou en s'adressant The Dr. A.

W. Chase Medicine Co., Limited, Toronto 2, Canada.

UN SOULAGEMENT CERTAIN AUX MAUX DE FEMMES



TRAITEMENT GRATUIT DE 10 JOURS

"Orange Lily" est un soulagement certain à tous les maux de femmes. On l'applique à l'endroit affecté et il est absorbé par le tissu malade. La matière inutile accumulée dans la partie congestionnée est expulsée, de là soulagement général, par les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés et renforcés, la circulation redevient normale. Comme le traitement repose sur des données strictement scientifiques et agit au foyer même de la maladie, ce ne peut que faire du bien dans tous les cas de dérangements féminins, y compris les menstruations retardées ou douloureuses, la leucorrhée, chute de la matrice, etc.

Le prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un mois de traitement. Un traitement gratuit, suffisant pour 10 jours, valant 75c, sera envoyé GRATIS à toute femme souffrante qui nous fera parvenir son adresse.

Incluez trois timbres et adressez Mrs Lydia W. Ladd, Dept. 63, Windsor, Ont. EN VENTE PARTOUT DANS LES MEILLEURES PHARMACIES



PARIS PATÉ
PARIS MEAT PATTY

Aiguise les faibles appétits
Satisfait les bons

Employez Paris-Paté dans les sandwiches pour pique-niques et lunches légers. Vous le trouverez savoureux et nutritif — ce qu'il faut pour remplacer un menu plus substantiel les jours chauds. Vos invités du bridge ou du thé, aussi, trouveront dans Paris-Paté une saveur distinctive et appétissante.

Il n'entre que des viandes de premier choix dans les boîtes hermétiquement fermées qui portent toujours l'étiquette du Gouvernement Canadien attestant la pureté du contenu et les conditions parfaites de leur emballage. Constatez par vous-mêmes combien délicieux et faciles à préparer sont les sandwiches au Paris-Paté. Commandez-en une boîte à votre épicer.



Préparation de la
Société S. P. A.
Montréal



Le "Minard's" est l'ennemi de toutes les affections rhumatismales. Pratiquez des frictions énergiques et répétées.

Soulagement immédiat. Assouplissement des articulations. Vie nouvelle apportée aux tissus.

Frictionnez! 63F

MINIMENT
TRIOMPHÉ DE LA DOULEUR
MINARD

Pour la
Chevelure

Savon
Baby's
Own



Le meilleur pour bébé et pour vous

La femme et la Civilisation

(Suite de la page 9)

La charmante et spirituelle comtesse de Sabran eut un salon bien fréquenté. Dans le style épistolaire elle occupa une place voisine de Mme de Sévigné. Le chevalier de Boufflers, à qui on accordait autant d'esprit que Voltaire, aimait la comtesse de Sabran d'un amour fidèle quoiqu'il ne put l'épouser qu'au soir de la vie.

Mme Helvétius, une amie de Condorcet, réunissait dans son salon une assemblée si brillante qu'on l'avait nommée les "Etats généraux de l'Intelligence". Lorsque les invités étaient parfois choqués de la franchise qui y régnait, Fontenelle les calmait en disant : "Messieurs, ne dites pas de mal du diable, c'est peut-être l'homme d'affaires du bon Dieu."

Le salon de Mme de Condorcet fut le premier à avouer ses idées révolutionnaires. On l'appela le "Foyer de la République". Son mari s'empoisonna pour échapper à l'échafaud.

Les hôtes de Mme de Tencin (9) s'appelaient Montesquieu, Fontenelle, Mairan, Bernis, Marivaux, Marmontel et tant d'autres. C'était une femme remarquable pour son esprit. La philosophie sociale qui devait transformer la France durant la Révolution se développa dans son salon des conversations des encyclopédistes. Ils étaient loin de prévoir alors qu'ils en seraient les premières victimes.

Tous ces salons appartiennent à l'histoire politique, artistique et littéraire de la France. Talleyrand disait que celui qui n'avait pas vécu avant 1789 ne connaissait pas la douceur de vivre. Paris fut vraiment alors comme une autre Athènes, la patrie du goût, la Cité-mère des arts et des lettres; or ce fut la femme qui porta à ce degré de perfection l'art de la vie, la délicatesse des manières, le raffinement des passions et des sentiments, la subtilité des idées.

A l'aube de la Révolution, c'est une femme, Mme de Warrens, qui inspire Rousseau, son précurseur. Sous chaque nom que l'histoire enregistre, nous apercevons distinctement une femme. C'est l'humble épouse de Danton qui lui fait promettre, au nom de leur amour, de sauver la vie du roi, de la reine, de Mme Elisabeth. Au nom de leurs deux enfants, elle tenta l'impossible auprès de son mari pour sauver le Dauphin et la Dauphine. Le tribun fut fidèle à ses promesses, mais il était impuissant à endiguer le courant. La pauvre femme en mourut de douleur.

Tous les soirs Robespierre venait au Café de la Régence faire sa partie d'échecs. Les amateurs se faisaient rares. Un jour le sanguinaire joueur ne trouve pas de partenaire. Un joli garçon, la perruque poudrée, la mine révélant un aristocrate s'avance :

— Vous ne jouez pas la partie Citoyen?

— Il n'y a personne, dit Robespierre.

— Voulez-vous m'accepter pour partenaire?

On joue; Robespierre est échec et mat.

— Nous n'avions pas fixé d'enjeu, dit le conventionnel, il sera ce que vous voudrez.

— Citoyen, répond le jeune homme en le regardant fixement, c'est la tête de mon ami le Chevalier X... prisonnier à l'Abbaye qu'on doit guillotiner demain, et arrachant sa perruque d'où s'échappe un flot de cheveux blonds, il ajoute : je suis sa fiancée.

Robespierre se lève, sourit, et payant en bon joueur, crayonne sur une feuille de son carnet l'ordre d'élargir le prisonnier. La crânerie et la bravoure de cette jeune fille furent récompensées comme elles le méritaient.

Devant l'échafaud de Robespierre se dresse la ci-devant marquise de

(9) Elle fut la mère de d'Alembert.

Fontenay, devenue Mme Tallien. Par sa beauté impérieuse, elle exerça une pression sur Tallien et contribua à la chute et à la mort du dictateur. Les prisons ouvrirent leurs portes et la France rassasiée de tant de sang, de tant d'horreurs, put enfin respirer.

Mme Roland est l'une des plus pures gloires de la Révolution. Malgré le relâchement des mœurs, elle fut pure jeune fille et jeune femme; elle ne l'est pas moins dans les lettres qu'elle écrivit à ses amis, aux jeunes hommes qui l'entourent d'une amitié passionnée; elle les calme, les élève au-dessus de leurs faiblesses. Le parti des Girondins prit naissance dans son salon, elle en fut l'âme.

Elle écrivit ses "Mémoires" dans la prison, le couteau de la guillotine suspendu sur sa tête et sur celles de tous ceux qu'elle aimait, et sur qui elle comptait pour sauver la France. Lamartine disait d'elle : "Toutes les vertus, les fautes, les espoirs et l'héroïsme de son parti semblent entrer avec elle dans le donjon."

Ce n'est qu'au moment de mourir, dans ses "Dernières Pensées", adressées à Buzot, qui commencent dans ses "Mémoires" par ces paroles : "Toi que je n'ose nommer" qu'elle lui avoua son amour. L'honnête et digne Bosc, au péril de sa vie, alla recevoir d'elle, à sa prison, ces feuilles immortelles qu'elle écrivait d'une main calme pendant que les crieurs publics chantaient sous sa fenêtre : "La mort de la femme Roland". Elle fut grande dans la mort comme dans la vie. En arrivant au pied de l'échafaud, se tournant vers la statue de la liberté, elle dit avec une grande douceur : "O liberté! que de crimes commis en ton nom!"

L'admiration des chefs de la Gironde pour Mme Roland était une religion. En apprenant sa mort, Roland et Buzot (celui qui l'avait tant aimée, mais d'un amour respectueux) ne purent lui survivre et se suicidèrent tous deux.

Louis Blanc disait d'elle : "C'est une femme qui est un grand homme". Pourquoi ne dit-on pas simplement "Ce fut une grande femme"? Laissons à chacun son mérite.

Charlotte Corday est une des plus gracieuses figures de cette époque. Arrêtée pour avoir tué Marat, elle répandit, durant son procès, aux questions du président Montané qui aurait voulu la sauver, avec une simplicité qui fait songer à l'interrogatoire de Jeanne d'Arc, et avec une hauteur de réplique digne des héroïnes de son grand aïeul Corneille. Elle montra de l'enjouement et de la malice lorsque Legendre, le boucher, tout gonflé de son importance, lui demanda si elle n'avait pas essayé de pénétrer chez lui costumée en religieuse, pour attendre à ses jours. Elle dit en souriant : "Le citoyen se trompe. Je n'estimais pas que sa vie ou sa mort importât au salut de la République."

Robespierre, Danton, Camille Desmoulins se placèrent sur le passage de la charrette. Frappante ironie du destin, tous trois semblaient être venus là pour prendre une leçon de "bien mourir."

Olympe de Gouges, avec Théroigne de Méricourt, furent les premières à revendiquer les droits de la femme. Dans sa "Déclaration des Droits des Femmes" se trouve la fameuse phrase : "Citoyens! les femmes ont bien le droit de monter à la Tribune puisqu'elles ont celui de monter à l'échafaud." Elle eut un beau geste, qu'elle paya de sa tête, elle s'offrit de défendre Louis XVI. De la monarchie elle dit avec justesse : "Il aurait mieux valu l'abolir que de la traîner dans la boue."

Quoique douée de qualités masculines, toujours des qualités masculines, si je disais de grandes qualités fémi-

nines, on ne lui accorderait ni courage ni éloquence ou autres qualités que les hommes ont l'habitude de s'approprier; cependant, le dernier d'Olympe de Gouges fut bien féminin; avant de graver les marches de l'échafaud, elle demanda un miroir et s'y regardant pour la dernière fois, s'écria : "Dieu merci! je ne suis pas trop pâle". Voilà comment ces femmes savaient mourir!

Le salon d'Olympe de Gouges de la rue des Tournons était le rendez-vous de tous les membres de la société révolutionnaire.

Théroigne de Méricourt aurait partagé son sort si la folie ne l'eût empêchée d'être guillotinée. Elle avait une éloquence fougueuse et comme elle était populaire, aimée et admirée pour son courage et sa beauté on imagina un moyen odieux pour lui faire perdre son prestige; des hommes ignobles la saisirent et la fouettèrent publiquement. La honte lui fit perdre la raison, elle aurait sans doute préféré la mort. Elle reprévoit les massacres de Septembre, ce qui lui fit des ennemis des Jacobins.

XIXe Siècle

Lorsque la France fut pacifiée, les salons s'ouvrirent, mais la guillotine et l'émigration avaient fait trop de vides, la noblesse avait trop souffert, les esprits avaient perdu cette grâce et cette légèreté qu'on ne saurait trouver que dans une aristocratie; il se trouva que la conversation était un art oublié.

On n'improvise pas une société bien élevée et Bonaparte avec tout son génie n'y serait jamais parvenu si les femmes du consulat ne l'avaient aidé.

A la première entrevue que l'empereur eut avec Talma, à son retour de l'île d'Elbe, il lui dit avec sa familiarité ordinaire : "Châteaubriand assure que vous me donnez des leçons pour jouer l'Empereur. Je prends ceci pour un compliment parce qu'il fait voir du moins que j'ai assez bien joué mon rôle."

Dans son hôtel de la rue de Provence, Mme de Montesson recevait Mme Bonaparte et le premier consul, qui en profitait pour apprendre les usages et les coutumes de la bonne société. Il consultait la maîtresse de maison sur bien des points du protocole mondain, car les manières y étaient plus élégantes que partout ailleurs.

Un autre salon bien fréquenté était celui de Mme Permon, mère de la duchesse d'Abrantès, qui, dans ses intéressants "Mémoires", donne la liste des invités.

L'esprit de Mme Hainguerlot attirait autour d'elle des gens de la meilleure société. L'élégance et le bon ton de la Villa Neuilly excitaient la jalousie de Mme Récamier. Un soir, à l'Opéra, (on y donnait alors des bals costumés) elle est poursuivie par un masque vêtu d'un costume fripé et sali de Cupidon, avec un carquois déchiré, des ailes tachées :

— Tu ne me connais pas, dit-il à Mme Hainguerlot, je suis l'Amour.

— Tu n'es certainement pas l'amour... propre riposte la jolie femme.

Sous l'Empire, Mme de Rémusat, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, douée d'un jugement sain et éclairé, a laissé des "Mémoires" dont la lecture est précieuse.

Sophie Gay est l'auteur d'un livre bon à consulter : "Les Salons célèbres". Sa fille Delphine Gay, d'un talent plus fin et plus délicat que sa mère, eut un salon qui fut le rendez-vous de toutes les illustrations littéraires. Elle épousa Emile de Girardin, le célèbre publiciste, qui inaugura la presse quotidienne. Il écrivait : "Par le degré de liberté dont jouissent les

femmes, se mesure exactement dans chaque pays, dans chaque siècle, le degré de civilisation des hommes."

Mme de Visconti, grâce à l'influence de Berthier, l'un des maréchaux de Napoléon, tint un grand état de maison. Elle recevait tous les mondes et allait dans tous : chez Barras, au Luxembourg; chez Talleyrand, le fameux diplomate; chez Ouvrard, le banquier, où elle rencontrait le général Marmont, auteur de "Mémoires" bien connus et la moustachue marquise de Lucchesini, ambassadrice de Prusse, dont Talleyrand disait : "Nous avons mieux que cela dans les Grenadiers de la Garde."

Le salon de Mme Necker avait fort grand air. Cette femme fut célèbre pour son esprit et sa bienfaisance. Sa fille, Mme de Staël, avec son ouvrage sur l'Allemagne, se place au premier rang des femmes écrivains.

Talleyrand se vengeait du portrait que Mme de Staël avait fait de lui dans "Delphine" sous le personnage de Mme Vernon par l'épigramme : "On dit que Mme de Staël nous a représentés tous deux dans son roman, elle et moi, déguisés en femme."

Les personnages les plus illustres d'alors se rendaient à Coppet, où Napoléon l'avait exilée, pour jouir de sa conversation si intéressante.

Durant la réaction qui se fit sentir après la Révolution, c'est Mme de Staël qui réconcilia les esprits avec la liberté, en la dégagant de tous les crimes commis en son nom.

Ses dernières paroles furent : "J'ai aimé Dieu, mon père et la liberté!"

Chez Mme de Beaumont on rencontrait Joubert, le moraliste à qui on doit des "Pensées" d'une grande finesse d'observation; c'était aussi un causeur plein de verve et d'imprévu; le poète Chénedollé, auteur de fables agréables, ainsi que Pasquier, Molé, Mmes de Duras, de Custine, de Lévis, de Vintimille.

C'est dans la maison de campagne de Mme de Beaumont que Chateaubriand écrivit : "Le Génie du Christianisme".

Le salon de l'Abbaye-au-Bois de Mme Récamier est le temple où l'astre déclinant de Chateaubriand achève de répandre les derniers rayons de sa gloire. C'est dans cette paisible retraite que l'on entendit pour la première fois "Les Premières Méditations" de Lamartine.

Balzac se rendit un jour chez Mme Récamier. Il venait de publier "La Physiologie du Mariage". "Les femmes, lui dit Mme Récamier, ont grand besoin d'être défendues. Vous avez fait là, monsieur, oeuvre excellente, et si spirituelle." Cette visite à une femme qui était un des grands noms de la vie française venait d'apporter une clarté de plus au grand romancier, qui était alors au début de sa carrière.

La beauté, la grâce, l'intelligence de Mme Récamier lui gagnaient tous les coeurs; la voir, c'était l'aimer. Son salon fut le rendez-vous de la plus brillante société d'alors. Elle reste vertueuse : les hommes n'ont pas toujours raison de dire que les femmes ne sont irréprochables que lorsque les occasions leur ont manqué.

Durant les Cent-Jours, Napoléon, en parlant de la duchesse d'Angoulême, disait : "C'est le seul homme de la famille".

Ce fut une époque incomparable de beauté et d'enthousiasme que l'époque romantique. Chateaubriand vit encore, Lamartine est dans toute sa gloire, Musset a vingt ans, Victor Hugo en a trente; dans les arts, dans les sciences, de tous côtés éclosent des talents.

Si le développement intellectuel et moral des sociétés est en rapport constant avec le parfait équilibre des sexes, nous devons en trouver ici la confirmation. La femme est la grande préoccupation de la jeunesse romantique. C'est pour elle qu'elle écrit, qu'elle chante. Soulevez presque tous les noms de l'Ecole romantique, vous trouverez le nom d'une femme.

Victor Hugo soumettait à Juliette Drouet, avant l'impression, les chefs-d'oeuvre qu'elle lui inspirait, nous dit

M. Louis Barthou. Le grand poète l'aima pendant cinquante ans. Quatre mois avant la mort de son amante, il lui écrivait : "Je t'aime, cinquante ans d'amour c'est le plus beau mariage."

Voici une poésie inédite qu'il fit pour elle :

Mon âme à ton coeur s'est donnée;
Je n'existe qu'à tes côtés,
Car une même destinée
Nous joint d'un lien enchanté.
Toi l'harmonie et moi la lyre,
Moi l'arbuste et toi le zéphire,
Moi la lèvre et toi le sourire,
Moi l'amour et toi la beauté.

C'est sans doute cet amour qui lui inspira ces vers :

Soyons deux; tout nous convie
A nous aimer jusqu'au soir,
N'ayons à deux qu'un espoir.
Dans ce monde de mensonges
Moi j'aimerais mes douleurs
Si mes rêves sont tes songes,
Si mes larmes sont tes pleurs.

Emile Faguet dit que c'est Elvire qui inspira à Lamartine les plus beaux chants d'amour qu'aient entendus les hommes.

Voici quelques strophes de l'"Isolement" :

Je contemple la terre, ainsi qu'une
[ombre errante.
Le soleil des vivants n'échauffe plus
[les morts.

De colline en colline en vain portant
[ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au
[couchant,
Je parcours tous les points de
[l'immense étendue,
Et je dis : nulle part le bonheur ne
[m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais,
[ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le char-
[me est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes
[si chères,
Un seul être vous manque, et tout
[est dépeuplé.

Que le tour du soleil ou commence
[ou s'achève,
D'un oeil indifférent je le suis dans
[son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se
[couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? Je n'attends
[rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa
[vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide
[et les déserts.
Je ne désire rien de tout ce qu'il
[éclaire,
Je ne demande rien à l'immense
[univers.

Mais peut-être au-delà des bornes
[de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire
[d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille
[à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à
[mes yeux.

Là je m'enivrerais à la source où
[j'aspire,
Là je retrouverais et l'espoir et
[l'amour,
Et le bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre
[séjour.

Quand Georges Sand abandonne Musset, le poète a besoin de crier sa peine et le chantage d'Elvire reçoit ses déchirants aveux. Cette lettre à Lamartine lui a inspiré ses plus beaux vers, que l'on lira et relira tant que l'amour humain et l'espoir en Dieu vivront au coeur de l'homme.

Créature d'un jour, qui t'agites une
[heure,
De quoi viens-tu te plaindre, et qui
[te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois
[qu'elle pleure :

Ton âme est immortelle, et tes
[pleurs vont tarir.

Tu te sens le coeur pris d'un
[caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de
[de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager
[ton âme :
Ton âme est immortelle, et ton
[coeur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et
[te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier, laisse venir
[l'aurore :
Ton âme est immortelle, et le temps
[va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta
[pensée;
Tu sens ton front peser et tes
[genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature
[insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort
[va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber
[en poussière;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire
[vont périr,
Mais non pas ton amour, si ton
[amour t'est chère :
Ton âme est immortelle, et va s'en
[souvenir.

C'est à la comtesse Hanska, grande dame polonaise, que Balzac, le plus fécond des romanciers, doit l'épanouissement de son génie. Cette femme d'élite, en l'épousant, adoucit ses derniers jours. Peu de temps avant sa mort il lui répétait encore : "Tu as été ma vie!... Tu sais que depuis quinze ans, tous mes livres ont été écrits pour toi et près de toi... Tu n'as jamais quitté ma table... Ton image était sans cesse présente!... Il n'y a que toi en ce monde qui m'as compris dans mon travail."

Heureux ou malheureux l'amour, donc la femme, est la source des plus belles productions de l'esprit et de l'inspiration de presque tous les chefs-d'oeuvres de l'art.

Sous le Second Empire, les femmes furent véritablement reines en ce temps-là, reines par leur charme souverain, reines aussi par leur luxe et par l'élégance de leurs toilettes. Elles ont passé dans la vie le sourire sur les lèvres.

Toute la France est éprise de l'impératrice Eugénie, qui est merveilleusement belle. La princesse Mathilde, Mme de Metternich, la marquise de Gallifet, la comtesse de Pourtalès, la princesse Clotilde paraissent d'un doux éclat la cour la plus brillante et la plus souriante de cette époque.

Autour évolue une société galante au sens le plus français du mot : Morny, Persigny, Fleury, Haussmann, Murat, Saint-Arnaud, aussi des artistes et des écrivains comme Auber, Gounod, Halevy, Meilhac, Emile Augier, les deux Dumas, Carpeaux, Chs Garnier, Meyerbeer et Prosper Mérimée.

La princesse Mathilde tient un rôle important dans la société élégante et spirituelle du Second Empire. Fille du roi Jérôme, elle était la propre nièce de Napoléon. Elle sut se créer un salon avec un art supérieur, dans ce fameux hôtel de la rue de Courcelles. Elle sut y grouper, à côté des représentants hautement qualifiés de l'art, de la littérature et de la science, d'éminentes personnalités, appartenant aux mondes assez divers de l'aristocratie, de l'armée, de la diplomatie, de la magistrature et de la finance. La plupart des étrangers de marque, de passage à Paris, altesses en tête, avaient à coeur d'y être admis.

Taine, Renan, Pasteur, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Flaubert, Mérimée, Alexandre Dumas, fils, les Goncourts, Anatole France, et le peintre Marcel Baschet fréquentaient son salon et l'honoraient de leur amitié. C'est la princesse Mathilde qui disait à Gautier en voulant modérer son enthousiasme :

—Il est un âge où il faut renoncer



Une "Slip" neuve

Saviez-vous qu'une boîte de Diamond Dyes de quinze cents peut reproduire n'importe quelle teinte délicate qui s'adonne à être de mode pour les sous-vêtements délicats? Gardez votre plus vieille lingerie, vos bas aussi, dans la couleur à la mode du moment. C'est facile si seulement vous employez de la VRAIE TEINTURE. Ne bariolez pas vos belles choses avec des couleurs synthétiques.

Teignez ou teintez n'importe quoi : robes ou draperies. Vous pouvez accomplir des merveilles à bon marché avec quelques Diamond Dyes (de vraies teintures). Des couleurs nouvelles par-dessus les anciennes. N'importe quel matériel. GRATIS.—Allez chez votre pharmacien et obtenez gratis une Diamond Dye Encyclopedia. Suggestions précieuses, directions simples. Echantillons de couleurs sur coupons. Ou le gros livre illustré "Color Craft" gratis en adressant votre demande à DIAMOND DYES, Dept. M9, Windsor, Ont.

Diamond Dyes

Just Dip to TINT, or Boil to DYE
Tremper seulement pour teindre,
ou bouillir pour teindre.

31-27

Ménagères

"Les Cuisines Clark Vous Aideront"

SOUPES CLARK

Les soupes Clark vous permettent de servir à l'imprévu, une soupe délicieuse à peu de frais. En vente partout.

Toutes viandes employées
sont inspectées—
(Canada Approuvé)

W. CLARK Limitée
Montréal



aux prétentions de l'extérieur et où l'esprit doit tenir lieu de tout.

—Pardon princesse, lui répond-il, les écrivains et les acteurs ont dix ans de moins que le vulgaire bourgeois. Si une jeune fille lisait mes vers concevait une passion invincible pour le poète et venait le lui avouer, que feriez-vous à ma place?

—Je lui ferais comprendre sa folie et je n'en abuserais pas.

—Oh! princesse! comme vous connaissez peu les hommes et les poètes... Pour observer les réserves que vous prêchez il faudrait être un saint ou un vieillard décrépit.

—Non, il suffirait d'être un honnête homme.

L'impulsible charité de la princesse revit dans l'oeuvre de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, installée à Neuilly dans l'asile qui porte son nom, où de pauvres petites incurables sont confiées à l'incomparable dévouement des
(Voir la suite à la page 40)

— LA FEMME ET LA CIVILISATION —

(Suite de la page 39)

pieuses filles de Saint-Vincent de Paul.

La toilette est un chapitre important dans l'histoire de cette époque. Une grande révolution s'opère dans la toilette féminine. On voit apparaître le couturier.

C'est la princesse de Metternich, la plus parisienne des étrangères, qui la première eut l'audace d'aller chez un tailleur pour dames. Elle avait découvert dans une petite rue, près de la bourse, un couturier nommé Worth, à qui elle confia le soin de l'habiller; et pour la première fois un homme habilla une femme. L'impératrice Eugénie fut si charmée par une robe faite par Worth et portée par la princesse de Metternich, à l'un des bals des Tuileries, qu'elle s'informa du nom de la couturière. Elle donna alors à Worth le privilège de faire ses toilettes. Tout l'art de Worth consistait dans la simplicité.

La toilette se modifie au goût capricieux de la mode qui ne fait que traduire les sentiments d'une époque. Le XVIII^e siècle, avec ses paniers, et le second Empire, avec ses crinolines, sont bien en rapport avec la mentalité de ces deux époques qui se ressemblent. Le Directoire, avec ses peplums, ses tuniques flottantes n'était-il pas par les mœurs à l'âme antique? Pas par son âme héroïque, mais surtout par le dévergondage de ses mœurs; les femmes ne craignaient pas de se montrer dans les rues ne voilant leur nudité que sous une gaze transparente.

Les derniers salons remarquables de la fin du XIX^e siècle sont ceux de Mme Aubernon, de Mme Buloz, femme du fondateur de "La Revue des Deux-Mondes", de Mme Juliette Adam, l'auteur de "Païenne" et de "Chrétienne" et de Mme Armand de Caillavet.

Chez Mme Aubernon, c'est Renan qui préside, comme un chanoine déshabillé, aux débats littéraires sous l'œil sévère et la légendaire sonnette de la docte maîtresse de maison, comme autrefois chez Aspasia, un doux philosophe, Socrate, dévotement impie lui aussi; Péladan y remplace Pythagore, de qui se réclame les occultistes; Jérôme et Falguière, Phidias et Praxitèle; Détaille, Xéuxis; Brunetière, Anaxagore.

Joseph Marmette a raconté à sa fille, Marie-Louise Brodeur, lors de son séjour à Paris, qu'un jour chez Mme Aubernon, où il était reçu, Henri Becque discutait avec un des invités qui ne brillait pas pour son esprit; ennuyée de la tournure de la conversation, il fit signe à son hôtesse, qui agita sa sonnette et dit: "Que voulez-vous M. Becque? — Un peu de sel", répondit le spirituel auteur de "La Parisienne".

Dans son salon de l'avenue Hoche, Mme Armand de Caillavet (10) continua les traditions des salons du XVIII^e siècle. Elle sut grouper autour d'elle toute une élite: Alexandre Dumas, fils, Sully-Prudhomme, Jules Lemaitre, Pierre Loti, Pailleron, Marcel Proust, Arsène Houssaye, Georges Rodenbach, Jaurès, Paul Hervieu, Gustave Larroumet, J. H. Rosny, Charles Maurras.

Reynaldo Hahn disait: "Je me rappelle un dîner scintillant d'esprit où M. Clémenceau rivalisa d'esprit avec M. France."

Que d'autres dîners, que d'autres joutes entre les esprits les plus fins, les plus brillants, les plus cultivés; la comtesse de Noailles, la princesse Alexandre Caraman-Chimay, M. et Mme Henri de Régnier, Mme Madeleine Lemaire, Mlle Hélène Vacaresco, Mme Raoul Duval, Raymond Poincaré,

(10) Elle fut la mère de Gaston de Caillavet, l'auteur de tant de comédies si pétillantes d'esprit.

Louis Barthou, Henri Lavedan, Briand, Painlevé, Victorien Sardou, Alfred Capus, Pierre de Nolhac, Marcel Prévost, Georges de Porto-Riche, le comte Primoli, Robert de Flers, M. l'abbé Mugnier, Adrien Hébrard, le professeur Pozzi, le professeur Dumas, le professeur Robin, Abel Hermant, Tristan Bernard, Fernand Vanherem, Pierre Mille, Mme Réjane, Lucien Guitry, etc.; on ne peut les citer tous.

M. Guglielmo Ferrero, l'éminent historien, qui était un habitué du salon

de l'avenue Hoche, y fit une conférence sur "La Romanisation de la Gaule".

M. l'abbé Moreux, le savant astronome de l'observatoire de Bourges, vint aussi avenue Hoche faire une conférence, avec projections, sur la planète Mars.

Un soir, on entendit Mme Marcelle Tinayre parler de l'amour dans la littérature féminine.

La Loïe Fuller fit danser sa troupe enfantine un autre soir pour les invi-

tés de Mme de Caillavet, avec qui elle était très liée. Mme de Martel, la spirituelle Gyp, était aussi une amie intime.

"C'est à Mme de Caillavet, écrit M. Hovelague, (11) que nous devons la France des grandes années. Elle l'a révélé à lui-même. Elle a fait, de ce paresseux un laborieux."

Sur l'édition originale de "Crainquebille" Anatole France écrivit: "A Mme Armand de Caillavet ce petit livre, que sans elle je n'aurais pas fait, car sans elle je ne ferais pas de livres."

J'ai connu, dit M. Gabriel Hanotaux, le grand écrivain quand il n'était pas sorti de ses langues et qu'il fréquentait les boutiques de Ferroud et de Menu, libraires. Ah! on me l'avait changé mon commis libraire! Quelqu'un avait éveillé dans cette âme nonchalante, la fantaisie d'Ariel.

Dans toute l'histoire littéraire il n'y a pas d'exemple d'une influence aussi forte d'une femme sur l'esprit d'un homme.

Conclusion

Même lorsqu'elles sont le plus dépendantes de l'homme, les femmes ont une influence sur la société. Sheridan a dit avec raison: "Les femmes nous gouvernent, tâchons de les rendre parfaites; plus elles auront de lumières plus nous serons éclairés; de leur culture dépend notre sagesse."

"Sans la femme, dit Châteaubriand, l'homme serait rude, grossier, solitaire et il ignorerait la grâce, qui n'est que le sourire de l'âme."

Les femmes, il est vrai, n'ont produit aucun chef-d'œuvre dans les lettres et les arts. Elles n'ont écrit ni l'Illiade, ni l'Enéide, ni la Divine Comédie, ni Hamlet, ni le Paradis Perdu, ni le Cid, ni Tartuffe, ni Athalie. Elles n'ont composé ni la Création, ni le Messie. Elles n'ont pas peint la Transfiguration, ni sculpté l'Apollon du Belvédère. Ni elles ont fait de grandes découvertes scientifiques. Mais elles furent les mères des auteurs de ces œuvres immortelles. N'est-ce pas assez? La femme est plutôt inspiratrice que créatrice, le rôle d'Egérie est celui qui lui est propre.

Les hommes doivent souvent leur supériorité à leur mère, car on voit rarement le fils du grand homme hériter du génie de son père; en retour, les hommes célèbres ont eu des pères médiocres: il fallait donc qu'ils aient hérité leur talent de leur mère.

Les trois meilleurs rois de France ont été formés par leur mère: saint Louis par Blanche de Castille; Louis XII par Marie de Clèves; Henri IV par Jeanne d'Albret.

On entend peu parler du père de Cromwell, mais beaucoup de sa mère, veuve d'un écuyer anglais. Comme Cromwell logea sa mère à Whitehall, le palais des rois, Napoléon plaça sa mère, la fille d'un avocat de Corse, au milieu des splendeurs des Tuileries; on sait ce qu'il devait à sa mère.

Les Etats-Unis doivent beaucoup à la mère de Washington. Restée veuve, elle entreprit seule l'éducation d'une nombreuse famille.

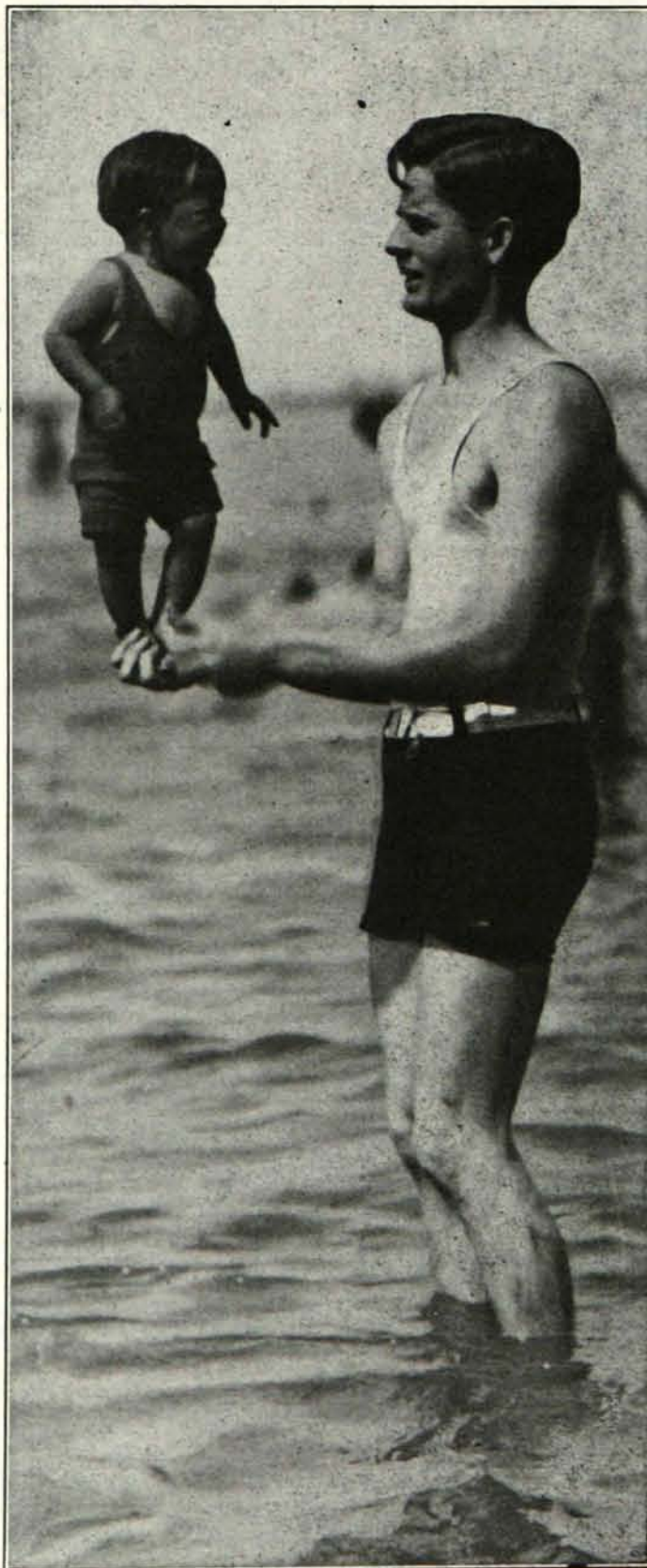
William James, le grand philosophe américain, eut une compagne qui sut à merveille le comprendre, l'aider et l'encourager. Son mariage rétablit sa santé débilée.

La mère de Goethe fut une femme remarquable. Un voyageur qui avait fait sa connaissance disait: "Je comprends maintenant comment Goethe est devenu l'homme qu'il est." Sa fem-

(11) Quelques Souvenirs sur Anatole France. "Revue de France". 1^{er} avril 1925.

(Voir la suite à la page 42)

SOUVENIR DE VACANCES



"Le court et le long d'un plongeon"

UNE OFFRE INTÉRESSANTE

LISEZ BIEN CECI!

GRATIS . . . GRATIS

Aimables lecteurs, gentilles lectrices, désirez-vous gagner une ou plusieurs de ces jolies primes? Si oui, vous n'avez qu'à nous faire parvenir quelques abonnements à :

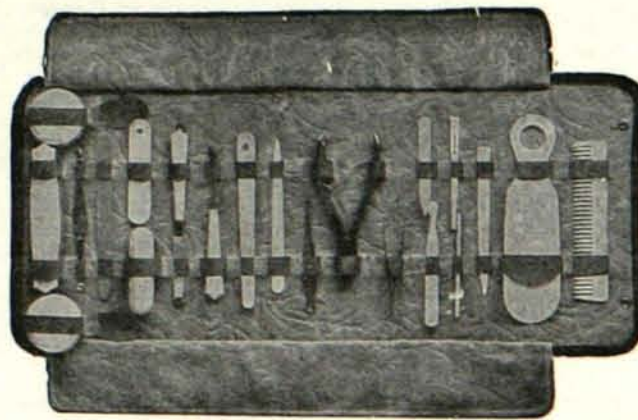
"MON MAGAZINE"

et par ière malle, ces cadeaux vous seront envoyés sans qu'il vous en coûte un sou! Cette intéressante revue ne coûte que \$2.00 par année. Vous connaissez comme elle est intéressante, alors faites-en bénéficier vos amis. Abonnez-les et gagnez ces primes gratis, vous ferez en même temps une oeuvre patriotique en aidant une revue canadienne-française à progresser. Elles ne sont pas nombreuses, les revues canadiennes-françaises au Canada. Pourquoi ne pas leur aider.



COLLIER

Collier en perles satin, incassables. — Collier à trois rangs avec agraffe surmontée d'une pierre. Donné gratis pour seulement deux abonnements.



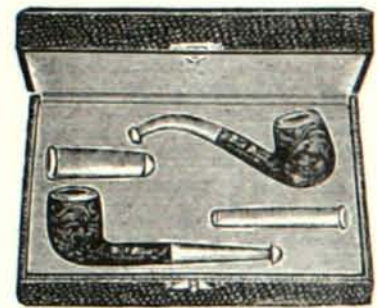
COFFRET A MANICURE

21 morceaux, tel qu'illustré, doublé en velours rose, recouvert en cuir. Donné avec quatre abonnements.



MONTRE BRACELET

En or vert, 10 pierres, garantie, mouvement Suisse. Cette prime est d'une grande valeur. Donnée avec 10 abonnements.



BOITE DE PIPES

De grande valeur, contient une pipe droite, une pipe croche, un fume-cigare, un fume-cigarette. La boîte est en cuvette doublée en satin Duchesse. Douilles en Gold Filled. Donnée pour quatre abonnements seulement.

Adressez vos nouveaux abonnements avec les remises à :

AIMÉ FOURNIER

AGENT SPECIAL POUR "MON MAGAZINE"

CASIER POSTAL 510,

BEAUCE-JONCTION, P. Q.



La femme et la Civilisation

(Suite de la page 8)



me Christiane Vulpian, beaucoup plus jeune que lui, prenait une part modeste à son activité littéraire et il attachait la plus grande importance à ses jugements.

Le mariage de Schumann avec Clara Wiech fut aussi idéal dans le monde musical que celui des Brownings dans le monde littéraire.

Chacun sait ce que fut pour Michélet sa femme qui fut sa collaboratrice. C'est à la collaboration de Mme Curie que Pierre Curie dut la découverte du radium.

Guizot, homme d'Etat et historien, fut encouragé dans sa carrière ardue par la grandeur d'âme de sa compagne.

Le chimiste Berthelot ne put survivre à sa femme qui l'aïda dans ses travaux.

Faraday, célèbre physicien et chimiste, dit que son mariage fut une source de bonheur dépassant tout le reste.

La femme de Carlyle fut durant quarante ans sa compagne fidèle et aimante. Elle l'aïda dans tout ce qu'il entreprit; elle était lettrée, mathématicienne, bonne latiniste et bonne ménagère.

George Grote dit que son "Histoire de la Grèce" n'aurait jamais été écrite sans sa femme.

L'épouse de Stuart Mill, célèbre philosophe et économiste anglais, fut la principale inspiratrice de son immortel essai "The Subjection of Women". C'est lui qui a ouvert la porte à l'émancipation de la femme.

Andersen, le poète et romancier danois, doit à sa mère son talent poétique et original.

Klopstock, l'auteur de la "Messiade", avait une femme cultivée et raffinée, douée d'habileté littéraire et d'une faculté de critique.

Tous nous savons ce qu'Elisabeth Barrett Browning fut pour son mari, le poète de "Paracelse".

Il est intéressant et instructif de retracer le progrès de la femme dans le monde des lettres; on y voit que le progrès correspond exactement avec les avantages croissants placés à sa disposition. Comparez le XIXe siècle avec le XVIIe siècle, seulement en Angleterre, et vous remarquerez la grande activité de l'intellect féminin. Vous allez la trouver dans tous les champs de l'activité mentale. Une George Elliot dans la fiction; une Elisabeth Barrett Browning dans la poé-

sie: ses ouvrages sont marqués du doigt du génie, son poème "Aurora Leigh" renferme les vues des plus fortes intelligences de ses contemporains sur les questions qui affectent le bonheur, les devoirs, les responsabilités, la mission des femmes; une Mrs. Somerville dans l'enquête scientifique: elle montra que la femme pouvait maîtriser les problèmes les plus ardues de la science et conduire les arguments les plus difficiles avec une exactitude rigoureuse; comme en France Sophie Kovalevski, une mathématicienne de génie, qui a formé des élèves qui sont eux-mêmes des savants. L'Académie des Sciences lui accorda un de ses grands prix. Elle était Russe, mais vécut en France, où ses travaux excitèrent l'admiration des savants. En 1888 on accorda aussi le grand prix des mathématiques à Sophie Germain, qui s'est illustrée par des découvertes dans le domaine des mathématiques. Mme Curie a gagné le prix Nobel pour la chimie.

Clémence Royer, à vingt ans, traduisit Darwin qu'elle fit connaître aux Français. Elle rendit ainsi un service considérable à la science et à la philosophie contemporaines. Elle s'assimila toutes les sciences de la mathématique à l'astronomie, de la chimie à la biologie, de la physique à la géographie. Son principal ouvrage, "La Constitution du Monde" renferme des vues géniales.

Lady Jane Gray fut remarquable par son savoir prodigieux. Encore enfant, elle savait le Grec et le Latin, elle parlait l'Arabe, le Chaldéen, le Français, l'Italien et l'Hébreu. Son écriture était un modèle d'élégance. Elle jouait avec goût et adresse plusieurs instruments de musique; elle avait une voix mélodieuse et remarquable. Son habileté en broderie excita l'admiration de ses contemporains. Elle était jolie, ce qui n'est pas la moindre qualité pour une femme. Cette femme extraordinaire montra une fois de plus que les arts domestiques et d'agrément sont compatibles avec le savoir, qui n'enlève rien du charme de la femme.

Il est remarquable que les hommes n'ont pas avancé au siècle dernier au-delà du point culminant qui existait avant, excepté dans le domaine des sciences. Personne ne pourrait dire que Tennyson est un meilleur poète que Milton, Mill un plus grand phi-

losophe que Bacon, Thackeray un plus grand romancier que Fielding. C'est le contraire que nous venons de voir pour les femmes de lettres.

On pourrait dire la même chose pour la France. Depuis un demi-siècle, les poètes sont inférieurs à Lamartine, Hugo et Musset. Les critiques valent-ils Sainte-Beuve? Les historiens sont-ils à la hauteur de Guizot, Thiers et Michelet? Seul le domaine scientifique ouvre des horizons nouveaux. Quant aux femmes de lettres, la comtesse Mathieu de Noailles, Lucie Delarue-Mardrus, Renée Vivien en poésie; Marcelle Tinayre, Colette, Daniel Lesueur, Séverine Jeanne Marni, Georges de Peyrebrune, Jean Pommerol, Colette Yver, Gérard d'Houville, Judith Gautier dans le roman dépassent en capacité et en nombre les femmes de la première moitié du XIXe siècle, exception faite pour Mme de Staël, Mme Ackermann, une poétesse de génie et Marcelline Desbordes-Valmore.

Récemment Fannie Hurst a gagné le prix de \$50,000 offert par une revue américaine "Liberty" pour le meilleur roman et une Canadienne, Mlle Madzo de la Roche a remporté le prix de \$10,000 offert par le magazine "Atlantic Monthly" avec une nouvelle, intitulée "Jalna".

"La part des femmes, dit Rémy de Gourmont, est si grande dans l'oeuvre de la civilisation qu'il serait à peine exagéré de dire que l'édifice est bâti sur les épaules de ces frères cariatides."

"Les femmes savent des choses que nous n'avons jamais été enseignées, et sans lesquelles tout le matériel de notre vie quotidienne serait inutilisable."

"S'il était possible, ajoute le même auteur, d'assigner au langage une origine, on dirait qu'il fut la création de la femme. Mais le secret de toutes les origines nous échappera éternellement. La grande oeuvre intellectuelle de la femme est l'enseignement du langage. Les femmes sont les ouvrières élémentaires et les poètes les ouvriers supérieurs."

La plus grande partie de la littérature a été l'oeuvre indirecte de la femme, faite pour lui plaire, pour toucher son coeur, l'exalter ou maudire son charme, sa grâce et sa beauté.

"Rien ne m'a plus frappé, écrivait jadis Tocqueville, que l'influence

qu'exercèrent toujours les femmes dans les affaires publiques, influence d'autant plus grande qu'elle est plus indirecte."

"La femme est le lien le plus puissant de l'état social, elle exerce une influence suprême sur les moeurs et les civilisations," dit le Dr Belouino, qui pourtant est sévère pour les femmes.

L'énergie maternelle est la force par laquelle l'altruisme et l'industrie vinrent au monde. C'est par leur activité, attisée par l'amour de l'enfant que les premiers efforts de l'art et que les métiers prirent naissance. Même à l'aurore de la civilisation une lumière brille autour de la femme dès que les hommes sortent de la barbarie.

Comme on vient de le voir, l'influence de la femme a été très grande dans le progrès de la civilisation. L'oeuvre de l'humanité n'est pas toute dans le laboratoire des savants, ni dans les bibliothèques, ni dans les usines. La femme a d'autres manières d'y travailler. Son rôle est ailleurs et autre sa fonction. Au lieu de chercher à imiter l'homme en tout, "une copie ne vaut jamais l'original", il suffit qu'elle s'intéresse à ses travaux, qu'elle le comprenne, qu'elle l'encourage et sa part sera assez belle comme cela. Mais je suis loin de blâmer celles qui sont obligées de gagner leur vie, ou dont le talent est exceptionnel.

J'aurais voulu mentionner aussi toutes les femmes qui ont aidé les premiers colons à faire de notre pays ce qu'il est devenu: Jeanne Mance, Marguerite Bourgeois, Marie de l'Incarnation, Mme de la Peltrie, Mme d'Youville, Madeleine de Verchères, Mme de Repentigny, grande dame de Québec qui, en 1705, après que la "Seine" apportant à la Nouvelle-France la cargaison annuelle de vêtements eût été capturée en haute mer par les Anglais, inspira aux paysans l'idée de cultiver le chanvre afin d'en tirer de l'étoffe. Mais nous savons tous l'influence qu'elles ont exercée au Canada, à une époque où elles étaient exposées à toutes sortes de privations et de périls.

Les Etats-Unis, au XIXe siècle, ont fourni deux femmes remarquables: l'une a contribué par sa plume à faire cesser l'esclavage et l'autre sauva l'Union durant la guerre civile américaine.

(Voir la suite à la page 43)



SON PREMIER THÉ

(Suite de la page 13)



—Oh! avec toi, c'est plaisant! Tu n'as rien d'acide au moins! Et nous irons demain certain. Toi, mon Bijou, viens me becquer en pincettes, l'entends! gronda joyeusement Madame Dugray en se mettant à genoux à la portée de petit Jacques.

Madame Aupin dit alors d'un air qu'elle voulait rendre gracieux: "Vous savez, Madame Xavier, cela nous ferait bien plaisir d'aller faire la veillée chez vous, mais nous sommes si pris!..."

Au retour du bureau, Monsieur Dugray trouva sa femme qui songeait dans la demi obscurité de la pièce, le coude appuyé sur le bras de la berceuse.

—Quelle mine malheureuse, mon loup! As-tu manqué ton après-midi?

—Oui et non, dit-elle d'un ton maussade. Madame Rennat était malade. Madame Lamarre n'est pas venue et si je n'avais eu la visite inattendue de petit Jacques et sa mère, je n'aurais pu supporter les impertinences de ta sotte Aupin! Je me demande Henri, si tu perds la tête, continua-t-elle en se redressant, pour trouver un peu d'esprit et de joliesse à cette insignifiante qui n'a pas seulement le mérite d'être bien élevée.

—Quelle colère! grands dieux! fit celui-ci la figure soudain assombrie. Je sais que tu ne l'as

jamais aimée. Vous ne vous entendez pas, voilà tout! Mais ça n'empêche pas les autres de la trouver gracieuse et même charmante.

—As-tu reçu une réponse du Ministre au sujet de ton augmentation? questionna la jeune femme, changeant dédaigneusement de sujet.

—Oui. Pas d'espoir. Les bureaux sont encombrés. L'économie stricte est requise et je dois me compter heureux paraît-il d'être nommé permanent.

—Et ça te suffit, toi, ces explications-là? Qu'est-ce que ça veut dire que le jeune F... dernier entré au bureau, est transféré à Ottawa avec cinq cents piastres d'augmentation. Tu seras toujours le benêt qui végète dans son coin en regardant empiffrer les autres! C'est à se décourager d'être honnête! s'exclama-t-elle nerveuse en se levant brusquement pour préparer le repas.

Et jusqu'à l'heure du sommeil, un silence pesant et boudeur régna dans le luxueux petit logis.

Chez les Xavier, on vient d'enlever le couvert, et les enfants avant de regagner leurs petits lits s'en donnent à coeur joie. Le papa les place à cheval à tour de rôle sur sa jambe pendante, et faisant un effort surhumain qui ravit les enfants, il les en-

voie sauter à la hauteur de ses bras tendus: Houp! Houp! Houp là!! Et le jeu recommence.

Madame Xavier qui les regarde d'un oeil amusé, met son mari au courant de sa matinée.

"Laura était très désappointée. Madame Lamarre et Madame Rennat n'avaient pu venir à son jour, et Madame Aupin, qu'elle ne pouvait souffrir, s'était rendue désagréable à plaisir. Je ne comprends pas dit-elle à son mari pourquoi Laura si intelligente, s'attache à cette vie futile et mondaine. Jamais d'affection vraie, jamais d'amitié sincère! Et elle vit dans une atmosphère de coquetterie et de duplicité. Pourtant si tu l'avais vue embrasser Jacques et jouer avec lui! Elle a certainement une fibre maternelle qui ne veut pas mourir! Et je crois que si son éducation sans principes ne l'avait pas dirigée dans une voie fautive, en lui cachant le but véritable de la vie, qu'elle aurait été une mère dévouée, peut-être accomplie!"

—Oui, répondit Monsieur Xavier, de son ton tranquille. Il leur manque à tous les deux, la foi qui éclaire. Ils font fausse route en croyant que le bonheur est dans la jouissance de toutes leurs aises, et ils n'ont pas le courage d'être vraiment heureux.

Pour Copie Conforme: —
Madame G. Conrad Bastien.

La femme et la Civilisation

(Suite de la page 42)

Au point de vue historique, la révolution morale causée par la publication de "Uncle Tom's Cabin", en 1852, a été un des grands événements du XIX^e siècle, puisqu'elle fut l'un des facteurs qui amenèrent la guerre civile américaine. D'un bout du monde à l'autre les félicitations arrivèrent. Trois mille exemplaires furent vendus en un seul jour. Des souscriptions s'ouvrirent de tous côtés pour le rachat des esclaves. Lorsque l'auteur, Harriet Beecher Stowe, fut présentée au président Lincoln, il s'écria : "Voilà cette petite femme qui a fait cette grande guerre."

Anna Ella Carroll fut un génie inconnu. Dès le début de la guerre ses sympathies furent pour l'Union. Elle écrivit alors des articles sur la politique du jour qui attirèrent l'attention du président Lincoln.

L'automne de l'année 1861 fut un moment critique pour l'Union, qui avait été repoussée coup sur coup par les Sudistes. L'opinion prévalente était que les soldats de l'Union ne pourraient vaincre.

Anna Ella Carroll conçut un plan pour détourner l'attention de l'armée du Sud, du Mississippi et l'attirer vers la rivière Tennessee. Elle dessina une carte, écrivit un plan de campagne et l'envoya au gouverneur Bates qui se hâta d'aller porter ces plans au président Lincoln, et la victoire fut remportée par l'armée du Nord. Des discussions eurent lieu au Sénat et à la Chambre pour découvrir l'auteur de ce plan ingénieux qui sauva l'Union, et cette modeste jeune fille écoutait en silence, sachant le dommage qui s'en suivrait si on savait que le plan fut la conception d'un civil et surtout d'une femme.

Florence Nightingale, fondatrice de la Croix-Rouge, naquit à Florence, en 1820. A cette époque, l'Angleterre était fort arriérée en matière d'hygiène et des soins à donner aux malades. Elle organisa une croisade d'hygiène. Des professeurs donnèrent des avis pratiques sur la ventilation, les égouts, les désinfectants et la propreté.

En l'année 1854 l'Angleterre fut émue par les rapports des malades et des blessés de la guerre de Crimée.

Florence Nightingale partit avec trente-sept gardes-malades. Elle eut jusqu'à dix mille hommes sous sa direction. De 42 % le taux de la mortalité baissa à 2 % et cela seulement après quelques mois d'organisation. On connaît tous les services rendus par la Croix-Rouge durant la grande guerre. Florence Nightingale fut officiellement consultée pendant la guerre civile américaine et la guerre Franco-Prussienne.

Avec les \$200,000 qu'elle reçut en récompense de ses services, elle fonda en 1858, The Nightingale Home pour l'entraînement des gardes-malades. La publication de ses "Notes on Nursing" donna un grand stimulant à l'étude de ce sujet en Angleterre.

En 1907 elle reçut l'Ordre du Mérite des mains d'Edouard VII et fut le sujet d'un beau poème de Longfellow.

Je n'ai pas voulu, autant que possible, sortir de la France et de l'Angleterre; l'un le flambeau de la civilisation, l'autre la plus grande puissance mondiale. Cela dépasserait le cadre de cette étude, qui pourrait prendre des proportions considérables si on voulait analyser plus longuement la part que la femme a prise aux phases les plus marquantes de l'évolution humaine, tant par les ingéniosités délicates de son cœur que par les intuitions clairvoyantes de son esprit.

Les récentes catastrophes mondiales qui ont secoué la terre, renversé les trônes, détruit des formules séculaires, ont poussé la civilisation vers un idéal plus humain. Elles ont révolutionné les valeurs morales et intellectuelles, et ce sera l'œuvre de la femme au XX^e siècle de contribuer au progrès d'une manière plus directe, car la femme comprend mieux aujourd'hui sa responsabilité, non seulement dans la famille, mais aussi dans la patrie et dans la vie internationale. Si un jour la paix règne entre les peuples, las de s'entredéchirer, ce sera dû à la femme qui, plus consciente de la vie humaine, s'unira dans le monde entier pour empêcher les guerres. Ce jour-là seulement la civilisation aura atteint son point culminant. Fraternité, Liberté et Justice ne seront plus alors de vains mots.

L'aveugle et le défiguré

(Suite de la page 37)

pris se sont élevés, par degrés identiques, jusqu'aux cimes. Nous sommes unis par tout ce qu'il est en nous de beauté morale, et nulle des contingences humaines ne saurait jamais souiller notre amour spirituel, qui n'a jamais connu le goût âcre et le désenchantement des désirs satisfaits, — ces désirs qui, dans la vie courante, se succèdent et se remplacent plutôt qu'ils ne renaissent sous leur forme première. Le vrai miracle est de les prolonger, — de prolonger le bonheur qu'ils nous donnent : nous avons réussi ce miracle et prolongé notre bonheur vers l'infini.

"Les hommes ne savent pas... Qui d'eux ne nous plaindrait si nous leur faisions connaître notre vie actuelle, et, cependant, qui d'eux ne devrait nous envier."

"Le destin nous avait condamnés. Mais si sauvage que soit ce maître aux impénétrables lois, ses décrets ne sont jamais si formels qu'on ne puisse fléchir leur rigueur. La vie nous avait rejetés de son sein. Nous nous en

sommes créée une autre à côté d'elle, — une vie spirituelle où nous ne sommes plus que des visionnaires; mais en quoi si différent des autres hommes, puisque toutes choses ici-bas ne valent que par l'idée qu'on s'en fait ?

"Longtemps, longtemps, toujours, nous poursuivrons notre rêve incomparable. Vous me verrez encore tel que j'étais autrefois. Vous me sentirez, par mes lettres, tout proche, et nous aurons si bien mêlé nos pensées, fondu nos consciences, que vous ne saurez plus distinguer la mienne et la vôtre. Mon esprit sera le vôtre et le vôtre mien... Quel amour charnel peut réaliser une telle fusion des âmes ? !

"Notre enfant grandira ignorant que je suis son père, mais tout imprégné de nos idées. Ensemble, nous le guiderons. Vous lui enseignerez le courage de vivre et je vous y aiderai. Vous lui ouvrirez les voies vers un bonheur possible, et nous vivrons encore son propre bonheur..."

FIN

ARRÊTEZ ! LISEZ SOIGNEUSEMENT !

COMBIEN D'AMIS AVEZ-VOUS ?

Voilà une question que, tous, nous nous posons à un moment de notre vie. Mais aujourd'hui, la réponse à cette question vous rapportera de l'argent.

AVEZ-VOUS 100 AMIS ?

ou

CONNAISSEZ-VOUS 100 PERSONNES ?

Si vous pouvez répondre à ces questions dans l'affirmative, vous pouvez alors faire

\$100 dans quelques heures de vos loisirs \$100

LE VOULEZ-VOUS ?

ECRIVEZ AUJOURD'HUI — NE RETARDEZ PAS

MILLARD G. THOMAS

The Famous Music Publishing Co. Reg'd
1693, rue Ste-Elizabeth, MONTREAL, Québec, Canada

UN GRAND CONCOURS MUSICAL !

\$100—\$100 données gratuitement \$100—\$100

VOUS AVEZ DU TALENT

Pourquoi ne pas l'utiliser à votre avantage ?
Laissez-moi vous dire comment

Vous pouvez jouer d'un instrument !

Vous pouvez chanter !

Vous pouvez parler !

Si vous pouvez faire l'une ou l'autre de ces **trois choses**, vous êtes éligible à prendre part à ce concours.

Tout ce que vous avez à faire c'est de m'envoyer (25 cents) vingt-cinq cents pour l'un ou l'autre de nos derniers succès.

Chaudière d'amour Une ballade américaine
Un chant du cœur

Dis-moi que tu m'aimes, chérie Une belle valse française

Ou envoyez cinquante cents (50 cents) pour les deux, et je vous adresserez les détails au sujet de ce grand concours. Ne différez pas. Ecrivez aujourd'hui.

\$100 données gratuitement \$100

LES VOULEZ-VOUS !

MILLARD G. THOMAS

THE FAMOUS PUBLISHING Co. Reg'd
1693, rue Ste-Elizabeth, MONTREAL, Québec, Canada
Le concours est ouvert depuis le 1^{er} septembre, se termine le 1^{er} décembre 1927.

Demandez à votre fournisseur un disque de phonographe et
un rouleau pour piano automatique.



En marge de la Bagarre

QUELQUES VUES RETROSPECTIVES

Par J. AUGUSTE GALIBOIS



Les Batailles Françaises d'Arras.

A l'aube, nous sommes en route pour la capitale de l'Artois. Je vais revoir, complètement démolie, cette vieille ville, si réputée dans les annales des comtes de Flandres et de la maison de Bourgogne, si célèbre dans l'histoire de France, par ses églises, ses cent clochers, son beffroi, ses grandes places; par ses nombreux sièges, ses légendes, ses chansons, ses Jeux de la Feuillée; par son "Mal des Ardents" et sa "Vaudoisie d'Arras", dont parle Châteaubriand dans ses *Etudes Historiques*; par son commerce des vins de Bourgogne et d'Espagne, et par ses industries du tissage de la laine, ses draperies et ses tapisseries de réputation universelle durant tout le Moyen-Age; par les événements guerriers ou politiques qui survinrent dans ses murs, et au-dessus desquels planent toujours le souvenir de César, de Clovis, de Charles-le-Chauve, de Beaudoin Bras-de-Fer, de Philippe Auguste, de Saint-Louis, de la comtesse Mahaut, de Jean de Luxembourg, de Jeanne d'Arc, de Jean Sans-Peur, de Philippe le Hardi, de Louis XI, de Philippe-le-Bon, de Charles-le-Téméraire, de Condé, de Turenne, de l'abbé Prévost, et plus près de nous, du chevalier de Lévis, dernier défenseur de la monarchie française au Canada, devenu duc de Lévis et maréchal de France; et quelques années plus tard de Lazare Carnot et de Robespierre; enfin de Victor Hugo, Corot et Verlaine.

Mais en approchant d'Arras, d'autres réminiscences me viennent à l'esprit, pendant que je compare la nature des anciens conflits, avec les pérépéties de la guerre actuelle.

Les Allemands arrivèrent dans les environs d'Arras le trente et un d'août 1914. On rencontra d'abord à Tilloy une forte patrouille de uhlans, qui s'approcha de la ville avec prudence, et pénétra, le premier septembre, dans la citadelle d'Arras, privée de garnison. Le lendemain, la population fut avertie que des forces considérables allaient défilé par les rues de la capitale, mais les boches ne vinrent pourtant que le six septembre, au moment où s'allumait, sur toute la longueur de la ligne française, la grande bataille de la Marne. Trois mille soldats teutons occupèrent les casernes. Ce détachement appartenait au groupe du général Von Arnim, qui vint lui-même, avec son état-major, s'installer à l'Hôtel de Commerce. Deux jours après, le huit septembre, ces trois bataillons allemands, ainsi que leur commandant, quittaient Arras pour rejoindre Von Kluck, tenu en échec sur l'Ourocq.

Pendant trois longues semaines, la région d'Arras ne cessa guère de subir les incursions désagréables des compagnies de uhlans, qui battaient la campagne sans être inquiétés autrement que par l'action défensive de quelques troupes sénégalaises. Le vingt-sept septembre, le général Maud'huy arriva avec des troupes fraîches pour faire face aux allemands, dans la région de Lens et d'Arras, au cours de la fameuse randonnée vers la mer. Cette armée du général Maud'huy allait avoir à combattre les deux cent mille soldats de Von Bulow, en plus de deux corps de cavalerie de Von der Marwitz. Monsieur l'abbé Foulon, aumônier français, a ainsi décrit la prise de contact, dans le secteur d'Arras, des deux armées ennemies.

"Les allemands, pensant nous gagner de vitesse, comptaient s'emparer de la ville, bousculer nos flancs-garde, et rabattre notre aile gauche par le Sud. Pour mettre ce plan à exécution, ils avaient lancé sur Arras trois corps d'Armée, dont la garde Prussienne, rappelée précipitamment des abords de Craonne. L'état-major français fut, juste à temps, averti de ces intentions. Une division française, entièrement composée de troupes de l'Orient, et qui combattait en ce moment non loin de Reims, reçut l'ordre de se transporter d'urgence au point menacé. Ce fut une course folle: chemin de fer, autobus, marches forcées de nuit et de jour; enfin, le 27 septembre au soir, la division était à pied d'œuvre. Elle bivouaqua à deux heures de marche de l'ennemi, au milieu des champs de betteraves, dans l'immense plaine de l'Artois. La nuit fut roide, et ceux qui veillaient

"aux avant-postes purent voir la mélancolique comète de 1914, alors dans toute sa splendeur, tourner lentement autour de l'horizon, en déployant autour de la Grande Ourse sa traîne argentée.

"Le lendemain matin la division fut prévenue de ce que l'on attendait d'elle: il fallait à tout prix arrêter la marche des allemands, afin de permettre au gros des renforts français d'arriver et de prendre ses positions de combat.

"Les trois corps d'armée allemande, s'avançaient, protégés par un véritable rideau de feu. Leur artillerie lourde, dépensant ses munitions sans compter, incendiait out en avant d'elle, d'une invraisemblable averse d'obus. Les marmittes tombaient sans discontinuer, balayant les crêtes, éventrant les routes, émiettant les rares bosquets, incendiant les hameaux, qui s'allumaient soudain comme des torches gigantesques. N'impor-tait la division française se rua à l'assaut dans cet ouragan.

"Le combat dura sept jours. Les 75, impuissants à découvrir les batteries lourdes ennemies, ne jouèrent, cette fois, qu'un rôle secondaire. L'infanterie, avec des bonds brusques, des arrêts, des brefs reculs suivis de sursauts désespérés, mit trois jours à franchir l'inférieure barrière des marmites, puis elle s'élança avec sauvagerie sur l'ad-versaire. Le contact fut pris par une attaque de nuit à la baïonnette. L'ennemi surpris, décontenancé, ignorant la faiblesse des effectifs qu'il avait en face de lui, s'arrêta, puis fléchit. Les avant-garde lâchèrent pied, abandonnant les deux villages de Mercatel et de Neuville-Vitasse. Ce fut autour de ces deux villages que, le deux octobre au matin, la lutte reprit plus acharnée que jamais. Le régiment français qui avait occupé Neuville-Vitasse, découvert par la mise hors de combat du bataillon cycliste qui formait avant-garde, dut battre en retraite. Il revenait presque aussitôt, et reprenait le village. Toujours plus nombreux les allemands de leur côté se lançaient sans cesse à l'assaut, inlassablement; dans les rues pavées, les Français se ruaient à leur rencontre. Les charges à la baïonnette succédaient aux charges à la baïonnette. Commencées dans la rue, elles se continuaient en corps à corps désespérés dans les cours, dans les jardins, dans les chambres mêmes des maisons que leurs habitants bien avisés, avaient, par bonheur, évacuées quelques jours plus tôt.

"Cela dura jusqu'au moment où le régiment qui combattait à l'est du village, dut plier sous le nombre, et commença son mouvement de recul en défendant le terrain pied à pied. Ainsi découvert sur le flanc droit, les défenseurs de Neuville-Vitasse se trouvaient pris entre deux feux. Ils réussirent cependant à évacuer le village en bon ordre, en infligeant à l'ennemi des pertes terribles. La retraite de la division d'Orient se poursuivait tout en combattant, jusqu'au 4 octobre. A cette date, elle atteignit les éléments avancés des troupes de renforts, qui non seulement avaient eu le temps d'arriver, mais encore d'organiser sérieusement la défense du terrain. Le but était atteint: l'allemande, son offensive brisée, se heurtait à une muraille infranchissable. Mais les Allemands tiendront pendant plusieurs mois à environ deux kilomètres du centre d'Arras qu'ils ne cesseront de bombarder. Le marmitage commença le six octobre au matin, pour se continuer le lendemain sept octobre, qui vit l'incendie de l'Hôtel de Ville. Cet incendie dura trois jours. Des tourbillons de fumée noire et de flammes montaient du toit, sortaient par les fenêtres, se tourdant, fusant vers le Ciel, enveloppant le beffroi et jetant des flammèches incendiaires sur toute la ville. Le brasier crépitait sans cesse et l'ardeur du foyer était telle, d'une rue à l'autre, que les maisons prenaient en feu."

Ainsi parle un témoin oculaire, l'abbé Foulon, dans son livre: "Arras sous les obus". Puis il ajoute: "Quand l'incendie cessa, le corps principal de l'Hôtel de Ville n'était plus qu'un squelette. Le toit si élégant avait été complètement détruit. Sur les murs, les grandes baies ogives se détachaient béantes, tandis que la dentelle de pierre qui courait le long du mur apparaissait plus transparente et plus fine. Et à côté, le beffroi se dressait toujours, mutilé déjà, troué par les obus, noir-ci par l'incendie, mais plus admiré, plus aimé que jamais."

Paul Verlaine, qui avait jadis habité Arras, avait écrit:

"Belle, très au-dessus de toute la contrée,
"Se dresse éperdument la tour démesurée,
"D'un gothique beffroi, sur le ciel balancé,
"Attestant les devoirs et les droits du passé,
"Et tout en haut de lui, le grand lion de Flandre,
"Hurle en criant dans l'air moderne: "Viens les prendre!"

Le matin du cinq octobre, la bataille s'était violemment développée sur le promontoire. Des éléments de la 45^{ème} division française sont, par le général Durhal, jetés dans la fournaise; Fayolle est attaqué, sur sa gauche, par Souchez, et refoulé jusqu'à Carency-Berthonval-Saint-Laurent. Mais le reste de l'armée de Maud'huy tient bon. La Garde prussienne essaye de couper les communications par le sud, en direction de Doullens, mais elle est arrêtée par le 10^{ème} corps français, sur le plateau de Cojeul. Le soir du cinq, il faut reculer la ligne du dixième corps, mais la défense est organisée à Beaurains avec la 20^{ème} division Anthoine, et au sud avec la 19^{ème} division Ménéssier. La division Barbot, repliée sur Saint-Laurent par le sud, s'est incrustée dans le sol; on s'appuie à la citadelle et à la gare d'Arras, avec les débris de la 71^{ème} division.

Le six octobre, tel que je viens de l'écrire, le bombardement de la ville se déclancha dans la matinée, dura tout le jour, et le soir un long cortège d'hommes, de femmes et d'enfants s'écoula par le sud-ouest. Ménéssier s'était retiré de Beaurains dès le midi.

Le bombardement s'accéléra le 7 octobre. Le huit, Arras fut marmité par les obus incendiaires qui mirent le feu dans plusieurs quartiers. Les Allemands se terrèrent derrière le cimetière de Blangy, à un mille de la ligne française; nos alliés se barricadèrent dans les rues d'Arras, et creusèrent des tranchées à l'ouest, au sud-ouest et au sud. Le bombardement d'Arras continua durant tout le mois d'octobre. Le vingt, le dixième corps ayant dégagé Rouville et la briqueterie de Beaurains, les canons boches écrasèrent Arras sous une véritable pluie d'obus jusqu'au 22 au midi alors que le beffroi s'écroula. Dans l'après-midi de ce jour, en présence de Guillaume on attaqua la division Barbot, et on lui arracha la partie est de Saint-Laurent. Le 23, six bataillons du Sénégal reprirent la moitié du terrain perdu.

Après cette date du 23 octobre 1914, les troupes françaises réussirent à s'incruster dans Arras même, et en dépit du marmitage quotidien, s'y maintinrent jusqu'à décembre 1916, alors qu'elles furent remplacées dans ce secteur par les troupes britanniques, revenant de la Somme, troupes d'abord composées, en majeure partie, de soldats canadiens des trois premières divisions, pendant que la quatrième se formait à l'arrière, pour venir ensuite prolonger les trois autres à Neuville-Saint-Vaast-Vimy-Souchez, sur un secteur d'une étendue de quatre kilomètres, où pendant les vingt-sept mois antérieurs les plus effroyables combats s'étaient incessamment livrés!

Mais ne quittons pas l'armée française et revenons à l'automne de 1924. La bataille allemande d'Arras terminée, et la ligne de Maud'huy demeurant intacte jusqu'à Saint-Laurent Blangy, la lutte s'était rapidement déplacée vers le nord. N'ayant pu capturer la ville en l'attaquant de l'est à l'ouest, le IV^{ème} Corps prussien la bombardait sans merci, pendant que le 1^{er} corps bavarois avançait sur Vimy et semblait vouloir prendre Arras à revers par la grande route de Béthune. C'est le secteur que trente mois plus tard les Canadiens rendront célèbre par leur brillante victoire du 10 avril 1917.

La lutte un peu ralentie au front d'Arras, transformée en bombardement intense sur une ligne stabilisée, s'est soudainement révélée sur les collines de Vimy-Lorette, où les troupes ennemies vont se livrer de légendaires combats.

Il s'agissait d'abord pour l'armée française d'empêcher les Allemands de s'emparer de la région minière de Lens-Béthune, seule ou première ressource de toutes les industries du pays. Marwitz, avec quatre divisions à cheval, s'était le premier octobre, près de Lens, heurté à la cavalerie française, et l'avait refoulée. Le quatre octobre, la cavalerie allemande pénétra dans Lens. Le lendemain, de Maud'huy concentre toutes ses troupes dans la région d'Aubigny et à l'ouest des collines de Lorette, et se décide d'attaquer Lens avec le

maximum de ses forces. La treizième division doit marcher sur Liévin, la quarante-troisième sur Souchez. Mais, au même moment, le Corps d'Urbal est forcé d'abandonner la colline de Vimy et de reculer jusqu'à Rocincourt et Carency. La cavalerie de Von der Marwitz ayant soutenu la droite du 1er Corps bavarois se pousse en avant le 6 octobre, franchit la route d'Arras-Lens, et parvient jusqu'à la crête de Notre-Dame de Lorette. Il s'agit maintenant pour lui de se maintenir à la chapelle de Lorette et au bois de Bouvigny, où sa division de cavalerie de la Garde Prussienne a pris pied. Le sept octobre, la division française Putz canonne vigoureusement Lorette, mais son infanterie ne progresse que lentement. Le même jour, de l'autre côté de la côte, la 43ième division Lanquetot a atteint Carency. Le huit au soir, la treizième division tient la fosse Calonne et Aix-Noulette, et la quarante-troisième le Bois-de-Bouvigny, et la côte 124 de Carency. Le neuf octobre, la 43ième se lance à l'assaut de Notre-Dame de Lorette et s'empare de la chapelle. La ligne se stabilise; le 21ième Corps de Maud'huy s'incruste ainsi dans le sol de l'Artois depuis Carency jusqu'à Loos. Mais ici la bataille n'est pas finie !

Cette lutte d'octobre, pour la stabilisation des lignes, ne nous avait laissé que la partie ouest de la "Colline Sacrée", comme l'a depuis désignée Pasteur Vallery-Radot. L'Allemand qui devant nous, à l'est, tenait toujours Vimy dans ses serres, s'organise en profondeur dans les ruines de Souchez et d'Ablain Saint Nazaire, et s'incruste au bord oriental de la colline. Des hauteurs où se trouve l'armée française, (je veux dire le 21ième Corps), — on voit distinctement les boches circuler dans Carency, dans Ablain — et on les voit même traîner leurs canons dans Liévin et dans Angres.

Le trente et un octobre, huit jours après la fixation des lignes à Arras, les boches, recapturant la chapelle de Lorette, et ouvre de nombreuses tranchées depuis le sommet de la Colline jusqu'au ruisseau d'Ablain Saint Nazaire.

Le communiqué officiel du triste mois de novembre qui va suivre vous parlera chaque jour de la lutte titanessque qui va être livrée pour la possession de ces tranchées, transversales et droites dans les fonds de Buval, érigées en forme de croisissant sur les hauteurs de Lorette. On vous parlera de l'éperon Mathis, du grand Eperon, de l'éperon de Souchez, de la Blanche Voie et des Arabes : l'étendue de tous ces éperons réunis n'atteint pas mille mètres de longueur.

A partir de la Toussaint, premier novembre, et graduellement durant tout l'hiver, le bombardement s'accroît et devient effroyable. Les boches arrosent les français de leurs trois pouces, "wizzbang", de leurs quatre pouces, "fusants", de leurs six pouces, "marmites", de leurs huit pouces, "les gros"; chez les français le bombardement n'est pas moindre, mais il n'est pas aussi varié; on se sert surtout du "cinq pouces", dont le tir est précis et efficace. Pendant l'hiver, les troupes françaises s'exercèrent au lancement des bombes, des torpilles et des grenades, par-dessus les tranchées, barri-

cadées de sacs de terre, et reliées par des boyaux. Les sentinelles, placées aux postes d'écoute, s'insultent, se jettent des bombes, se fusillent, se bousculent à coups de crosse !

Le seize mars le Grand Eperon tombe entre les mains de la 133ième Division.

Avec le printemps, la lutte reprend plus féroce qu'auparavant. Il s'agit pour l'armée française d'essayer de reprendre cette montagne de Vimy qui masque la plaine de Douai, où l'ennemi concentre ses troupes et organise une opiniâtre résistance, protégé qu'il est par une forteresse naturelle qu'il qualifie d'"Imprenable". C'est pour Joffre le moment d'une offensive générale à laquelle les fantassins ont pensé tout l'hiver dans leurs abris de mines insalubres, parce qu'on les considère fort provisoires, en raison de l'avance prochaine, qui doit rompre le front allemand. C'est au général d'Urbal qu'est réservée la tâche d'attaquer les boches de front, dans le secteur Souchez-Neuville-Saint-Vaast, pendant que les troupes britanniques vont essayer de franchir Festubert, en direction d'Aubers. Le 21ième Corps français à Lorette pour objectif; le 33ième Corps doit avancer sur Souchez, Carency et la Côte 119; le 20ième Corps et la division marocaine sont dirigés sur la ferme de la Folie, la côte 140, et Neuville-Saint-Vaast.

Nous sommes au 9 mai 1915, une des dates les plus remarquables de la Grande Guerre. A six heures du matin, depuis Lorette jusqu'à Saint-Laurent, dans cette morne plaine, "comme une onde qui bout dans une urne trop pleine", sur un front de sept milles, le bombardement commence avec une violence inouïe. Quatre cents grosses pièces, sans compter les autres, tirent sans interruption jusqu'à dix heures du matin. L'atmosphère est limpide; il fait très beau. Sans les horreurs de la guerre, cette matinée serait une de ces choses délicieuses qu'on appelle les douceurs du printemps de France, et qu'on ne trouve pas ailleurs !

A dix heures les troupes s'élancent à l'assaut. Au centre les choses marchent admirablement, et le succès s'accuse tout de suite comme devant être considérable. A onze heures, la Targette est prise, et une lutte épique, une lutte homérique se livre dans Neuville Saint-Vaast et aux Ouvrages Blancs, dans les tranchées de craie. Le 97ième bataillon (appartenant au 33ième Corps Pétain) atteint Souchez et s'y maintient; le 159ième le dépasse, puis atteint la Côte 119; la division marocaine gravit les Côtes de la Colline 140, puis l'un de ses bataillons se rue dans Givenchy à la poursuite de l'ennemi. Il semble bien que le front allemand soit percé, devant le Corps de Balfourier et devant celui de Pétain. En deux heures, on a progressé de trois milles en profondeur, et infligé à l'ennemi des pertes énormes. Les Allemands doivent faire appel à leurs réserves. Pétain demande des renforts, mais les réserves françaises sont à six milles en arrière et ne peuvent arriver à temps. Le 159ième bataillon redescend la côte 119, sous la pression des contre-attaques allemandes, la division marocaine doit aussi abandonner la colline 140. On se replie, en bon ordre, avec des milliers de prisonniers. Au sud de Neuville, et au nord de Souchez,

l'attaque n'avait pas été aussi brillante. Le 20ième Corps n'avait pu qu'entamer quelque peu le Labyrinthe, et se faire héroïquement décliner au cimetière de Saint-Vaast. A Carency, la 70ième division Fayolle n'a pu que mordre dans les premières tranchées de l'organisation allemande, bien que le village se soit écroulé sous un déluge de vingt mille obus tirés en quelques heures. Sur le plateau de Lorette, l'insuccès des français a encore été plus marqué. Le 21ième Corps n'a pu s'emparer que de deux lignes de tranchées, et a subi des pertes énormes. Dix-huit mois plus tard, je me souviens d'avoir vu, au petit cimetière situé près de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, une grande croix de bois portant cette inscription : "A la mémoire des officiers et soldats du 133ième d'infanterie, tués à la bataille du 9 mai 1915, et dont les corps reposent ici. Pas un seul soldat de ce bataillon n'a survécu pour témoigner de l'héroïsme des autres. Priez pour eux tous." — Cette inscription donne une excellente idée de l'apreté de la lutte qu'eût à soutenir le général Maistre et son 21ième Corps.

Les combats des jours suivants seront terribles. Les forces de l'ennemi sont partout puissamment organisées. Son artillerie s'acharne sur les nouvelles positions de l'infanterie française. A Lorette, il a conservé la chapelle et le château, mais le 12 mai on lui arrache enfin la chapelle. On combat dix jours sans arrêt, la tuerie est épouvantable, mais le 22 mai le général Maistre finit par arracher aux boches l'Eperon de la Blanche Voie. Plus au sud on a réussi à encercler Carency et à s'emparer d'Ablain Saint-Nazaire. Depuis la Targette jusqu'aux environs de Neuville, pendant quinze jours, dans chaque rue, dans chaque maison on lutte à la grenade, à la baïonnette, au couteau, en de sanglants corps à corps.

Le premier juin, la bataille diminue d'intensité, mais le seize, les troupes d'Urbal sautèrent de nouveau à la gorge de l'ennemi, et le Labyrinthe fut conquis, au Sud.

Au Nord, la 77ième division dépassait Souchez et le 9ième Corps gravissait les pentes de la colline 140, et la division marocaine grimpait à son tour sur les flancs de la côte 119, mais les troupes françaises subissaient des pertes affreuses au Cabaret Rouge, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. Le fond du Buval resta aux Français au cours de leur attaque nocturne du 17 juin.

La grande bataille française de l'Artois (la deuxième, car il y en eût une autre, le 25 septembre de la même année, qui correspond à la prise de Loos par les troupes britanniques), la grande bataille, dis-je, se terminait dans un flot de sang ! Les Français avaient capturé dix mille prisonniers et progressé de un mille à deux milles en profondeur sur un front de six milles, mais leurs pertes étaient immenses ! Comme le dit Gabriel Hanotaux, "les pentes, les crêtes, les ravins, les tranchées, les abris, tout ce sol remué où se traînaient les blessés, où agonisaient les mourants, où pourrissaient les cadavres, avait coûté à la France le sang le plus précieux, environ cent mille morts "en trois mois." Oui, 100,000 morts et 400,000 blessés !!!

J.-Auguste GALIBOIS

A nos abonnés

Nous recevrons avec reconnaissance les suggestions, observations ou plaintes que nos abonnés jugeront à propos de nous faire au sujet de notre service de livraison, de la tenue générale de notre journal ou des améliorations qui pourraient y être faites.

C'est une collaboration qui, tout en établissant des relations plus suivies entre nos lecteurs et nous fournissant le moyen de faire de notre magazine ce que nous avons voulu qu'il fût dès le premier numéro — un magazine aussi instructif et utile qu'amusant, l'égal

des meilleurs publications du genre au Canada.

Nous avons réussi après plusieurs mois d'efforts à mettre "Mon Magazine" sur des bases solides et nous comptons que tous ceux qui n'ont pas cessé de nous encourager depuis le commencement ne nous refuseront pas la collaboration plus active que nous leur demandons dans cette circonstance.

Avez-vous renouvelé votre abonnement ? Si vous ne l'avez pas encore fait, pourquoi ne pas suivre l'exemple

de centaines de vos amis qui ont déjà répondu à notre appel ?

EDDIE FORTIN,

Gérant du Service des abonnements

"Mon Magazine", Montréal

REFLEXIONS de Tristan Bernard : — "Le sentiment est comme le noble cheval que l'on veut atteler au labour, et qui donne un bel effort de quelques secondes, pour se reposer ensuite pendant de longues heures. L'intérêt, boeuf patient volontaire, continuellement stimulé, fournit un travail moins brillant, mais plus sûr."



Là où l'été règne durant les longs mois d'hiver La côte du Pacifique La Colombie Anglaise La Californie

Des jours ensoleillés, des brises parfumées vous invitent à tous les amusements d'été—golf, bains, auto, promenades. Vancouver et Victoria vous attendent. La Colombie Anglaise vous offre tous ses charmes. Plus au sud, c'est la Californie avec ses villes attrayantes et ses vieilles missions espagnoles.

Le "Continental Limited"

Part de la Gare Bonaventure, Montréal, tous les jours pour Vancouver en passant par Winnipeg, Edmonton et le Parc National Jasper renommé pour la beauté de ses paysages. Ce train est tout acier et possède un poste récepteur de radio.

L' "International Limited"

Part de la Gare Bonaventure, Montréal, tous les jours pour Chicago en passant par Toronto et Sarnia. De Chicago vous avez le choix entre plusieurs routes américaines très pittoresques et pouvez revenir par Victoria et Vancouver.

Les billets de touristes sont bons pour aller par une route et revenir par une autre.

Renseignements et réserves de places
auprès de tout agent du Canadien
National

CANADIEN NATIONAL

Le Plus Grand Chemin de Fer de l'Amérique

LISTE DE PRIX DES PATRONS

4053 — 25 cents	4033 — 35 cents
3976 — 50 cents	3969 — 35 cents
4013 — 45 cents	3084 — 35 cents
4053 — 25 cents	3934 — 30 cents
4072 — 45 cents	3855 — 35 cents
3978 — 50 cents	3803 — 35 cents
4045 — 45 cents	4066 — 35 cents
4043 — 45 cents	3874 — 35 cents
4033 — 35 cents	4021 — 35 cents
3969 — 35 cents	4071 — 35 cents
3984 — 35 cents	4053 — 25 cents
3934 — 30 cents	3976 — 50 cents
12978 — 40 cents	4013 — 45 cents
3855 — 35 cents	4053 — 25 cents
3803 — 35 cents	4072 — 45 cents
4066 — 35 cents	3978 — 50 cents
3874 — 35 cents	4045 — 45 cents
4021 — 35 cents	4043 — 45 cents
4071 — 35 cents	4048 — 45 cents
4048 — 45 cents	4053 — 25 cents
4053 — 25 cents	4070 — 50 cents
4070 — 50 cents	4065 — 50 cents
6065 — 50 cents	4049 — 50 cents
4049 — 50 cents	4063 — 45 cents
12972 — 50 cents	12972 — 50 cents
4063 — 45 cents	12978 — 40 cents

DU PAPILLON DE LA MODE à la femme dont les revenus sont limités.

Les Patrons de "Mon Magazine" satisfont ce désir particulier d'originalité dans l'élégance, et ils constituent en même temps une économie.

Si vous voulez avoir cette apparence bien mise, vous ne manquerez pas de choisir les modèles publiés dans "Mon Magazine".

Oeuvre considérable

Roman en marge de l'histoire du Canada

UN groupe de littérateurs, d'artistes, de dessinateurs canadiens, sous la direction de M. J.-A. LeFebvre, qui, en 1916, à Montréal, éditait "Maria Chapdelaine", le roman de Louis Hémon, a entrepris de combler une grande lacune : des romans illustrés en marge de l'histoire du Canada, couvrant toutes les époques, jusqu'à nos jours, soit de 10 à 12 volumes.

Un volume pour chacune des époques :

Les découvreurs;
Les traiteurs;
Les colonisateurs;
Les fondateurs;
Les défenseurs;
Les affameurs;
Les déserteurs;
Les continuateurs;
Les agitateurs;
Les endormeurs;
Les politiciens, &c.

Le premier volume, dont le manuscrit est prêt pour l'imprimerie, traitera des DECOUVREURS et aura pour titre l'Impératrice d'Amérique. Il sortira des presses vers la fin de novembre prochain : à temps, pour l'offrir, relié ou broché, en cadeau du jour de l'an.

La première édition de ce volume ne sera distribuée qu'à ceux qui y auront souscrit d'avance, et, quoiqu'elle soit offerte au "grand public", c'est-à-dire à ceux qui aiment à lire, pour leur instruction, des livres sérieux, bien composés, bien illustrés et bien écrits, elle devra, sans doute, être bien accueillie par les amateurs éclairés, les bibliophiles, les bibliothécaires, même les spéculateurs, qui connaissent la plus value acquise par ces éditions spéciales. (Un exemplaire de "Maria Chapdelaine", édition LeFebvre, sur papier ordinaire, se paie aujourd'hui 100 fois plus cher qu'en 1916, et encore, les bibliophiles ont-ils toutes des peines à s'en procurer).

Cette première édition ne sera donc pas mise en librairie, ceux qui sauront apprécier et encourager une entreprise aussi considérable, en y souscrivant avant le tirage, auront ainsi le bénéfice de la plus value qui ne manquera pas de se produire. Elle sera tirée sur un papier supérieur et spécial qui en garantira la durée et sera livrée le même jour, à la poste, pour être distribuée à tous les membres-souscripteurs.

Les éditions subséquentes seront mises en librairie un mois après la distribution aux souscripteurs. Elles seront toutes tirées sur bon papier ordinaire, mais toutefois l'acheteur paiera l'exemplaire de ces éditions un prix relativement plus élevé, car, alors, il faudra ajouter les frais du libraire, tandis que le souscripteur aura l'avantage d'être servi le premier, n'aura aucune démarche à faire pour se procurer l'ouvrage, et, en plus, bénéficiera d'une diminution de prix, n'ayant pas de commission à payer aux entremetteurs, généralement très élevée.

Il vous est donc offert de posséder des exemplaires de la première édition d'une série d'ouvrages qui, à part leur grande valeur littéraire et artistique, — faisant prime sur le marché — vous ouvriront bien des horizons, vous feront connaître et SURTOUT retenir, par de bons textes et de belles

illustrations, les principaux faits de notre histoire, les mœurs de nos ancêtres, les combats qu'ils ont eu à subir, soit contre les sauvages, soit contre les traîtres qui se trouvaient parmi eux, dans leurs rangs, soit contre des gens, qui auraient dû être leurs associés ou alliés naturels.

L'Impératrice d'Amérique nous fait connaître les découvreurs de l'Amérique et du Canada, les vrais découvreurs, et démasque les lanceurs de découvertes, qui dans ce temps-là, comme aujourd'hui d'ailleurs, sont sortis des villes d'Italie : Gènes, Florence, Venise, etc. — En effet ne voyons-nous pas actuellement une grande compagnie à nom italien, à capital américain, exploiter la télégraphie sans fil que son président a appris à connaître en suivant les cours du véritable découvreur, l'humble et savant docteur Branly, de Paris. A ce point de vue le volume aura valeur de document.

Les auteurs dépeignent, appuyés sur les faits les plus positifs, les grands, les misères, les haïnes, le courage, les épouvantes, les révoltes, les ténèbres et les maux d'autrefois. Toutefois ils n'omettent pas l'idylle amoureuse de l'Impératrice — cette grande dame de France, la première dame européenne de condition qui habita l'Amérique, attirée au Canada parce qu'on lui avait fallacieusement promis de l'asseoir sur un trône entouré de peuples riches et nombreux, soumis à ses lois, mais dont le but était de la faire mourir et de s'emparer de ses domaines et de ses immenses richesses. Ils nous font aimer la vaillance, la patience et le courage de cette femme vertueuse. Ils glorifient la bravoure, la gaieté, la ténacité, la droiture, la bonté que le généreux explorateur de France est venu promener comme un flambeau lumineux aux yeux des Sauvages ébahis.

En plus, le souscripteur pourra profiter de l'entente que la direction a passée avec monsieur Philippe Beaudoin, boursier du gouvernement provincial, envoyé à Paris, il y a quatre ans, pour se perfectionner dans l'art de la reliure artistique et qui vient d'ouvrir un atelier unique en son genre, en Amérique. Par des études sérieuses de deux ans à l'Ecole Estienne, monsieur Beaudoin sut tellement bien acquiescer les notions et les principes de son art qu'une Ecole des plus connues lui demanda de donner des cours à ses élèves. Pendant deux ans il fut donc un des professeurs les plus appréciés du Studio Pagnier, de Paris.

Les connaisseurs qui cherchent des tableaux vrais et à la fois sympathiques se féliciteront d'avoir su se procurer cet ouvrage qui peut absolument être mis entre toutes les mains et être gardé dans la famille comme un joyau précieux que l'on sera fier de montrer et de faire lire à ceux qui viendront après nous.

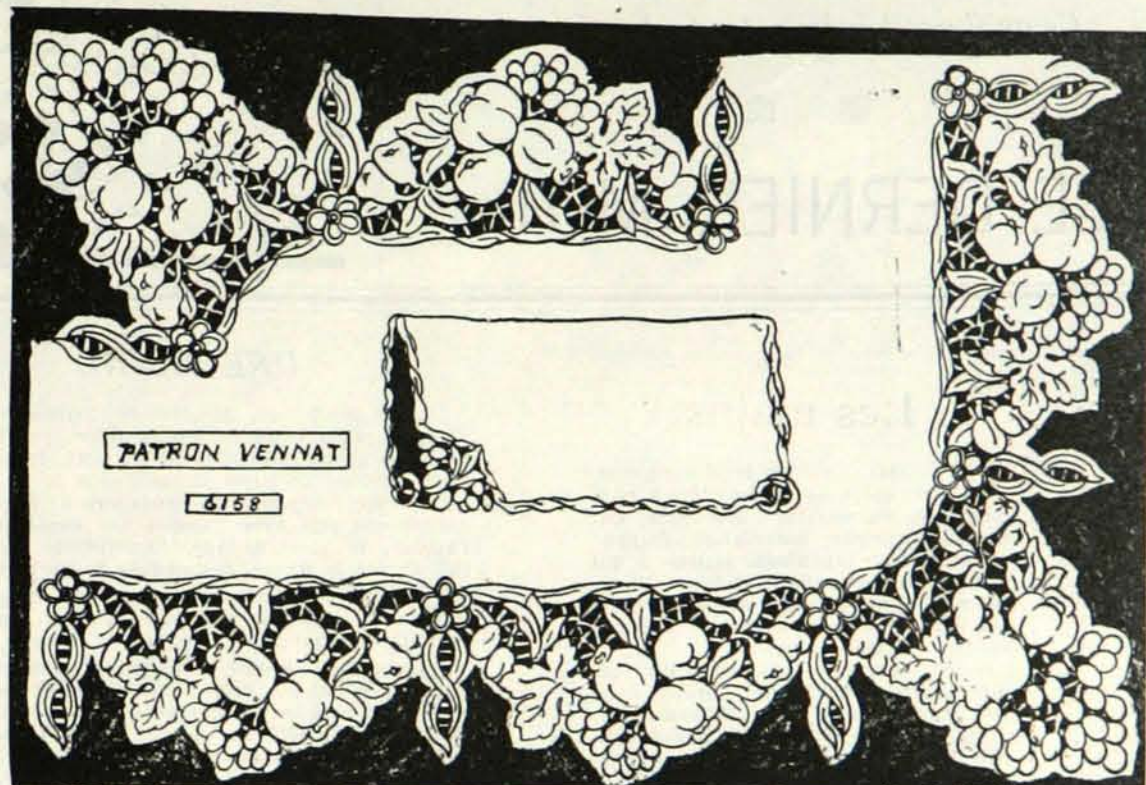
ADRESSEZ-VOUS A :
Monsieur LeFebvre,
Case postale 2468; Montréal, Canada.

Et il vous dira plus tard, quand il aura reçu vos demandes d'information lui permettant d'établir la liste de souscripteurs et de décider du tirage de la première édition, quels sont les conditions et les blancs à remplir pour devenir membre-souscripteur, et vous adressera une liste de prix et la description des reliures d'art qui pourront être adaptées à l'ouvrage par M. Philippe Beaudoin, si le membre-souscripteur le désire.

Patrons Vennat

LES vacances ont pris fin. Bientôt chacun reprendra ses occupations accoutumées. On prépare déjà les travaux de l'automne, aussi avons-nous cru être agréables à nos lectrices en leur présentant ce mois-ci quelques patrons pour nappes à dîner. Il y en a pour tous les goûts, du plus simple au plus élaboré, mais tous les trois dénotent le même bon goût et la même élégance.

No 6078.—Pour la nappe pratique, que l'on aime à sortir souvent, voici un modèle choisi. On peut le broder plein ou à jour, suivant le goût de chacune; ce qui ferait très joli, ce serait de faire toutes les marguerites à jour et les pois pleins, ou vice versa. Le feston se compose d'une grande dent pointue et d'une série de cinq petites dents, alternées. Dans le coin, un petit bouquet complète l'ornementation. Certaines personnes aiment à orner leurs nappes de toile damassées; tous les patrons ne conviennent pas sur cette sorte de toile, mais celui-ci ferait très bien.

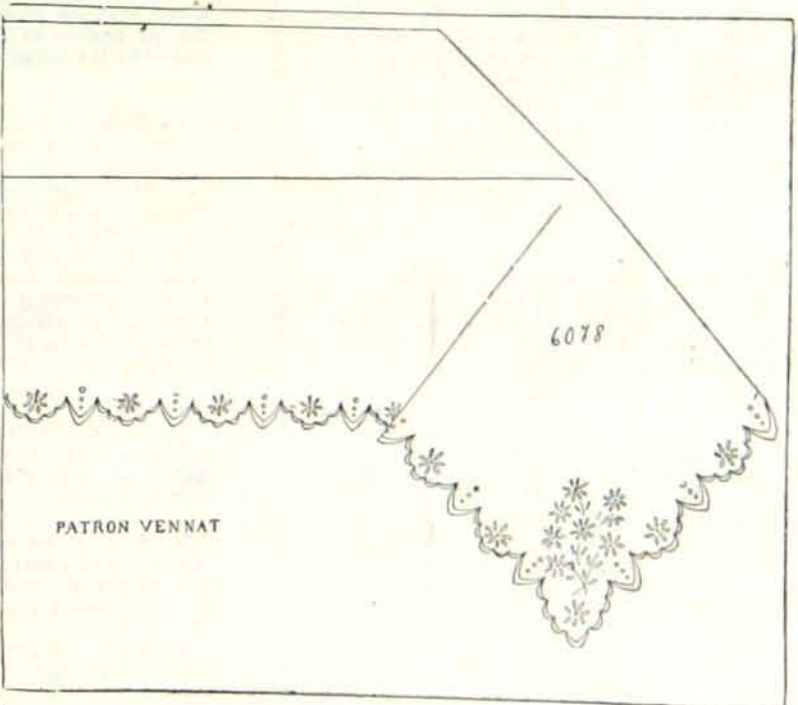


Prix: patrons à tracer au carbone, 25; perforé, 50c; au fer chaud, 3 vgs feston, 30c; 4 coins, 30c. Tout estampée sur coton fini toile, 2 x 2½ vgs, \$5.00. Sur pure toile Irlandaise, \$8.25 et \$10.00. Coton à broder M. F. A., \$1.35.

No 6220.—Très original et très gracieux à la fois, ce patron séduira toutes celles qui apprécient le mélange de la broderie et de la dentelle. Ici, en effet, ce sont des appliqués de dentelle qui forment les fleurs et les grosses feuilles des coins, tandis que les tiges et les petites feuilles sont faites à la broderie à jour, et anglaise à brides, ainsi que les ornements. Tout le monde sait qu'on appelle "anglaise à brides", la broderie richelieu, faite au point de cordonnet, avec brides roulées, au lieu du point de feston ordinaire. Quand cette broderie est très fine, certaines personnes la désignent aussi sous le nom de broderie italienne. Pour les personnes qui ne savent pas très bien ce point, nous conseillons de faire du richelieu ordinaire, qui est d'ailleurs tout aussi joli. Une dentelle borde la nappe. Il y a deux appliqués dans les grands côtés, un seul dans les petits. La nappe mesure 2 x 2½ vgs.

Prix: patron à tracer, coin et côté, 25c; au fer chaud, 4 coins et 6 côtés, 70c; perforé, 60c. Tout estampé, sur coton fini toile, \$5.00; sur pure toile Irlandaise, \$8.25 et \$10.00. Prix des médaillons de dentelle, pour les 4 coins et 6 pour les côtés, \$4.90. Cette nappe, prête à broder, sur toile, avec les appliqués posés, et finie par une belle dentelle cluny, à la main, seulement \$20.00.

No 6158.—"Les Fruits". Les nappes entièrement à la broderie richelieu sont toujours très en faveur. Le modèle présenté ici est extrêmement décoratif; tout le tour, une large bande au richelieu, très découpée, représente des grappes de fruits variés et forme une véritable dentelle. Il est moins long à faire qu'on ne le croirait au prime abord; en effet, les fruits sont très gros, et comme ils sont simplement contournés au point de feston, cela va vite. Les brides ne sont pas très nombreuses; elles se croisent entre elles sans former de roulettes. Pour que cette sorte de brides donne satisfaction, il faut avoir soin de tendre tous ses fils, en les entremêlant avant de terminer une seule barrette. Une fois que



tous les fils de préparation sont disposés, on fait la première barrette dans toute sa longueur, et on fait croiser les autres en glissant simplement le fil sous la première barrette, quand on arrive à l'intercession. Cela donne un beaucoup plus joli résultat qu'en essayant de les fixer les unes aux autres après coup.

Les nervures des fruits sont ensuite indiquées par un gros cordonnet, ainsi que celles des feuilles.

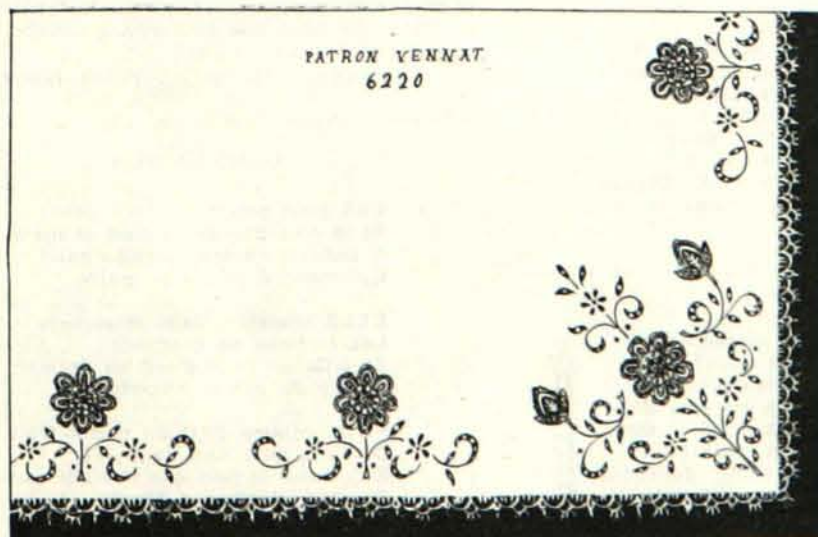
Cette nappe mesure exactement 82 x 100 pouces. C'est un peu plus large que ce qui se fait d'ordinaire, mais comme les dents sont très prononcées, 15 pouces, l'effet est très satisfaisant.

Prix: patron à tracer, 35c; perforé, \$1.00; au fer chaud, complet, \$1.50. Tout estampée sur coton fini toile, \$1.00. Sur pure toile, suivant qualités, \$12.00 ou \$14.00. Coton M. F. A., pour la broderie, \$2.70.

Les abonnées de "Mon Magazine" ont droit à une réduction de 20% sur les patrons, et de 10% sur ces objets tout estampés. Ceci ne s'adresse qu'aux patrons publiés dans la Revue, et durant le mois courant. Nous sommes, par ailleurs, à la disposition de toutes nos lectrices pour leur fournir tous les renseignements dont elles pourraient avoir besoin.

RAOUL VENNAT

3770 RUE SAINT-DENIS,
MONTREAL.





"On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire".



LE DERNIER MOT



LE FRUIT QUI TOMBE

UN jardinier amateur demanda un jour à un savant botaniste pour quelle raison plus de pommes tombaient à terre de ses pommiers pendant la nuit que pendant le jour.

Nous supposons que l'explication de ce petit mystère de la vie des plantes pourra vous intéresser, et nous vous transmettons, telle qu'il la donna, la réponse du spécialiste :

"Il n'est pas surprenant", fit-il, "de voir plus de pommes se détacher des arbres entre le coucher et le lever du soleil que pendant le jour.

"Cela tient à ce que c'est, précisément, durant les heures crépusculaires durant la nuit et à l'approche de l'aurore, qu'on enregistre les plus notables variations du thermomètre.

"En automne, le temps se rafraîchit très sensiblement après le coucher du soleil; en automne encore, le froid est fort vif, un peu avant le petit jour.

"Ces sursauts brusques de la température exercent une action marquée sur les fibres ligneuses des queues qui servent de support aux fruits : tour à tour dilatées, puis contractées, elles s'affaiblissent et sont moins aptes à soutenir la pomme.

"Quand ces phénomènes se produisent au moment où la pomme, mûre, est naturellement prête à se détacher, ils accélèrent sa chute.

"En plein jour, la température est plus constante. Les pommes, en conséquence, risquent moins de tomber."

L'ESPRIT d'un pape. — Un alchimiste vénitien demandait un jour une récompense à Pix X pour avoir trouvé le secret de faire de l'or. Le pape lui donna une grande bourse vide en lui disant que, puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir.

LA philosophie de Georges Courteline. — "L'homme est un être délicieux; c'est le roi des animaux. On le dit bouché et féroce, c'est de l'exagération. Il ne montre de férocité qu'aux gens hors d'état de se défendre, et il n'est point de question si obscure qu'elle lui demeure impénétrable : la simple menace d'un coup de pied au derrière ou d'un coup de poing en pleine figure, et il comprend à l'instant même."

UN philosophe. — M. Maurice Flach rencontre le Magistrat R. qui part en vacances. Il le complimente sur son labeur de l'année qui vient de finir :

— Ce n'est vraiment pas la peine de se donner tant de peine, répond le magistrat. Qu'on juge bien ou qu'on juge mal, la statistique est la même. Il y en a toujours la moitié qui perd et la moitié qui gagne.

MOT de la fin. — Celui-ci est authentique : il fut entendu à Paris.

Un brave sergent de ville, pour permettre à quelques piétons de traverser la chaussée, lève son bâton blanc. Trois taxis obéissent et s'arrêtent. Un quatrième poursuit sa route. Alors l'agent se précipite, arrête le désobéissant, met son bâton blanc sous le nez du chauffeur et s'écrie :

— Dites donc, vous ne comprenez pas le français ? (! ! !)

Quoi que tu tentes, tu te feras toujours des ennemis. Ne t'efforce donc que d'une chose : mettre toujours la justice de ton côté.

Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux. — (Pascal).

Il a des chaînes qui sont d'or quand on les voit de loin, de plomb quand on les porte, de fer quand on veut les rompre. — (Eugène Scribe).

Les mains

"UNE main, c'est un petit être complet, qui a sa silhouette, sa physiologie, son ossature, ses nerfs; qui caresse, supplie, commande, frappe; un petit être ingénieux, artiste, à qui le médecin demande la cadence de notre vie, à qui le destin, dit-on, a confié les lignes de notre avenir... une miniature de nous-mêmes."

Ainsi s'exprime un romancier fort bon observateur, Michel Corday, dans son chef-d'œuvre "Les Embrasés."

"C'est parce qu'il a des mains," disait le vieux philosophe grec Anaxagore, "que l'homme est le plus intelligent des animaux."

"Car les mains ont leur caractère : C'est tout un monde en mouvement, Où les pouces et l'auriculaire Donnent les pôles de l'aimant."

— Verlaine.

La forme des mains est toujours le reflet de la classe sociale. Les grosses mains sont condamnées au travail et les petites sont prédestinées aux douceurs de l'oisiveté. On sait que dans certains pays d'Extrême-Orient, il est de mode de laisser pousser les ongles jusqu'à douze pouces de long; ils se recourbent, alors, en spirales. C'est là un attribut vénéré de puissance, parce qu'il marque la possibilité d'une excessive paresse; de minces étuis d'or protègent ces ongles gigantesques.

Barbey d'Aurévilly, dans son 2ème Mémoire, pense, comme Louis XIV, que belle main vaut blason. La martine disait :

"Tes deux mains sont deux corbeilles,
Qui laissent passer le jour;
Tes doigts, de roses vermeilles,
En couronnent les contours!"

La longue et belle main des Stuart, idéale et proverbiale tout ensemble, se reconnaissait partout. Le prétendant, en haillons et dans les bruyères d'Ecosse, n'avait qu'à la tirer de son gant déchiré et la présenter à ses nobles; la main blanche ne pouvait tromper personne. Un Stuart seul pouvait montrer une main semblable.

Pour Napoléon, la main semblait l'idéal de la distinction, surtout chez la femme. Il est certain que la beauté et même l'esprit de certaines personnes se réfugiaient parfois dans leurs mains. Inversement, il est des femmes qui n'ont pas assez de bagues pour cacher les imperfections de ces organes.

HE ! PSITT ! . . .

Aimez-vous l'esprit sarcastique?... Voulez-vous amuser vos amis?...

Procurez-vous "Chlq'naudes", de Frandero. Volume humoristique illustré de caricatures. Prix régulier 60c.

Aimez-vous la sentimentalité?... Achetez "Brumes du Soir", dont les vers vous feront rêver, jeunes filles.

Prix régulier, 75c.
Pour les lecteurs de "MON MAGAZINE".

25c chacun, franco.

FRANCIS DESROCHES,
55, rue Lachevrotière
Québec

UNE PANNE

A la Sorbonne, le célèbre professeur Chouchouette s'est assis devant la table, sur l'estrade, le verre d'eau gommé brille au coin du tapis, ses fines bottines croisées passent sous la table, il regarde avec complaisance l'auditoire de femmes élégantes qui suit avec passion ses conférences sur l'amour, le marivaudage, l'amitié, la sympathie. Ces dames le fixent, suspendues à ses lèvres.

"Quand il prend un temps, pour un effet oratoire, on entendrait une puce trotter", souffle un Saint-Cyrien qui a accompagné sa mère.

La parole s'épand en ondes enveloppantes, les assistantes ont des mines extasiées. Et puis, voilà une pause plus longue que les autres, l'orateur s'essuie le front, boit une gorgée d'eau, toussotte, et enfin, prend son parti.

"Excusez-moi, mesdames, une défaillance de mémoire, ce sont vos beaux yeux qui m'hypnotisent... je vais vous demander la permission de me reposer un instant dans la coulisse.

— Certainement, cher maître."

Ces dames se regardent, s'émeuvent, causent à voix basse, le Saint-Cyrien remet son kasoar, sort, des camarades, assis à la terrasse d'un café en face, lui font signe.

"Déjà finie ta conférence?"

— Non, c'est le "Pendur" qu'a une panne". (En argo de Saint-Cyr, les professeurs s'appellent des Pendus).

"SHOESHINE !"

Sergines, dans les Annales, de Paris, raconte l'anecdote suivante :

Un Français, récemment débarqué à New-York et, par conséquent, peu familiarisé avec les droits et les devoirs des bonnes américaines, était l'hôte d'une famille yankee. Fort innocemment, il faillit être la cause d'une tragédie domestique.

Le lendemain de son arrivée, il sonna la bonne et lui montra ses souliers couverts de boue. Notre compatriote s'imaginait que le geste suffirait pour que la bonne réparât son oubli. Mais celle-ci, les mains croisées sur son tablier, regarda les souliers, hocha la tête et s'écria en riant :

— Pour sûr qu'y sont bien sales!

Le Français, qui avait compris l'anglais familier de la bonne, montra les souliers de nouveau et fit le geste de broser une chaussure imaginaire. Il prononça même, du mieux qu'il put : Shoeshine.

La domestique, qui enfin avait cru deviner le désir de l'hôte, s'approcha de lui, le prit cordialement par le bras, l'amena devant la fenêtre et, lui montrant du doigt une boutique, à gauche, dans la rue, elle expliqua :

— Shoeshine? Ah! oui... Tenez, là-bas. Le nègre!

DANS LA RUE

LES deux petites sont en deuil;
Et la plus grande — c'est la mère —
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'école primaire.

ELLE inspecte, dans le panier,
Les tartines de confiture
Et jette un coup d'oeil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

PUIS, comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole,
Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'école,

ECARTANT le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitoufle,
L'ainée alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez et lui dit : "Souffle!"

François Coppée.

"LES CUISINES CLARK VOUS AIDERONT"

FÈVES aux LARD CLARK



Chaque fève est cuite à point, ni dure ni trop molle, succulente avec la languette de bon lard, et une sauce délicieuse.

Fèves au Lard CLARK

Pour les excursionnistes les Mets Préparés Clark sont une réelle bénédiction — en assurant des bons repas sans autre ouvrage que d'ouvrir la boîte et de servir chaud ou froid selon son goût.

A part des Fèves au Lard CLARK il y a les treize soupes délicieuses — le dîner Bouilli Canadien — les viandes en pains et en pâtés — le Spaghetti cuit avec sauce Tomates et Fromage, etc., etc.

Maman sait aiguïser l'appétit même lorsqu'il dit: "J'ai pas faim"

Elle sert simplement les Fèves au Lard CLARK — Matin, midi et soir la famille les reçoit avec joie.

Ce plat savoureux nourrit et renforce; fondation excellente le matin pour le travail ou la récréation, il renouvelle les forces le midi ou le soir; facile à digérer parce que les fèves sont toujours cuites à point. Du reste les Fèves au Lard CLARK vous offrent un mets des plus économiques.

Comme variété appétissante, videz une boîte de Fèves Clark dans une casserole, couvrez les fèves de tranches de lard, bacon, ou Pâté de Veau, Jambon et Langue Clark et faites brunir au four. C'est simplement exquis.



Toute viande employée dans les Mets Préparés CLARK a passé l'inspection du Gouvernement et les mots "Canada Approved" sont sur les étiquettes.

W. CLARK LIMITEE — MONTREAL.

Etablissements à Montréal, P. Q., St-Rémi, P. Q., et Harrow, Ont.



PLATE D'OR



Le
Cabinet Versailles
de PLATE D'OR

8 Couteaux d'or à dîner
8 Fourchettes d'or à dîner
8 Cuillers d'or à thé
8 Cuillers d'or à dessert
1 Cuiller d'or à sucre
1 Couteau d'or à beurre

\$103.00

ET MAINTENANT LE SERVICE D'OR DES ROIS PEUT ORNER VOTRE TABLE

Pour les dîners de cérémonie d'Amérique, nous avons confectionné le *Plate d'Or*, un magnifique service de ROGERS BROS. 1847. Un plaqué argent recouvert d'une couche d'or pur.

Dans les couteaux, fourchettes et cuillers d'or, aussi bien que dans toutes les autres pièces se reflètent la pompe vantée, la recherche exquise qui caractérisent tous les dîners d'Etat dans les capitales de l'Europe.

Les modèles ont cette simplicité qui donne toujours au bon goût une place à part. L'article, la marque de plaqué argent qui a mérité cet honneur insigne... c'est l'argenterie ROGERS BROS. 1847.



1847 ROGERS BROS.
SILVERPLATE

INTERNATIONAL SILVER CO. LIMITED

Ceux qui veulent recevoir royalement acceptent le *Plate d'Or* pour ce qu'il est — un vrai service de roi. Mais vous n'avez pas à payer une rançon de roi pour l'obtenir. Le Cabinet Versailles, avec les pièces plates pour un service de huit personnes (huit couteaux, huit fourchettes, huit cuillers à thé et huit cuillers à dessert), est offert au prix de \$103.00.

Les autres pièces sont aussi peu coûteuses proportionnellement. International Silver Co. of Canada, Limited, Hamilton, Ont.